P. DELPIERRE

P. FURCY



LIRE ET PARLER

CM1

FERNAND NATHAN

P. DELPIERRE
Inspecteur D.E.P.

P. FURCY
Directeur d'École d'Application

avec la collaboration de

X. FREGOSI
Directeur de C.E.G.

LIRE ET PARLER

CM1

ILLUSTRATIONS DE JEAN RESCHOFSKY

FERNAND NATHAN
18, rue Monsieur-le-Prince - Paris 6e

120 310

LIBRAIRIE FERNAND NATHAN

P. DELPIERRE P. FURCY

« LIRE ET PARLER »

Collection complète de livres de lecture

Cours élémentaire 1re année
Cours élémentaire 2e année
Cours moyen 1re année
Cours moyen 2e année

P. VERRET P. FURCY

« ÉCRIRE ET PARLER »

Le vocabulaire et l'expression écrite

Cours élémentaire 1re année
Cours élémentaire 2e année
Cours moyen 1re année
Cours moyen 2e année

P. DELPIERRE P. FURCY

« Grammaire pour écrire et parler »

Cours élémentaire 1re année
Cours élémentaire 2e année
Cours moyen 1re année
Cours moyen 2e année

LIRE ET PARLER C M 1

Dans la collection « Lire et Parler » le présent choix de lectures s'adresse aux élèves du Cours Moyen 1re année (classe de 8e). Comme tous les ouvrages de cette collection, il se propose de développer le goût de la lecture et de contribuer à l'enrichissement des moyens d'expression.

Chacune des vingt-deux séries rassemble quatre textes de lectures suivies. Ainsi peut-on garantir une certaine variété tendant à maintenir l'intérêt de l'enfant et, dans chaque série, l'unité permettant la meilleure exploitation pédagogique.

D'inspiration et de ton très différents, mais tous vivants et toniques, ces récits offrent un large éventail de thèmes qui renouvellent le plaisir de lire et l'utilisent en sollicitant l'imagination et la sensibilité.

Deux séries de questions, peu nombreuses et qui se veulent adaptées, guident l'enfant, l'aident à préciser ses impressions et à s'enrichir des apports du texte.

Le premier questionnaire, partant de la compréhension du texte, conduit à prendre conscience de la valeur expressive de la langue et des intentions de l'auteur. Non seulement il entraîne à bien lire, mais il facilite déjà l'enrichissement de l'expression.

Le deuxième, plus précisément consacré à l'expression orale et écrite, prolongeant et utilisant les résonances du récit, offre aux élèves la possibilité d'exprimer leurs observations, leurs sentiments, leurs réflexions. Le dernier exercice de la série sollicite surtout l'imagination enfantine et lui donne la possibilité de s'épanouir.

En outre, des poèmes, regroupés en deux séries, complètent le choix des textes et concourent à la formation du goût.

Ainsi se trouve réalisé le dessein précis des auteurs : éveiller d'abord l'intérêt de l'enfant, fortifier et développer cet intérêt et, profitant d'une « motivation » qu'on peut dire spontanée, rendre possible le travail personnel d'expression.

Les auteurs.



La baguette magique

1. La belle dame

Caroline a trouvé une baguette magique perdue par des Bohémiens. Cette baguette fait apparaître des personnages merveilleux, donne la vie aux choses, anime un monde mystérieux. Elle commence aujourd'hui, lorsque Caroline se rend au jardin.

1 Caroline s'assit dans l'herbe, en face de la ruche bleue, la plus belle, avec son toit rugueux [1] comme un papier de verre, et regarda les abeilles aller et venir à travers la petite grille d'entrée, prendre leur envol sur le petit balcon.

Tout à coup, il y eut un remue-ménage, et une dame vêtue de brocart [2] sortit majestueusement. Elle n'était guère plus grande qu'une abeille. Caroline distinguait tous les détails de son visage et de son vêtement : la robe brochée [3] d'or, la traîne qui semblait faite de fils de métal, le visage brun sous un étroit bonnet de plumes soyeuses, les grands yeux et, ce qui la ravit le plus, un tout petit châle de dentelle blanche que la dame serrait sur sa poitrine.

Deux servantes en tablier la suivaient, portant, l'une un fauteuil à sa taille, l'autre un tabouret pas plus gros qu'une puce. Elles installèrent la dame sur le balcon avec des courbettes comiques, firent deux grandes révérences et se retirèrent derrière les barreaux.

2 « Quel ennui! Dieu, quel ennui! soupira distinctement la dame.

Caroline fut si étonnée qu'elle demeura muette. D'ailleurs la dame ne la regardait pas, ne semblait pas même la savoir là.

— Je suis vraiment très ennuyée, répéta la dame.

Elle se tourna légèrement vers Caroline, sans paraître surprise, et ajouta :

— Vous pourriez me montrer un peu plus d'intérêt. Vous savez parler, je suppose?

— Oui, répondit vivement Caroline, je sais parler. Enfin, je veux dire : je crois que je sais parler.

— Comment ça : je crois? Quelle sornette!

— Enfin, je veux dire : je ne pensais pas que vous saviez parler, vous.

— Je vous entends, donc vous parlez : vous m'entendez, donc je vous parle.

— Oui, mais...

— S'il y a une chose qui m'indispose [4], dit sévèrement la dame, c'est d'entendre parler pour ne rien dire. La question est réglée.

3 Caroline aurait voulu demander ce que signifie « indispose », mais elle n'osa pas. La dame reprit :

— Vous auriez dû me montrer de la compassion [5]; dire, par exemple : j'espère que votre ennui n'est pas sérieux; ou quelque chose de ce genre. On ne vous apprend pas cela à l'école?

— Je ne vais plus à l'école, dit timidement Caroline.

— Tiens, vous estimez sans doute que vous en savez assez!

— Oh! non; mais j'ai été malade; et depuis, vous comprenez...



4 — Aucun intérêt, coupa brutalement la dame. Le fait est celui-ci : vous deviez me demander courtoisement[6] la cause de mon ennui. Répétez après moi, sans quoi nous n'en sortirons pas : « J'espère - J'espère - que - que - ce - ce - n'est - n'est - rien - rien - de - de - grave - grave ».

Et la dame ajouta d'un trait :

— Mais je suis toute disposée à vous entendre si vous croyez bon de me confier la raison de votre souci. Bon, je vois que vous avez oublié déjà mes premières paroles, voyons, répétons un peu le tout. »

Naturellement Caroline devint toute sotte et ne put répéter un seul mot; c'était pis qu'à l'école. La dame soufflait, l'encourageait : « Allons, allons! » mais à la fin elle secoua la tête avec colère.

(à suivre.)



1. **Rugueux :** qui n'est pas lisse, qui gratte au toucher.
2. **Brocart :** étoffe de soie brodée d'or ou d'argent.
3. **Brochée :** brocher, c'est passer dans une étoffe des fils d'or ou d'argent.
4. **M'indispose :** m'agace, me met de mauvaise humeur.
5. **Compassion :** gentillesse naturelle qui nous rend sensibles aux maux, aux chagrins d'autrui.
6. **Courtoisement :** selon les règles de la meilleure politesse.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Caroline regarde le spectacle habituel des abeilles voltigeant autour de la ruche. Brusquement tout change ; devinez-vous pourquoi? Qu'est-ce qui justifie la surprise et l'émerveillement de Caroline?
Quels mots révèlent l'importance du personnage qui apparaît?
Détaillez soigneusement ses traits et ses vêtements.

2. A quoi voyons-nous que la dame est en colère? Caroline a-t-elle provoqué cette colère? La lecture traduira l'embarras de Caroline et la vivacité de la dame qui, elle, parle d'un ton tranchant.

3. Poursuivez le dialogue sur le même ton, Caroline devenant de plus en plus timide et la fée de plus en plus sévère.

4. Quel mot indique que la dame parle d'un ton cassant? Prenez deux tons différents selon que vous jouez la dame qui dirige ou Caroline qui répète.
Pourquoi Caroline est-elle mal à l'aise?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. D'où la dame sort-elle? *Précisez sa taille.* Quel objet donne l'idée de sa petitesse? Quels détails de son habillement montrent que la dame n'appartient pas à notre époque? A quels costumes du temps passé celui de la dame vous fait-il penser?
Faites le portrait d'une dame du temps passé d'après une gravure de votre livre d'histoire : sa robe, ses souliers, son chapeau, sa coiffure.
Comment imaginez-vous une fée?

2. Un jour de beau temps, couché dans l'herbe, vous regardez vivre des insectes : abeilles, papillons, fourmis... *Décrivez le spectacle.*



2. Je dois être ensorcelée

La belle dame dit à Caroline pourquoi elle est ennuyée.

1 « Je suis très ennuyée parce que Chico est malade. J'ai dit T'chico, ajouta-t-elle en levant un doigt plus fin qu'un cheveu, mais aussi visible pour Caroline que son propre petit doigt sale. Peut-être, cette fois, saurez-vous ce qu'il faut répondre? Non?

— Mais qui est T'chico? demanda faiblement Caroline, en ayant soin de bien prononcer.

— Ah! cette fois nous y sommes, dit la dame avec satisfaction. C'est timidement dit, mais c'est dit. T'chico est mon chien.

— Votre chien? Je n'aurais pas cru que les abeilles...

La dame la regarda avec mépris et Caroline rougit.

— Regardez...

2 Elle souleva légèrement son châle et, sans s'approcher, Caroline put voir distinctement un chien noir de la taille d'une petite fourmi, qui fourrait sa tête sous le bras de sa maîtresse. La belle dame le tira doucement, le prit sous le ventre et le présenta de face; ses longues et minuscules oreilles frisées tombaient plus bas que son museau; il fermait les yeux d'un air exténué [1].



— Bien entendu, vous ne connaissez pas de remède! C'est un chien de race pure, vous savez, et les chiens de race sont très délicats.

— Peut-être faudrait-il lui couper la queue, hasarda Caroline. Il me semble...

La dame renifla de dédain et présenta l'autre extrémité de Chico :

— Ceci, dit-elle, est-ce une queue coupée, ou non?

— Coupée, je crois...

— Elle croit! Et maintenant, avez-vous quelque autre sottise à dire?

— Je crois... Non, dit Caroline.

— Non, ah! non? Vous ne m'êtes d'aucun secours, assurément. Si une chose m'indispose, ajouta-t-elle, c'est de voir les gens manquer de décision.

Caroline voulut de nouveau demander ce que signifie « indispose » mais elle osa moins que jamais. Il était très désagréable de parler avec cette dame qui se montrait si vexante [2], pourtant le silence était pis. Elle parla donc.

— On dirait qu'il fait très chaud, n'est-ce pas?

La dame se leva d'un mouvement coléreux qui fit scintiller sa traîne, et frappa du pied :

— Servantes! appela-t-elle, servantes!

Elles vinrent aussitôt, les yeux baissés.

— Emportez!

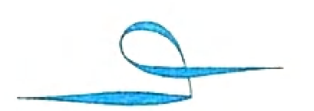
La dame entra noblement dans la ruche sans regarder Caroline; les servantes emportèrent le fauteuil et le tabouret, et Caroline, très soulagée, se frotta les yeux.

4 — C'est bien une ruche, pourtant, la ruche bleue! Et ceci — elle toucha le pommier auquel elle s'adossait [3] — c'est le pommier, et ceci c'est de l'herbe, et ceci...

Elle sentit dans sa poche la baguette des Bohémiens, la sortit, la contempla et la posa doucement sur l'herbe à côté d'elle. Une abeille frôla sa joue, atterrit sur le balcon, alourdie, comme un pigeon pattu [4]; elle entra; deux autres sortirent, s'envolèrent... C'étaient bien des vraies abeilles, bourrues [5] et dorées.

— Je dois être ensorcelée », pensa Caroline. Pourtant elle reprit la baguette, mais se hâta d'aller la cacher à nouveau dans sa boîte.

(à suivre.)



1. **D'un air exténué :** d'un air d'extrême fatigue.
2. **Vexante :** qui blesse, qui humilie.
3. **S'adossait :** s'appuyait du dos.
4. **Pattu :** qui a de grosses pattes.
5. **Bourrues :** rudes, au moins en apparence, et sans grâce.

LECTURE EXPRESSIVE

1. La conversation se poursuit. Trois mots indiquent les sentiments successifs éprouvés par la dame : lesquels? Quels mots traduisent la timidité, l'application, le trouble de Caroline?

2. Qu'y a-t-il d'attendrissant dans la description de Chico? Quelles expressions révèlent l'insolence de la dame?
Pourtant Caroline s'efforce d'être aimable. A quoi le voyons-nous?

3. La dame se met soudainement en colère ; pourquoi? Est-ce raisonnable?
Comprenez-vous que Caroline se sente soulagée en la voyant partir?

4. L'étonnement de Caroline ne cesse pas avec la disparition de la dame. Pourquoi? Pour s'assurer qu'elle ne rêve pas, que fait-elle?
Insistez sur les répétitions, mettez en valeur les détails réels en articulant soigneusement et en prolongeant un peu les pauses.
A quelle conclusion Caroline s'arrête-t-elle?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Qui est Chico? *Présentez-le*. Pourquoi la dame demande-t-elle de l'aide à Caroline? Quel remède celle-ci propose-t-elle?
Qui soigne les chiens et les animaux en général? Est-il plus facile de soigner des animaux ou des gens? Pourquoi?
Votre chien ou votre chat est malade. *Décrivez son état*. Vous le conduisez chez le vétérinaire. *Racontez*.

2. Un ami de vos parents, homme bourru, vous intimide. Il vous interroge sur votre travail de classe. *Rapportez la conversation*.



3. La basse-cour en miniature

Caroline a dessiné une poupée, mais si mal que la baguette magique ne lui a pas donné la vie. Avec de la terre glaise, elle façonne une petite danseuse qu'elle nomme Elvire.

1 Caroline gardait foi en sa baguette. Elle adossa Elvire contre une pierre; puis elle attendit. Contre toute attente, la statuette restait immobile et piteuse [1].

« Danse, danse », pressait Caroline à mi-voix.

Mais le miracle ne se produisait pas.

« Pourtant — ah! Caroline, agenouillée, en eut le cœur arrêté — la danseuse avait levé le bras et se frottait le nez (ce nez si mal collé), avec le dessus de sa main, comme si quelque chose la chatouillait. Mais le bras retomba et rien ne bougea plus.

« Je n'ai pas rêvé, pensait Caroline, je l'ai bien vue; elle s'est frotté le nez avec sa main. Sans doute elle n'est pas assez réussie; eh bien! nous allons voir. »

2 Caroline savait modeler les poules, les coqs, les poussins, parce que c'est tout d'un bloc, sans bras, et les pattes on les fait avec deux bouts d'allumettes. Elle modela donc deux poules et un poussin, un peu trop gros pour la taille des poules, alla chercher les allumettes, les tailla et les enfonça dans le corps de sa volaille.

« Il ne manque que les yeux, pensa-t-elle, un grain de pavot [2] ferait très bien l'affaire. »

Elle rampa un peu sur les genoux pour atteindre une capsule de pavot et entendit derrière elle un faible piou-piou qui la fit sursauter de fierté. Quand elle se retourna, elle ne vit plus les poules ni le poussin; elle appela, indécise, comme on fait pour la volaille : Tchi, petit, tchi... et les deux petites poules accoururent, ailes écartées, sur leurs petites pattes en allumettes, suivies par le poussin effaré [3].

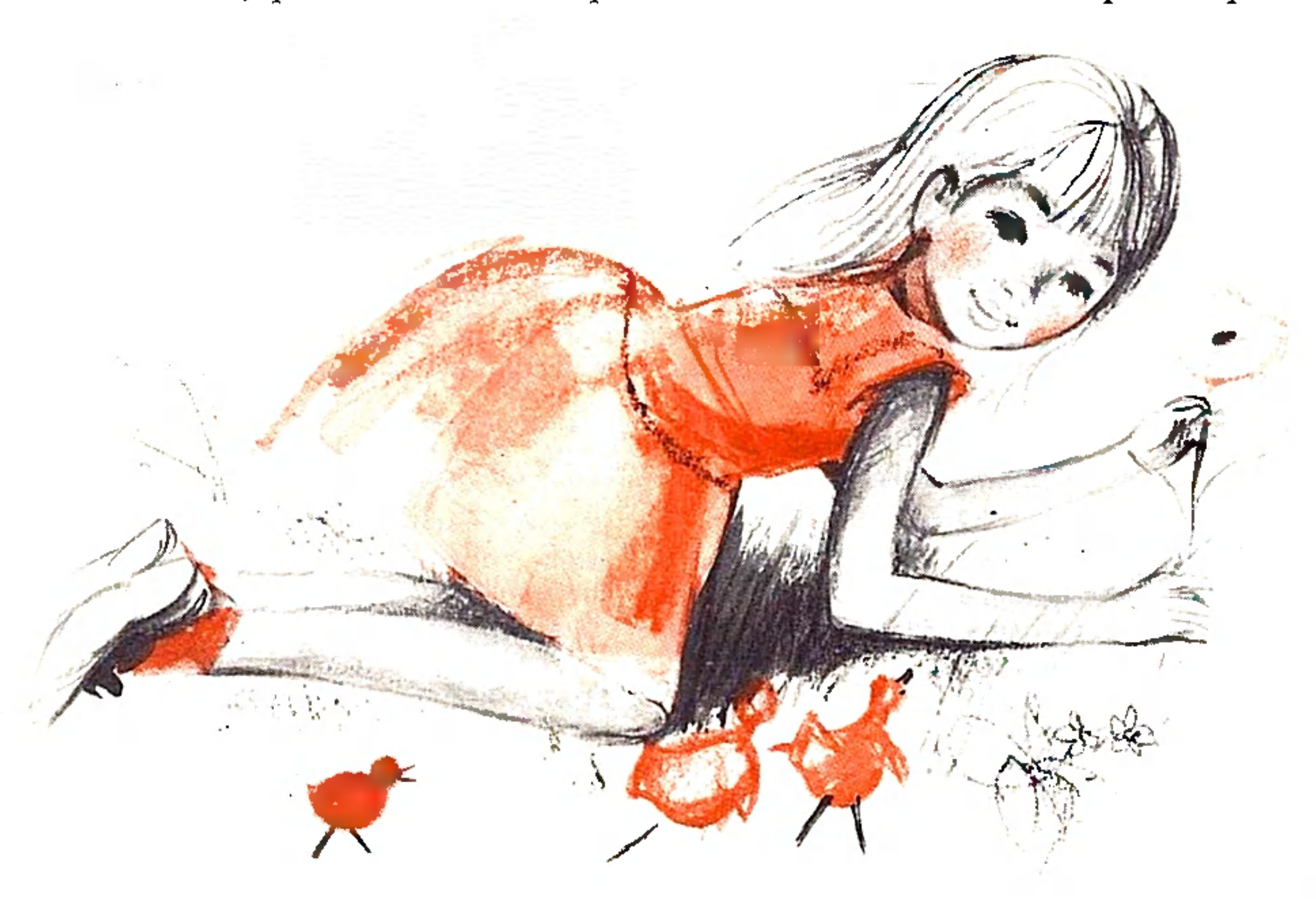
— Voyons, si elles mangeraient cela! dit Caroline en présentant sa main jonchée [4] de graines de pavot.

Eh oui! les petites poules se jetèrent sur le grain. Caroline sentait distinctement les coups vifs de leurs petits becs.

— Tu vois, hein? C'est réussi! dit triomphalement Caroline à la danseuse muette qui s'affaissait doucement sur ses jambes de glaise molle. Ils ne font pas d'histoire, eux.

3 En effet, la volaille se comportait comme de la volaille. Une des poules arracha une plume à l'autre, et lorsque Caroline tint sur son doigt cette petite plume rousse, infiniment plus petite que les plumes d'oiseaux (sauf celles des oiseaux-mouches [5] naturellement), elle faillit pleurer d'attendrissement.

Ensuite, la poule rousse s'ébroua [6] dans la terre, se creusa un nid minuscule, et le poussin trop gros vint fourrager [7] sous son aile pour y trouver la chaleur. Mais là se place un accident : l'autre poule, qui courait de-ci de-là, perdit une de ses pattes en allumette. Caroline prit la poule



entre ses deux doigts; la poule se défendit, gigota et essaya de lui piquer le doigt. Elle regardait Caroline d'un petit œil féroce, gros tout juste comme une graine de pavot, et Caroline dut la laisser aller, éclopée [8], sautant à cloche-pied.

4 Elle s'amusa beaucoup durant toute la matinée avec sa basse-cour en miniature, se demanda ce que dirait sa mère si elle lui apportait à cuire des poules grosses comme des œufs de moineaux. Lorsque vint l'heure du déjeuner, elle résolut de les transformer de nouveau en glaise.

— Les bêtes de par ici ne sont pas de ce format, dit-elle, elles ne feraient de vous qu'une bouchée, mes pauvres petites.

Et lorsque la baguette fut sortie, que les poules se furent couchées sur le flanc comme des jouets cassés, elle les réunit avec la danseuse en une grosse boule qu'elle alla ranger dans sa boîte.

— Je me suis bien amusée, maman », dit-elle en se lavant les mains.

(à suivre.)

1. **Piteuse :** ayant l'air triste et confus.
2. **Grain de pavot :** Le pavot est une fleur ressemblant à un gros coquelicot et dont le fruit contient de tout petits grains.
3. **Effaré :** troublé, ne sachant ce qui lui arrive.
4. **Jonchée :** couverte.
5. **Oiseaux-mouches :** petits oiseaux des pays chauds, guère plus grands qu'une mouche.
6. **S'ébroua :** s'agita.
7. **Fourrager :** chercher à se faire une place.
8. **Eclopé :** en piteux état.

LECTURE EXPRESSIVE

1. La baguette n'agissant pas, Caroline donne des ordres à la statuette. Comment se traduit son insistance?
Elle doute de ce qu'elle a vu. Pourquoi? Abandonne-t-elle la partie?
Séparez bien les groupes de mots qui indiquent que Caroline persiste, s'entête presque.

2. Patiemment Caroline s'emploie à modeler une basse-cour. Comment apprend-elle qu'elle a réussi ? Quels mots ou expressions traduisent sa joie ?

3. Pourquoi Caroline s'attendrit-elle ? Quels détails confirment que cette petite basse-cour magique vit comme toutes les autres ?

4. Caroline vit avec aisance dans un monde merveilleux. Tire-t-elle vanité de son pouvoir? Pourquoi transforme-t-elle de nouveau sa « création » en boule de glaise?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Quels animaux Caroline modèle-t-elle? Pourquoi choisit-elle ceux-là? Comment les fabrique-t-elle? Quels animaux aurait-elle pu encore façonner? *Dites comment vous confectionneriez chacun d'eux.*
Imaginez que Caroline modèle un petit renard. Que se passerait-il? Que devrait-elle faire pour que tout rentre dans l'ordre?

2. Savez-vous ce qu'était l'arche de Noë? (Dans le cas contraire, renseignez-vous.) Vous en modelez une, mais vous ne pourrez y embarquer que cinq animaux. Lesquels modèlerez-vous alors? Pourquoi?



4. La baguette infernale

Pendant la leçon de géographie, croyant se servir d'une règle, Caroline montre avec la baguette magique les régions dont parle la maîtresse. Heureusement que la baguette ne se montre infernale qu'aux yeux de Caroline !

1 « Alors, dit la maîtresse en s'adressant à toute la classe, nous partons de la Seine... Montre la Seine, Caroline, ajouta-t-elle sans se retourner.

Caroline pointa la baguette sur le fleuve bleu de la carte muette et — horreur ! — voici que le fleuve se tortilla, s'enroula, se gonfla, se déroula, comme un serpent piqué par une fourche, ni plus ni moins.

« Grands dieux ! pensa Caroline en retirant (avec peine) sa baguette piquée comme un aiguillon dans la Seine, pourvu que personne n'ait rien vu. »

Elle suivit le bord du fleuve pour remonter vers la source, et voici qu'un train, lancé sur une voie parallèle à la Seine, fila à toute allure tout contre elle. Elle eut seulement le temps de voir un petit garçon debout à une portière.

— Nous arrivons à Paris, disait la maîtresse.

Elle se retourna légèrement vers Caroline, lui désigna la carte, et la voyant hésiter, rit d'un air moqueur :

— Mais montre donc : tu ne sais pas où est Paris ?

Caroline souleva légèrement la baguette et surveilla la maîtresse.

2 A chaque point qu'elle devait montrer, elle faisait très attention à ne pas toucher la carte, mais cela lui arrivait, par malheur : elle bouscula une nichée de canards dans une mare de Bourgogne, elle faillit enlever d'un village deux ou trois toitures de maisons et évita tout juste une corde d'étendage chargée de linge.

Elle renversa un étalage à Lyon. Elle débrancha un tram rue de la République, et faillit causer un accident de la circulation. Mais elle s'en alla bien vite tandis que tout le monde levait le nez en l'air pour voir cette gaule miraculeusement descendue du ciel.

Elle se défia du Rhône; ces fleuves serpents d'un bleu de veine ne lui disaient rien de bon.

— Nous arrivons à Marseille, dit la maîtresse.

Elle se retourna et Caroline ne put esquiver [1] un violent coup de mistral [2] qui faillit l'envoyer dans le Vieux-Port.

... Et nous embarquons...

3 Un navire parut sur la mer bleue et se mit à filer très vite, moins gros qu'une mouche. On aurait dit qu'il fuyait devant la baguette de Caroline. Il ne s'arrêta enfin que très loin en Afrique. Lorsque Caroline hasarda sa baguette au milieu des terres en pensant : il n'y a pas de risques, ce pays doit être peu peuplé, un singe à queue prenante agrippa à pleins bras la baguette comme un gros tronc d'arbre et sauta de là dans les branches d'un cocotier géant, moins haut qu'une pâquerette. Relevant sa baguette, puis la reposant sur la carte, Caroline eut la malchance de la voir happée [3] par un crocodile, plus petit qu'un bébé lézard, qui se chauffait au soleil. Elle le souleva jusqu'au moment où, pris de vertige, il se laissa tomber sur le pied de Caroline qui poussa des cris effrayants et lâcha la baguette.

4 Je n'étonnerai personne en disant que Caroline fut grondée, puis qu'elle fut punie lorsqu'elle prétendit, en sanglotant, ne pas savoir pourquoi elle avait crié.

La maîtresse disait pour remettre de l'ordre dans la classe :

— Nous avons fait ensemble un beau voyage, mes enfants.

« Merci bien, pensa Caroline, pas moi ! »

... Peut-être la baguette magique de Caroline n'est-elle autre chose que sa vive imagination? Vous pouvez donc avoir la même. Mais faites attention à bien vous en servir...

Jeanne LOISY, « La maison dans le tournant ». *(Ed. Bourrelier.)*



1. **Esquiver :** éviter adroitement.
2. **Mistral :** vent violent qui souffle dans la vallée du Rhône et dans la région méditerranéenne.
3. **Happée :** saisie brusquement par la gueule du crocodile.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Comment se justifie le mot « horreur »? Quels verbes expriment la transformation magique? Ils donnent une impression de vie puissante que l'on traduira en articulant toutes les syllabes avec une légère exagération.
Que craint Caroline?

2. Un grand voyage aux nombreuses péripéties commence. Quels détails nous amusent particulièrement? Et Caroline, quel sentiment éprouve-t-elle?
Ce voyage nous conduit de Paris à Marseille en peu de temps. Vous donnerez l'impression de la rapidité en lisant assez vite, avec aisance et en ne marquant les pauses que très légèrement.

3. Le voyage continue, de plus en plus rapide. Quelle expression souligne cette rapidité?
Bientôt un spectacle exotique s'offre aux yeux de la fillette. A quels détails voyons-nous qu'il s'agit encore d'un monde en miniature?

4. Que pensez-vous maintenant de la puissance de cette baguette magique?
Le ton des deux dernières phrases n'est plus celui du récit : il doit exprimer d'abord l'incertitude, puis évoquer les dangers de la magie.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Aux yeux de qui, seulement, la baguette anime-t-elle les choses? A quelle condition la transformation s'opère-t-elle? La baguette, ne montre-t-elle chaque fois que des paysages? Quelle scène vous paraît la plus amusante?
Imaginez d'autres scènes quand la baguette touche : une plage de l'Atlantique, une montagne des Pyrénées, une ville d'Espagne...

2. Au cours de la leçon de géographie la maîtresse parle d'une région que vous connaissez bien. Laquelle? Vos souvenirs se réveillent ; *évoquez-les.* Soudain la maîtresse vous interroge...



Feuille de Maté

1. Grand comme le petit doigt

1 Il était une fois, au Chili [1], un porteur d'eau qui épousa une blanchisseuse. Tout au long du jour, il portait de l'eau dans de grandes outres [2] à travers les rues de la ville — car il n'y avait pas d'eau courante dans les maisons. Tout au long du jour sa femme frappait, savonnait, rinçait et tordait le linge. Cela dura beaucoup d'années, tellement d'années que tous les deux commencèrent à vieillir. Malgré le dur travail, ils avaient vécu heureux avec un seul chagrin, celui de ne pas avoir d'enfant. Souvent elle le disait à son mari :

« Un fils, même tout petit — je n'en demande pas tant — cela nous aurait consolé de vieillir.

— Oui, disait le porteur d'eau, un tout petit, comme une feuille de maté [3].

Et il disait cela tout juste parce qu'ils adoraient le maté, sa femme et lui.

— Voilà, disait la blanchisseuse en riant, comme une feuille de maté. Ce ne serait pas encombrant et ça ferait plaisir.

2 Et un beau jour, en se réveillant, voilà que la blanchisseuse sent quelque chose qui la chatouille sur son épaule, là, juste entre la peau et la chemise. Elle avait un peu peur que ce ne fût une grosse sauterelle ou une de ces bêtes mal élevées qui rentrent la nuit dans les maisons et oublient d'en repartir au petit jour.

Elle attrapa « la chose » dans sa main et écarta les doigts tout doucement pour regarder. Alors, elle fut saisie d'un tel étonnement que sa main s'ouvrit toute grande et que « la chose » tomba dans le baquet de lessive où elle faillit se noyer. Heureusement, le porteur d'eau, d'un geste rapide, l'avait rattrapée à temps dans sa grosse main et la regardait en riant. C'était un bébé minuscule, à peine grand comme le petit doigt, mais de proportions ravissantes et plus finement ciselé qu'un coquillage.

— Le voilà; c'est notre Feuille de Maté », dit le père.

3 La blanchisseuse ne cessait de l'admirer et s'étonnait de voir qu'il possédait des sourcils et des petits trous de nez, exactement comme les bébés ordinaires, et même des ongles de mains et de pieds, pas plus gros qu'un grain de sable et tout brillants.

Feuille de Maté avança en âge, mais ne grandit pas d'un cheveu.

C'était un gai petit compagnon pour ses vieux parents. Le porteur d'eau l'emmenait souvent en ville, assis à califourchon sur le grand bâton qui lui servait à porter les outres, et comme il était d'esprit vif et curieux, il fut bien vite au courant de toutes les menues histoires de la ville et connaissait chacun par son nom.

(à suivre.)

1. **Chili** : pays de l'Amérique du Sud.
2. **Outre** : peau de bouc, cousue en forme de sac.
3. **Maté** : espèce de houx dont les feuilles, convenablement préparées, servent à préparer une sorte de thé.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quel adjectif qualifie le travail du porteur d'eau et de sa femme? Détachez bien la suite des verbes qui expriment la peine de la blanchisseuse.
Tous deux sont-ils pleinement heureux ? Pourquoi ?

2. Feuille de Maté arrive de façon originale. Pourquoi la blanchisseuse avait-elle un peu peur? Quel détail important prouve son étonnement? Pourquoi le porteur d'eau regarde-t-il « la chose » en riant? Quels détails soulignent la grâce du bébé?

3. Quel sentiment la blanchisseuse éprouve-t-elle pour Feuille de Maté? En quoi est-il remarquable, ce bébé minuscule?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Quelle est la taille de Feuille de Maté? Ressemble-t-il aux autres bébés? Imaginez Feuille de Maté à table : où se tient-il? Que mange-t-il?
La blanchisseuse fait la toilette du bébé : dans quels ustensiles? Comment lui nettoie-t-elle la figure? les oreilles? Comment le coiffe-t-elle?
Elle habille Feuille de Maté. Quels habits lui met-elle? Comment sont-ils? Est-il facile de l'habiller?

2. Feuille de Maté est un bébé minuscule. A quoi compare-t-on ses ongles? En pensant à de petits animaux, à des fruits, à des fleurs, trouvez des comparaisons qui donnent une idée de la petitesse de Feuille de Maté : à quoi peut-on comparer ses yeux? ses oreilles? sa bouche? ses dents? ses mains?



2. Feuille de Maté « le terrible »!

1 Il ne se faisait remarquer de personne mais, un jour, un riche marchand insulta son père parce qu'il l'avait éclaboussé par mégarde en passant. Le porteur d'eau restait tout penaud sous les injures, mais soudain une voix formidable s'éleva par-dessus sa tête, intimant [1] l'ordre au marchand de passer son chemin. C'était Feuille de Maté qui prenait la défense de son père. Le marchand, ne sachant d'où venait tout ce bruit — car le petit garçon s'était caché sous le rebord du chapeau paternel — s'enfuit, pris de peur, et c'est ainsi que le porteur d'eau apprit que son fils possédait une voix qu'eût pu lui envier un ogre ou un géant.

Feuille de Maté ne devait pas tarder à s'en servir, et plus utilement encore.

2 A quelque temps de là, en effet, le porteur d'eau dut se mettre au lit, car il avait des rhumatismes tout le long du dos, ce qui l'empêchait de porter les grosses outres à travers la ville. Pour comble de malheur, la blanchisseuse attrapa au doigt un mauvais panaris [2]; elle refusa de se soigner tout de suite; alors sa main enfla, puis son bras, et elle fut bien obligée, elle aussi, de cesser son travail.

Bientôt ce fut la misère dans la maison.

« Ne pleurez pas, dit Feuille de Maté à ses parents. Maintenant c'est à mon tour de travailler pour vous.

— Pauvre Feuille de Maté, dirent le père et la mère, que peux-tu faire, petit comme tu es?

— C'est ce que nous verrons, répliqua Feuille de Maté.

Il alla au tiroir où l'on rangeait l'argent, y trouva trente sous qu'il mit dans sa poche. Puis il se rendit chez un paysan de ses amis qui lui prêta un cheval et une carriole...

3 Il s'arrêta devant la boutique du boucher. D'un bond il sauta sur le comptoir et de là sur l'épaule du boucher qui était occupé à débiter un quartier [3] de bœuf et ne sentit même pas le poids du petit garçon.

— Il me faut dix sous de bœuf, lança-t-il d'une voix claironnante.

Le boucher sursauta et, se retournant, vit qu'il n'y avait pas un client dans la boutique. Il allait se remettre au travail, pensant qu'un gamin lui avait fait une farce, quand la voix reprit :

— Allons, dépêche-toi; dix sous de bœuf, et fais bon poids.

Le boucher, saisi de peur, répondit d'une voix tremblante :

— Voilà, voilà... et, en même temps, il déposa sur le comptoir un tout petit morceau de bœuf.

— Comment! reprit la voix, rien que ça! Je t'ai dit bon poids. Et si tu ne me sers pas comme il faut, je crierai dans toute la ville — et tu peux remarquer que j'ai une bonne voix — que tu as tué trois chats la semaine dernière et que tu les as fait passer pour des lapins.

Le boucher s'empressa de déposer sur le comptoir le quartier de bœuf tout entier.

— Emporte le bœuf, reprit la voix, et mets-le dans la carriole qui est devant la porte. »

A peine le boucher eut-il déposé son bœuf que Feuille de Maté, qui avait grimpé prestement sur le dos du cheval, fit partir son attelage au trot, non sans avoir auparavant jeté une pièce de dix sous aux pieds du boucher.

(à suivre.)

1. **Intimant :** intimer, c'est dire avec beaucoup d'autorité.
2. **Panaris :** inflammation très douloureuse près d'un ongle.
3. **Quartier de bœuf :** un très gros morceau. Le débiter, c'est le couper en morceaux plus petits.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Comment le porteur d'eau réagit-il aux insultes du marchand arrogant? Qui est-ce qui intervient? De quels avantages dispose-t-il? Pourquoi sont-ils aussi efficaces qu'amusants?

2. Décidément Feuille de Maté se révèle un petit bonhomme étonnant. La lecture doit mettre en valeur l'assurance avec laquelle il parle et qui laisse pressentir des événements surprenants.

3. Comprenez-vous l'ahurissement du boucher? Traduisez son inquiétude et mettez l'accent, par contraste, sur le ton de commandement que prend Feuille de Maté. Qu'y a-t-il de dangereux dans sa menace?
Combien paie-t-il le quartier de bœuf? La somme vous semble-t-elle suffisante? Pourquoi, à votre avis, Feuille de Maté est-il un peu méchant?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Le boucher s'aperçoit-il de l'arrivée de Feuille de Maté? de son départ? Il cède aux ordres du petit homme. Pourquoi?
Est-ce que les bouchers vendent du chat? Quelle viande débitent-ils?
Vous avez déjà pénétré dans une boucherie. *Décrivez-la* (installation, viandes, vitrine...). *Enumérez les outils dont se sert le boucher et dites quel est leur emploi.*

2. *Une commission chez le boucher.*
Votre mère vous dit ce qu'il faut acheter. Qu'emportez-vous? Que voyez-vous en entrant dans la boutique? Vous passez la commande. Que fait le boucher?



3. Je dirai partout...

1 Feuille de Maté passa ensuite chez le boulanger.

« Cinq sous de pain, et fais-moi bonne mesure, sinon je dirai partout que tu mets de la craie dans ta farine, la nuit, quand tout le monde dort.

Le boulanger lui servit une pleine corbeille de pains qu'il déposa lui-même dans la carriole. Puis vint le tour de l'épicier.

— Il me faut de quoi faire une bonne infusion. Donne-moi pour cinq sous de maté et pour cinq sous de sucre, et n'épargne pas ta marchandise, sinon je dirai partout que tu mets de l'eau dans ton vin et des cailloux dans tes lentilles.

Feuille de Maté obtint ainsi une caisse de sucre et un baril [1] de maté.

2 La carriole était presque pleine, mais Feuille de Maté avait encore cinq sous en poche et il songea qu'il serait fort agréable de se faire une valdiviano en rentrant à la maison. C'est un bouillon aux oignons où l'on met de la viande hachée, des œufs durs en tranches et du piment. Il paraît que c'est un régal, mais Feuille de Maté n'avait pas d'oignons.

Aussi il s'arrêta chez le marchand de légumes. Invisible, il commanda pour cinq sous d'oignons.

— Et gare à toi si tu ne me sers pas bien, ajouta-t-il, je dirai partout...

Feuille de Maté était bien embarrassé pour savoir ce qu'il dirait partout, car il n'avait jamais surpris le marchand de légumes en train de frauder [2]. Mais il faut croire que le marchand n'avait pas la conscience tranquille car il supplia aussitôt :

— Je t'en prie, non, ne le dis pas...

— Bon, dit Feuille de Maté, d'un ton sévère, c'est bien, je ne le dirai pas.

Le marchand s'empressa alors de lui remplir un grand panier d'oignons qu'il cala [3] soigneusement entre le baril de maté et le quartier de bœuf.

3 Et Feuille de Maté, avec tous ses trésors, traversa les rues au grand galop, en chantant à tue-tête, si bien que toute la ville se bousculait sur son passage pour voir de près ce mystérieux cheval qui courait tout seul et chantait comme un ténor de l'opéra, suivi d'une carriole bondée de victuailles.

Ce soir-là, il y eut de quoi se régaler dans la maison de Feuille de Maté. Après la valdiviano, épaisse et onctueuse [4] à souhait, il y eut de bonnes tranches de bœuf avec du pain à volonté, et, pour finir, une infusion de maté bouillante et bien sucrée.

Et le plus beau, c'est qu'il y en avait pour des jours et des jours avant que toutes ces provisions fussent épuisées.

— D'ici là, dit la blanchisseuse, mon bras sera guéri et je pourrai me remettre à laver.

— Moi aussi, dit le porteur d'eau, d'ici là mes rhumatismes auront disparu, je reprendrai mes outres.

— Hum! dit Feuille de Maté, tout ça ne me plaît pas. Vous avez assez travaillé dans votre vie. Dorénavant vous vous reposerez. »

(à suivre.)

1. **Baril :** petit tonneau.
2. **Frauder :** dans ce cas, c'est tricher, mentir sur le poids, la qualité ou le prix de la marchandise.
3. **Cala :** caler un objet, c'est le poser et le placer de telle sorte qu'il ne risque pas de bouger.
4. **Onctueuse :** qui fait penser à de l'huile.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Qu'obtient Feuille de Maté? Le boulanger et l'épicier font-ils des difficultés? Pourquoi? Croyez-vous les marchands coupables de ce dont on les accuse? Pourquoi? Pourquoi Feuille de Maté prend-il un ton menaçant?

2. Feuille de Maté emploie-t-il le même procédé avec le marchand de légumes? Lui parle-t-il sur le même ton? Mais, cette fois, profère-t-il une menace précise? Pourquoi? Comment connaissons-nous le ton du marchand et celui de la réponse de Feuille de Maté?

3. Quel sentiment Feuille de Maté éprouve-t-il maintenant? Comment le manifeste-t-il? La petite famille se régale. Quels mots le prouvent?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Quelle menace fait peur au boulanger? à l'épicier? Feuille de Maté n'en trouve pas pour le marchand de légumes ; pouvez-vous en trouver une?
Imaginez les farces que peut faire Feuille de Maté : caché sous le képi d'un agent de police, perché sur l'épaule d'un élève en classe...
Vous étiez dans la rue quand Feuille de Maté rentrait en chantant. *De retour à la maison vous racontez l'histoire à votre maman.*

2. Un voleur s'est introduit dans la maison de Feuille de Maté. A quel moment? Comment? Que fait-il? Où se trouve Feuille de Maté? Que dit-il? Que fait alors le voleur?




4. Le grand-petit capitaine

1 Il commença à fureter [1] dans tous les coins de la maison.

« Que vas-tu faire encore, Feuille de Maté? demanda sa mère avec un peu d'inquiétude.

— Je m'en vais voir le roi.

— Le roi! s'exclama le porteur d'eau, en se soulevant sur ses coussins malgré les douleurs de son dos et en écarquillant [2] les yeux.

— Oui, le roi... seulement, il me faut un coursier à ma taille.

Et juste à ce moment, Feuille de Maté mit la main sur une jolie souris grise qui trottinait près du fourneau. Il l'attacha par un cordon au pied de la chaise et courut dans la chambre à coucher de ses parents. De là il ramena quelques épingles à cheveux qu'il tordit de façon à faire un mors [3] et deux petits étriers [4] à sa taille; il trouva également un doigt de gant en peau qui lui servirait de selle. Il ne manquait plus que les rênes [5] : un cordon de soulier fit l'affaire; et, Feuille de Maté ayant ajusté le tout sur le dos de la souris grise, enfourcha sa monture et courut d'une traite jusqu'au palais du roi.

2 Arrivé sous la fenêtre royale, il tira sur le cordon de soulier et la souris s'arrêta net.

Alors Feuille de Maté lança de sa voix de clairon :

— Il y a quelqu'un ici qui désire parler au roi!

Les murs du palais en tremblèrent, et le roi, mettant le nez à la fenêtre, se dit :

— Assurément, voilà une voix qui me serait bien utile pour transmettre mes ordres à mes soldats : elle sonne comme dix clairons à la fois.

Mais il eut beau se pencher au-dehors et écarquiller les yeux, il ne vit rien qu'une souris grise et un drôle de petit être monté sur son dos qui gesticulait.

— Monsieur le roi! cria Feuille de Maté.

— Comment, c'est toi, puceron, qui cries de cette voix-là?

— C'est moi, mais je ne suis pas puceron, je suis Feuille de Maté, et, si vous voulez, je claironnerai vos ordres dans la bataille, car je pourrai vous suivre partout : je ne suis pas encombrant, comme vous voyez; vous n'aurez qu'à me mettre sur le rebord de votre casque.

Le roi se mit à rire et il trouva l'idée très bonne. Il engagea sur-le-champ Feuille de Maté comme « porte-parole-attitré-de-sa-majesté », et l'éleva rapidement à la dignité de grand-petit capitaine.

3 Le roi, sur la demande de Feuille de Maté, fit venir au palais le porteur d'eau et la blanchisseuse. Ils achevèrent de guérir et se reposèrent dans leur bel appartement; et tous les jours ils buvaient du maté tant qu'ils en désiraient; et tous les matins ils pouvaient entendre à travers les murs du palais leur petite Feuille de Maté saluer le roi de sa voix éclatante.

— Bonjour, monsieur le roi!

Et le roi riait et répondait, d'une voix qui semblait toute douce :

— Bonjour, monsieur mon petit capitaine! »

Et cric-crac, le conte est achevé. Il passe par un petit soulier troué pour que tu m'en contes un autre.

Geneviève SERREAU, « Contes du Chili ». « *A l'enfant poète* ».

1. **Fureter :** chercher partout, comme le furet dans le terrier des lapins.
2. **Ecarquillant :** ouvrant largement.
3. **Mors :** le morceau de métal que l'on place dans la bouche du cheval et qui sert à le guider.
4. **Etriers :** pièces de métal dans lesquelles le cavalier place ses pieds.
5. **Rênes :** courroies de cuir fixées au mors du cheval.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Que pensez-vous du projet de Feuille de Maté? Pourquoi la mère du petit bonhomme est-elle inquiète et son père saisi d'étonnement? Quels mots et expressions révèlent cet étonnement? Qu'y a-t-il d'amusant dans l'équipement de la monture et du cavalier?

2. Quels mots, quelles expressions confirment la puissance vocale de Feuille de Maté? Le roi semble intrigué, puis étonné, enfin amusé par ce mystère ; en lisant, faites ressortir ces nuances. Que pensez-vous des titres octroyés à Feuille de Maté?

3. Que deviennent le porteur d'eau et la blanchisseuse? Sont-ils heureux? Pourquoi?
Quels adjectifs qualifient la voix du roi et celle de Feuille de Maté? En lisant, mettez en relief ce contraste.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Feuille de Maté a trouvé un cheval ; lequel? Comment l'équipe-t-il? Dans la réalité comment équipe-t-on un cheval? Pour quelles utilisations l'équipe-t-on?
Avez-vous fait une promenade à cheval? *Dites à quelle occasion et rappelez ce que vous avez éprouvé.*
Avez-vous assisté à une course de chevaux? *Racontez.*
Au cirque vous avez admiré l'intelligence des chevaux. Que faisaient-ils?

2. Des envoyés du royaume voisin viennent menacer le roi. Que disent-ils? Que répond le roi? Feuille de Maté intervient. Comment?



Zani perdu et retrouvé

1. A la recherche du fugitif

Zani, orphelin élevé par d'excellentes personnes, le docteur Clément (ou Clem) et le docteur Barb, a quitté la maison par esprit d'aventure. « Ses oncles » partent à sa recherche.

I Quand le docteur Clément s'écria : « en avant », l'auto du docteur Barb ne parut pas du tout décidée à partir. Il fallut mettre un peu d'eau par ici, un peu d'huile par là, pour qu'elle consentît à lancer quelques pétards. Puis on s'aperçut qu'il y avait un pneu crevé.

« Je pars tout seul, dit le docteur Clem, vous me rattraperez en route. Direction de Nesles-la-Vallée.

Le docteur Clem n'était plus de la première jeunesse, mais il partit à bonne allure. Il atteignit bientôt Labbeville et, comme il n'y a pas deux façons de se renseigner, il commença d'interroger les passants et les habitants du village. Il eut la chance de tomber sur l'institutrice, une jeune fille très gentille, au regard vif et décidé.

— Ma foi, monsieur, dit-elle, j'ai vu passer, ce matin, vers dix heures et demie, un jeune garçon qui répond assez bien au signalement que vous me donnez. Mais c'est, je crois, un mauvais plaisant [1].

— Et pourquoi donc? fit le docteur Clem d'un air étonné.

— Parce qu'il m'a demandé, très poliment d'ailleurs, s'il y avait beaucoup de chemin jusqu'à la jungle [2]. Quelle question!

— Détrompez-vous, mademoiselle. *La jungle,* c'est le nom d'une villa que des amis possèdent dans la région. Alors, vous dites qu'il est parti par là?

— Oui, monsieur, par là. Au revoir, monsieur.

2 Le docteur se mit en route, tenant toujours Castor en laisse. En arrivant aux premières maisons de Nesles-la-Vallée, il aperçut un paysan qui arrachait des pommes de terre.

— Avez-vous vu passer, dit-il, un jeune garçon portant une culotte et une veste?

— Dame, dit le paysan, ceux que j'ai vus passer n'étaient pas tout nus. Ils avaient tous une culotte et une veste.

— C'est juste, pensa le docteur, voilà que je commence à dire des sottises...

— Attendez quand même, dit encore l'arracheur de pommes de terre. Le gamin dont vous parlez, je vois ce que c'est... Il est entré dans la maison que vous apercevez là-bas, la maison rose.

— Grand merci, dit le docteur saisi d'espoir.



3 Il courut d'un trait jusqu'à la maison rose. Castor, le nez au vent, allait, de-ci, de-là, et ne semblait pas vouloir entrer dans la maison. Le docteur l'attacha devant la porte et frappa.

— Entrez! dit une voix de basse [3].

Le docteur Clem poussa la porte et se trouva en face non pas d'un ogre, mais d'une dame énormément grosse qui lui dit, sans même lui laisser placer un mot :

— Venez! docteur, il est dans la chambre.

— Ah! s'écria le docteur, le ciel soit loué!

Il suivit la grosse dame dans une chambre mal éclairée au fond de laquelle on apercevait un lit.

— Est-il donc malade, madame? s'écria le bon docteur.

— Dame, répliqua la personne prodigieuse [4], s'il n'était pas malade, on ne vous enverrait pas chercher. »

(à suivre.)



1. **Mauvais plaisant :** qui fait des plaisanteries de mauvais goût.
2. **Jungle :** dans les pays chauds, et surtout dans l'Inde, vaste étendue couverte d'arbres et de hautes herbes.
3. **Voix de basse :** celle d'un homme qui chante ou parle d'une voix grave.
4. **Prodigieuse :** qui constitue un prodige, un phénomène que l'on voit rarement dans la nature. La dame est prodigieuse à cause de son exceptionnelle grosseur.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Pour quelles raisons peut-on dire que le docteur Clem a eu de la chance dès le début de son enquête?
L'institutrice est gentille et répond aimablement. Qu'est-ce qui l'a frappée chez l'enfant?

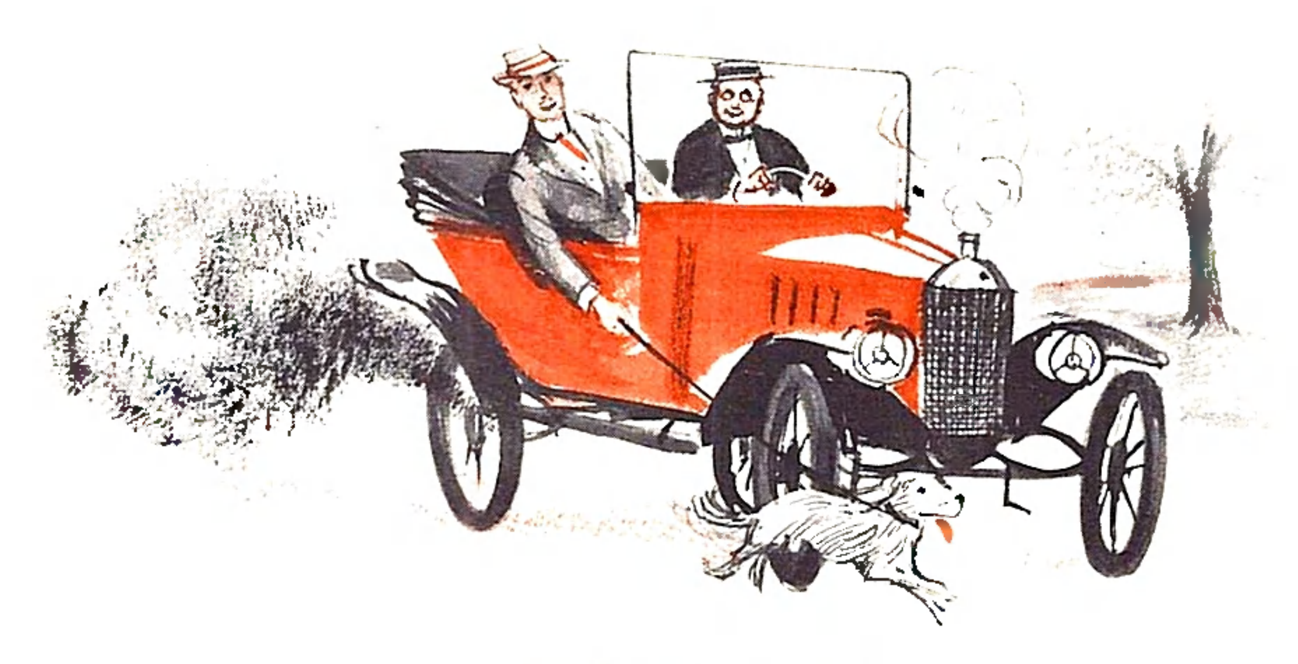
2. Que pensez-vous de la question du docteur? La réponse du paysan dénote chez celui-ci un bon sens amusé. Pourquoi peut-il cependant renseigner utilement le docteur?

3. Quel sentiment anime le docteur? On dirait qu'il est sûr de trouver l'enfant dans la maison rose. Castor partage-t-il cette opinion?
Que laisse deviner la dernière phrase?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Pour retrouver une personne, quelle est, d'après l'auteur, la seule façon de se renseigner? Le chien aurait-il pu aider le docteur dans sa recherche?
Vous cherchez votre chemin, en ville, dans un quartier inconnu : que faites-vous? Que pourriez-vous faire encore?
Jean et ses deux camarades se sont perdus en forêt. Comment font-ils pour retrouver leur chemin?
Quelqu'un, à la sortie de l'école, vous demande de lui indiquer le trajet pour se rendre à la mairie ou à la gare. *Vous répondez avec précision.*

2. Vous avez perdu votre chien ou votre chat. Vous le cherchez. *Racontez.* (Vous vous apercevez de son absence — Par où, et comment s'est-il enfui? — Vous le trouvez enfin.)



2. Sur la piste

1 Elle ferma les volets, fit entrer la lumière et le docteur aperçut, dans le lit, un affreux garnement qui se mit à pousser des cris aigus.

« Je crois, dit le docteur Clem, qu'il y a erreur.

— Est-ce que vous ne seriez pas médecin ? fit la femme d'un air soupçonneux [1].

— Si, dit le docteur... Mais je croyais que c'était une coqueluche et je vois très bien que c'est la variole volante [2].

Il écrivit une ordonnance, dit quelques mots et se hâta de sortir.

Au moment même où il mettait le pied dehors, il vit passer à bonne allure l'auto du docteur Barb. Il cria de toutes ses forces, mais l'auto enragée criait plus fort que lui.

— Toutes les misères ! dit-il avec découragement. Jamais nous ne retrouverons notre garçon.

2 Par bonheur, l'auto du docteur Barb avait des caprices. Comme le docteur Clem sortait du beau village de Nesles-la-Vallée, il aperçut la petite voiture arrêtée au bord de la route. Le conducteur avait dévissé le bouchon du radiateur et crachait dedans d'un air perplexe [3].

— Ah ! cher ami, qu'y a-t-il ? s'écria le docteur Clem.

— Il y a, dit le personnage barbu, que mon radiateur est vide encore une fois. Alors j'essaie de le remplir, mais ce sera long. Aidez-moi.

— J'ai trop chaud, dit le docteur Clem, et je n'ai plus assez de salive.

— Je vais quand même tenter de me mettre en route, dit l'habile chauffeur. Nous irons très doucement.

La voiture consentit à repartir. Le docteur à barbe serrait le volant avec circonspection [4]. Quant au docteur sans barbe, le bras hors de la portière, il tenait la ficelle de Castor. Le conducteur demanda soudain :

— Est-ce que le chien suit bien ?

— Mais, mon cher, répondit M. Clem, le chien ne suit pas. Il nous précède. Il tire. Et je crois même que, sans lui, nous n'avancerions pas.

— Eh bien, répondit M. Barb, c'est donc une voiture de cinq chevaux et d'un chien-vapeur [5].

3 Les choses allaient quand même leur petit train, quand, en arrivant près du village de Valmondois, la voiture s'arrêta et se mit à marcher à reculons.

— Que se passe-t-il ? fit le docteur Barb.

— Il se passe, dit l'autre voyageur, que le chien vient de s'arrêter et veut retourner sur ses pas. Ah ! le voilà parti. Le misérable vient de m'arracher la corde des mains.

— Suivons-le, dit le docteur Barb, c'est peut-être une piste.

Laissant la voiture au bord de la route, les deux voyageurs se mirent à siffler le chien qui les précédait en frétillant de la queue. Le chien semblait, soudain, très sûr de son chemin. Il suivait un sentier entre les jardins. Les deux docteurs le rattrapèrent, le reprirent en laisse et l'encouragèrent en le caressant : « Cherche, cherche, Castor ».

Le chien se mit à japper et à tirer sur la ficelle en entraînant ses maîtres. Bientôt, il donna de la voix.

— Je ne sais ce qui se passe, murmura le docteur Barb, mais nous pourrions approcher du but. »

(à suivre.)

1. **Soupçonneux :** qui regarde avec soupçon, avec beaucoup de méfiance.
2. **Variole volante :** maladie imaginaire.
3. **L'air perplexe :** l'air embarrassé d'une personne qui ne sait que faire, que penser.
4. **Circonspection :** prudence dans les gestes, discrétion dans les paroles.
5. **Chien-vapeur :** unité de force qui n'existe pas. M. Barb fait évidemment allusion au chien Castor.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Le petit malade est-il sympathique? Pourquoi?
Le docteur dit-il la vérité? Pourquoi est-il pressé de sortir? Pourquoi est-il déçu une nouvelle fois?

2. Peut-on qualifier le docteur Barb « d'habile chauffeur »? Pourquoi l'auteur le nomme-t-il ainsi?
Quelles expressions, quels détails vous paraissent amusants?

3. Quel événement étrange se produit soudain? Exprimez la surprise et l'indignation des deux docteurs.
Comment interprétez-vous le comportement du chien? Les enquêteurs comprennent-ils?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. La voiture de vos parents est tombée en panne : quand ? lors de quel déplacement ? Que s'est-il passé ? Le conducteur a-t-il pu réparer lui-même ? Qui a dû intervenir ?
S'il a fallu demander de l'aide, racontez les différentes péripéties.

2. Une voiture de course vous plaît beaucoup. *Présentez-la.* (sa forme, son équipement, le conducteur...). *Racontez une partie de la course d'automobiles.*



3. Angelo

1 Comme il parlait ainsi, on entendit une grande rumeur de rires et de chants enfantins.

« Croyez-moi, dit le docteur Clem, attachons Castor à ce piquet et avançons avec prudence.

Ils étaient, à ce moment, sur un sentier herbu, qui longeait le pied d'une colline boisée. De l'autre côté, s'élevait une haie et, derrière la haie, s'étendait un grand jardin plein de fleurs, de petits arbres, de légumes, de potirons rebondis. Deux jeunes chèvres sautaient dans l'herbe. Une maison blanche éclatait [1] doucement au milieu des verdures.

— Avançons encore un peu, dit à voix basse le docteur Clem. Il faut voir de près tous ces petits rieurs.

Ils avancèrent en se cachant de leur mieux derrière la haie.

— Attendez, dit le docteur Clem. A quatre pattes, maintenant. Pas de bruit et regardons bien.

2 C'était un grand champ plein d'herbes qui descendait, en pente douce, vers la maison. Il pouvait être quatre heures du soir et l'ombre du bois s'étendait déjà sur la prairie. Une bande d'enfants étaient rassemblés autour d'un portique auquel pendaient des agrès [2] de toute nature. Les uns étaient gracieusement perchés, qui sur le trapèze, qui sur l'escarpolette, qui sur la barre fixe; les autres assis en rond sur l'herbe. La lumière se répandait merveilleusement douce, et les oiseaux des bois que les enfants n'effrayaient guère, chantaient à plein gosier. Tout cela était si beau, si gai, que l'on eût dit une féerie [3], car les enfants portaient des costumes de couleurs vives. De temps en temps, ils riaient tous aux éclats et l'on entendait des exclamations.

3 — Non! Bernard, laisse parler Angelo.

— Je veux bien, disait le nommé Bernard, mais c'est Zazou qui l'empêche de parler.

— Qu'est-ce qu'il disait, Angelo? s'écriait un troisième enfant, tout petit, et que les autres appelaient Toinou.

Le docteur Clem tendit le cou et fit effort pour glisser sa tête entre les branches.

— Oh! dit-il à mi-voix, je crois que nous le tenons.

Au milieu de tous les enfants venait de se dresser un garçon un peu plus grand que les autres et que le docteur Barb reconnut aussitôt.

— Angelo nous parlait de son pays, dit un charmant garçonnet qui répondait au nom de François.

— Ah! dit d'un air rêveur celui que tout le monde nommait Angelo, vous ne pouvez imaginer comme c'est beau, la jungle. Nous sommes servis, mon frère, le duc Prospero, et moi, par un domestique du nom de Bamba. Nous habitons un palais merveilleux, plein de peaux de crocodiles et de défenses d'éléphants. Quatre géants sont chargés de notre subsistance [4]. Ce sont des hommes sages et célèbres par leur science. Notre palais est entouré d'une forêt de cocotiers et d'arbres à caoutchouc. Mon frère ne me ressemble pas du tout. Il est plus fort et plus beau que moi. Nous mangeons, tout le jour, des choses étonnantes : du pied d'ours et de la trompe de tapir... »

(à suivre.)

1. **Eclatait** : resplendissait, paraissait magnifique.
2. **Agrès** : les cordes, les anneaux, le trapèze, accrochés au portique.
3. **Féerie** : le monde merveilleux des fées, si beau qu'on ne le voit qu'en rêve.
4. **Subsistance** : tout ce qui permet de vivre, nourriture et entretien.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quelles précautions les deux docteurs prennent-ils? Pourquoi? Comment avancent-ils?
En baissant le ton, en accentuant les pauses, vous traduirez leur démarche prudente et un peu comique.

2. Quels mots du texte caractérisent le spectacle que nous découvrons? Pourquoi pensons-nous à une féerie? Mettez en valeur la beauté du cadre en détachant bien les mots qui l'expriment ; un ton enjoué rendra sensible la gaieté des personnages.

3. Devinez-vous qui est Angelo? Pourquoi les autres garçons s'intéressent-ils vivement à ses paroles?
Que pensez-vous de ce pays qu'Angelo appelle la jungle? Existe-t-il réellement? Vous évoquerez ce pays merveilleux en prenant « l'air rêveur » d'Angelo.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Angelo se trouve sur un terrain de jeux destiné aux enfants. Quelles installations y découvre-t-on? Quels jeux peut-on y pratiquer? Quels autres appareils et quels autres jeux peut-on imaginer? Vous-même, quels jeux préférez-vous? *Présentez-nous vos amis de jeu.*
Vous disputez-vous quelquefois? *Racontez une de ces disputes.*

2. Quel pays aimeriez-vous connaître? Comment l'imaginez-vous? *Présentez les arbres qui y poussent, les bêtes et les gens qui y vivent.* Qu'y feriez-vous si vous pouviez y aller?



4. Un retour glorieux

1 « C'est extraordinaire ! dirent les enfants. Il faut nous conduire dans ta jungle. Où est-elle ?

— Par là, dit Angelo d'un air rêveur.

— Certainement, c'est par là ! s'écria le docteur Clem en se dressant de toute sa taille. Et nous allons y ramener dès ce soir, M. Zani, l'enfant ingrat qui donne beaucoup de souci à ses oncles.

Le docteur Barb s'était levé, lui aussi. Il y eut un moment de stupeur. Les plus petits des enfants prirent la fuite en poussant des cris perçants. Les autres regardaient Angelo d'un air interrogateur.

2 — Mes enfants, dit le docteur Clem, votre ami que voici est comme qui dirait notre fils, et nous sommes à sa recherche depuis bien des heures. Venez, ici, Zani ! Que vos camarades veuillent bien nous ouvrir la porte.

La porte ouverte, Zani se présenta, l'oreille basse.

— Est-ce vrai, messieurs, demandaient les enfants, est-ce vrai qu'Angelo habite une jungle qui se trouve par là ?

— C'est en partie vrai, dit le docteur Clem. Zani invente un peu, parce qu'il est poète.

— Pourquoi l'appelez-vous Zani, puisqu'il s'appelle Angelo ?

— C'est vrai, dit le docteur Barb. En langage junglois, Angelo se dit Zani. Mes petits gars, nous sommes au regret de vous enlever votre nouveau camarade : nous devons le ramener à la maison et lui donner à manger.

— Oh ! dit Bernard, papa et maman l'ont invité à déjeuner. Mais, monsieur, le laisserez-vous revenir ?

— Je vous le promets, dit solennellement le docteur Clem. En route, seigneur Angelo !

3 Les enfants poussèrent des grands cris d'adieu. Les voyageurs se mirent en route, allèrent chercher Castor et retrouver l'auto.

— Je crois que la voiture est si heureuse, dit le docteur Barb, qu'elle va marcher très bien.

— Nous allons toujours atteler le chien, proposa le docteur Clem.

Tout étant prêt pour le départ, les voyageurs s'aperçurent qu'ils n'avaient justement pas compté Zani. On ne savait où le mettre.

— Attendez, dit le docteur Barb, je vais baisser la capote [1].

Zani s'assit dans la capote, les jambes pendantes, et l'équipage s'ébranla.

— Alors ? dit le docteur Clem en se tournant vers Zani. Pourquoi donc as-tu pris la fuite, scélérat ?

— Oh ! dit Zani, comte Angelo, en se penchant, bien près du docteur. Vous deux, je vous aime bien.

— Et qu'est-ce que c'est que cette histoire de jungle ?

— Je ne peux pas dire, murmura l'enfant avec confusion. »

L'auto ronflait, le docteur Barb trompetait [2], Castor aboyait. C'est au milieu de ce concert éclatant que le fugitif fit, à la nuit tombante, son entrée au château.

G. Duhamel, « les Jumeaux de Valangoujard ». *Éd. Hartman.*



1. **Capote** : dans une voiture, couverture en cuir ou en tissu imperméable qu'on peut fermer ou rabattre suivant le temps.
2. **Trompeter** : faire entendre la petite trompette qui, sur les voitures anciennes, servait d'avertisseur.

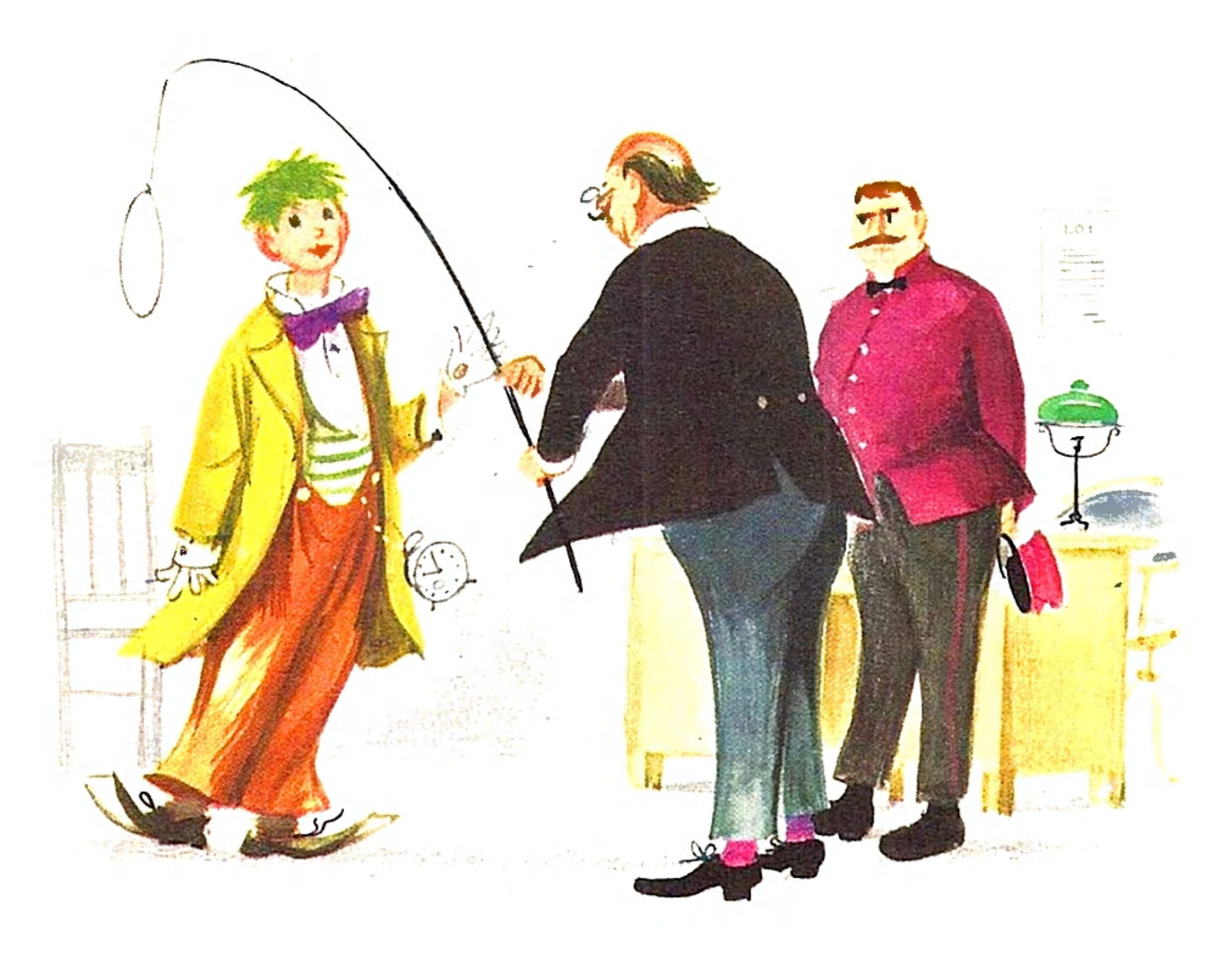
LECTURE EXPRESSIVE

1. Quel effet la brusque intervention du docteur Clem produit-elle sur le groupe des enfants?
2. Pourquoi le docteur donne-t-il des explications aux enfants? Dit-il toute la vérité? Pourquoi? Que pensez-vous de lui?
3. Gronde-t-on Zani à cause de son escapade? Pourquoi?

Quels sentiments éprouvent tous les personnages? Comment les manifestent-ils?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Le récit se termine sur le retour triomphal des héros. D'autres arrivées, des cortèges, font plaisir à voir. Par exemple, avez-vous assisté à un mariage? Décrivez le cortège de noce, qui se compose souvent d'une longue file de voitures. Dans quelle voiture les nouveaux mariés se trouvent-ils? Comment est-elle décorée? Que font les chauffeurs? Comment les invités manifestent-ils leur joie? Que font les gens sur leur passage?
2. Vous êtes couché ; vous faites un beau rêve... Soudain, un bruit infernal vous fait sursauter... *Racontez.*



Scaramacca

Scaramacca était clown. Mais le cirque a fermé ses portes. Il est pauvre, il a faim. Combien de métiers devra-t-il faire ? Le voici "attrapeur de chiens".

1. Attrapeur de chiens

1 Savez-vous ce que c'est qu'un attrapeur de chiens ? C'est un homme en uniforme qui, avec un long bâton flexible terminé par un lasso [1], attrape les chiens errants [2] et les mène en prison, au chenil [3] municipal. Eh bien, un jour, malheureusement, je devins attrapeur de chiens. J'étais obligé de m'acheter une paire de vieilles chaussures, car les miennes laissaient passer tout : l'eau, les pierres, l'herbe, la terre.

Alors je répondis à l'annonce de la commune demandant un « attrapeur de chiens ». On me convoqua, on me donna le long bâton flexible terminé par un lasso et on me dit :

« Va et attrape le plus de chiens possible. On te donnera dix centimes par chien. »

Et me voilà dans les rues en quête [4] de chiens sans maître.

2 J'avais marché longtemps quand j'aperçus au pied d'un arbre un vieux caniche. On aurait cru un faux chien tellement il était immobile.

Je passai tout doucement par derrière, j'avançai la main pour l'attraper et déjà je voyais son cou pris dans le nœud coulant quand, crac! quelque chose se brisa dans mon cœur. Je murmurai :

« Sauve-toi, chien. »

Mais le chien ne bougea pas.

Je répétai plus haut :

« Chien, sauve-toi! »

Il ne bougea pas davantage. Et c'est moi qui me sauvai, sans faire de bruit.

3 Mais alors le chien parut s'animer et me suivit au petit trot.

Je me mis à courir et le chien se mit à galoper. Je courus longtemps, et les gens riaient et disaient :

« Un clown qui a peur d'un pauvre chien! »

Je m'arrêtai haletant et le chien aussi, tous les deux la langue pendante.

(à suivre.)

1. **Lasso :** courroie de cuir terminée par un nœud coulant que l'on lance sur un animal pour le capturer.
2. **Errants :** qui errent, vont sans but. Un chien errant est un chien qui a perdu son logis et son maître.
3. **Chenil :** local où l'on enferme les chiens.
4. **En quête :** à la recherche.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Pourquoi attrape-t-on les chiens sans maître? Que pensez-vous du métier d'attrapeur de chiens? Scaramacca le fait-il par plaisir? Quels mots nous le prouvent? Alors, pourquoi le fait-il?

2. Quelle phrase laisse penser que Scaramacca, malgré son habileté de clown, n'attrapera jamais de chiens? Quelle qualité possède-t-il?
En lisant, essayez d'exprimer la douceur de Scaramacca, son insistance à faire partir le chien. Quel parti prend-il en définitive? Cela vous surprend-il?

3. Que pensez-vous du spectacle qu'offrent Scaramacca et le chien? On doit lire ici sur un rythme plus vif traduisant la vivacité des gestes et la gaieté des spectateurs.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. On voit souvent des bêtes abandonnées : lesquelles avez-vous rencontrées? *Dites dans quelles circonstances.* Quels sentiments avez-vous éprouvés?
Essayez d'imaginer les raisons de leur abandon. Comment vivent-elles? Que font-elles en voyant des gens inconnus? Essaient-elles de trouver de nouveaux maîtres? Quelle société s'occupe d'elles?
Avez-vous essayé de recueillir une bête abandonnée? Imaginez ce qui se passerait si vous en rameniez une (chat ou chien) à la maison.

2. Vous avez assisté ou participé à la capture d'une bête. *Racontez.* (l'endroit — la bête — les personnages — la tactique employée — les résultats).



2. Prisonniers tous les deux

1 Appuyé à un réverbère, je demandai au chien qui s'était couché à mes pieds :

« Pourquoi ne te sauves-tu pas ?

— Parce que je veux que tu m'attrapes ! répondit-il.

— Mais si je t'attrape je t'emmènerai au chenil, en prison !

— Justement, je veux aller en prison.

— Es-tu fou ?

— Non, c'est qu'en prison il y a mon plus jeune frère, Boby. Je veux entrer là-dedans pour l'aider à s'enfuir. »

Je me fâchai un peu :

« Tu me demandes d'être malhonnête ; je ne peux pas aider les chiens à s'enfuir, on me paie pour les attraper... »

2 Nous étions en train de discuter, quand le chef des attrapeurs de chiens s'approcha et me dit d'un ton brusque :

« Scaramacca, qu'attends-tu pour attraper ce chien ? Allons, remue, réveille-toi ! »

Ainsi surveillé par le « général », je pris le chien dans mes bras et, cahin-caha, j'arrivai jusqu'au chenil municipal. Je sonnai.

Le gardien s'assura que j'étais bien un attrapeur de chiens, ouvrit, me fit entrer.

« Où faut-il le mettre? demandai-je.

— Là-bas dans l'enceinte [1], avec les autres » répondit-il sur un ton mal élevé.

3 Un autre gardien ouvrit l'enceinte des chiens, me poussa dedans, mais resta dehors et referma.

Je me trouvai au milieu de trois cents chiens qui me regardaient en silence.

« S'ils se jettent tous sur moi, pensai-je, mon compte est bon. »

Je déposai alors le chien par terre et voulus regagner la porte mais un chahut [2] formidable éclata tout à coup.

Tandis que mon chien s'élançait dans les pattes de son frère Boby et qu'ils s'embrassaient en pleurant, les autres se mirent à aboyer.

(à suivre.)



1. **L'enceinte :** endroit clos.
2. **Chahut :** grand bruit accompagné d'agitation.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Qu'y a-t-il d'étonnant dans cette conversation? La lecture du dialogue traduira la détermination du chien et l'énervement progressif de Scaramacca.

2. Quel trait de caractère du chef des attrapeurs de chiens nous découvre-t-on? Sur quel ton faut-il le faire parler?
Pourquoi Scaramacca se résigne-t-il à capturer le chien? Est-ce vraiment une capture?

3. Que fait-on de Scaramacca? Pourtant, Scaramacca s'en étonne-t-il? A quoi pense-t-il?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Si vous étiez à la place de Scaramacca dans le chenil, qu'auriez-vous fait? Que serait-il arrivé?
Avez-vous rêvé que vous étiez aux prises avec une ou plusieurs bêtes féroces? *Racontez.*
Vous avez vu, au cirque, le dompteur dans la cage des fauves. Lesquels? Que faisait-il faire aux fauves? Quelles impressions avez-vous ressenties?

2. Votre chien vous a suivi et veut entrer à l'école. *Sur le modèle du paragraphe I, établissez un dialogue :*

« Devant la porte d'entrée...
« Pourquoi... dit le chien...
— Parce que...
.... »



3. Bataille

1 Un gardien armé d'un fouet apparut au-dessus de la clôture et cria :
« Allez-vous en finir avec ce baroud [1] ? »

Mais Boby, se dégageant des pattes affectueuses de son frère, s'avança fièrement et cria :

« Non! Nous nous sommes révoltés, vive la liberté! »

D'autres têtes menaçantes de gardiens apparurent au-dessus de l'enceinte et j'entendis siffler les premiers coups de fouet.

2 Les chiens, affolés par les claquements et grisés par l'idée de liberté, se jetèrent contre le grillage, essayant de planter leurs crocs dans les mains des gardiens.

Un pauvre chien aveugle qui ne pouvait pas combattre se mit à chanter :

« Ouah! Ouah! O chiens, courage, tous à l'abordage [2]! »

Les gardiens disparurent et revinrent armés de fusils.

Je me jetai alors entre les chiens et les canons des fusils en criant :

« Non, ne tirez pas! Je prends avec moi tous ces chiens! »

Un cri puissant partit du chenil :

« Vive Scaramacca! Vive notre libérateur! »

3 Mais la voix du gardien-chef s'éleva, ironique[3] et menaçante :

« Pour libérer trois cents chiens il faut trois mille francs! Les as-tu Scaramacca? »

Je ne les avais pas. Je répondis :

« Je les trouverai. Donnez-moi jusqu'à minuit...

— Parfait, répondit le gardien-chef, au revoir à minuit! »

Resté seul avec les chiens, j'eus une idée digne d'un grand clown :

« Chiens, attention, dis-je, faisons un chœur. Toute la ville entendra, les gens viendront nous crier « Bis » et nous ferons payer!... »

(à suivre.)



1. **Baroud :** mot arabe signifiant combat. En français populaire : agitation tumultueuse.
2. **A l'abordage :** l'abordage était le moment où les pirates sautaient à bord du vaisseau qu'ils voulaient capturer.
3. **Ironique :** moqueuse.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quel mot du texte définit le caractère de Boby? Que proclame celui-ci? Pensez-vous que, dans la situation où les chiens se trouvent, cette décision puisse avoir des conséquences heureuses? Pourquoi?
2. La scène peut être qualifiée de dramatique. Pourquoi?
Mettez bien en valeur : la colère des chiens, l'enthousiasme du chien aveugle, le courage de Scaramacca, puis les acclamations qui saluent son geste.
3. Quels adjectifs qualifient la voix du gardien-chef? Qu'est-ce qui explique cette ironie? Que pensez-vous de l'idée de Scaramacca? A-t-il quelque chance de réussir?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Imaginez qu'un jour les animaux se révoltent.
Quels sont les animaux domestiques qui pourraient se révolter? Dites quels services chacun d'eux, actuellement, rend à l'homme. Comment pourraient-ils se révolter? Si chacun devait faire publiquement des reproches à l'homme, dites quels pourraient être ces reproches.
Ces animaux pourraient-ils vivre longtemps en liberté? Quels avantages perdraient-ils?
Essayez d'imaginer quelle serait la vie d'une poule ou d'un canard dans les bois et les champs.
2. *Fermez le livre et reconstituez le deuxième paragraphe.* Rappelez-vous bien : la colère des chiens — le chant de guerre du chien aveugle — les fusils des gardiens — le geste de Scaramacca — les acclamations des chiens.



4. Scaramacca le libérateur

1 Le soir (il restait encore deux heures avant minuit) je fis ranger les chiens en demi-cercle autour de moi et je commençai à battre la mesure avec une baguette, comme les chefs d'orchestre.

Les trois cents chiens, dociles et intelligents, commencèrent à aboyer en mesure, tous ensemble :

« Baou! Baou! Ba-Ba-Baou! »

Des fenêtres commencèrent à s'éclairer dans les hautes maisons noires. Les gens ouvraient pour regarder, demandaient ce que c'était que ces aboiements majestueux. Et bientôt, comme je l'avais prévu, ils arrivèrent par bandes, mais furieux, exaspérés.

2 Comment se douter que dans cette ville on n'aimait pas les chœurs?

Au lieu de crier « Bis! » ils crièrent :

« En voilà assez! »

Mais je continuai de battre la mesure et les chiens d'aboyer « Baou! Baou! Ba-Ba-Baou! »

Et le miracle eut lieu : un monsieur qui avait très mal aux dents nous jeta mille francs pour que nous nous taisions tout de suite, d'autres dix francs, d'autres trente francs.

Les chiens redoublèrent leurs efforts ; les gens, furieux, ajoutèrent d'autres offrandes.

3 Quand je vis tout le chenil jonché [1] de billets de banque je donnai le signal de la fin.

Le gardien-chef ne compta pas les billets, de peur d'y trouver plus de trois mille francs. Les grilles s'ouvrirent toutes grandes, je franchis le seuil lentement, tête haute et tous les chiens en silence derrière moi.

Mais sitôt le coin de la rue tourné, quelle course joyeuse et effrénée [2], quels bonds heureux vers les prés éclairés par la lune!...

G. ZUCCONI : " Scaramacca ". Tr. par M. Roubrier. *(Hatier)*



1. **Jonché** : couvert.
2. **Effréné** : que rien ne freine et, par conséquent, très rapide.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Aimeriez-vous entendre ce chœur? Pourquoi? Les chiens vous semblent-ils doués pour le chant? Marquez bien le rythme en lisant les aboiements des chiens.
Obtiennent-ils le succès escompté? Traduisez la surprise, puis la colère des auditeurs.
2. La persévérance de Scaramacca et de ses choristes semble ridicule. Et pourtant, qu'arrive-t-il? Qu'y a-t-il d'amusant dans cette scène?
3. L'idée de Scaramacca a-t-elle donné de bons résultats ? Comment s'effectue la libération ? Lisez lentement pour évoquer la sortie pleine de dignité des vainqueurs. Mais, par contraste, quel entrain, quelle passion expriment la joie de la liberté retrouvée!

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Vous participez à une chorale, soit à l'école, soit dans une association. Dans quel local vous réunissez-vous? Comment êtes-vous disposés dans la salle? Pourquoi? Qui prend place au centre? Quel rôle cette personne joue-t-elle? De quel instrument se sert-elle? Quelles recommandations fait-elle aux choristes?
Que chantez-vous habituellement? Aimez-vous chanter en chœur? Avez-vous chanté en chœur dans d'autres circonstances? Lesquelles? Aviez-vous des auditeurs? Qu'avez-vous chanté? Quelles ont été les réactions du public?
2. Vous accompagnez maman au marché. Un chanteur aveugle ou un musicien infirme attire votre attention. *Présentez-le. Donnez vos impressions.* Quelle attitude les passants prennent-ils? Que faites-vous?



Patapoufs et Filifers

1. Dans la grotte illuminée

Deux garçons quittent leur papa, un dimanche, dans la forêt de Fontainebleau, pour explorer un piton rocheux. Soudain Thierry, le plus agile, disparaît. Le gros Edmond, désemparé, entend des appels...

1 « Hou! hou! hou!...

Il entendit une troisième fois le cri, et, très bas, au-dessous de lui, comme au fond d'une étroite cheminée formée par les deux pierres, il aperçut son frère.

— Thierry, cria-t-il, qu'est-ce que tu fais là ? Tu es tombé ?

— Non, dit Thierry, qui était orgueilleux, je suis descendu... Viens voir, Edmond, c'est très beau.

— Mais comme tu es loin ! Qu'est-ce que tu vois ?

— Une grande caverne... toute éclairée par des globes électriques... comme les gares.

— Il y a des trains ?

Edmond n'aimait rien au monde mieux que les trains.

— Non, mais c'est très intéressant. Descends.

— Comment peut-on descendre ?

— En te laissant glisser dans la cheminée... Ici la terre est couverte de mousse, tu ne te feras pas mal.



Edmond ne trouvait pas cela raisonnable, mais il ne voulait pas avoir l'air peureux. Il enjamba la pierre, s'accrocha par les mains, ferma les yeux et lâcha tout. Il glissa avec une rapidité incroyable entre les deux pierres, eut peur un instant, puis sentit un choc assez élastique et se trouva assis sur la mousse à côté de son frère.

— Regarde, dit celui-ci.

2 Le spectacle était vraiment surprenant. Devant eux s'ouvrait une grotte immense. Des globes lumineux accrochés à sa voûte répandaient une lumière bleutée. Le sol était couvert de dalles de faïence qui dans une moitié étaient rouges et blanches, et dans l'autre bleues et rouges. Au fond s'ouvrait un grand tunnel en pente douce d'où sortait un bruit de machine.

— Oh! cria Edmond. Mais il y a donc des habitants sous la terre?

— Sûrement, et sais-tu ce qu'il y a dans le tunnel? dit Thierry... Moi j'ai été voir.

— Et qu'est-ce que tu as trouvé? dit Edmond.

— Il y a un escalier en marche, comme dans le métro.

Cette fois, Edmond ne put plus résister; il courut vers le tunnel. En effet, un escalier mobile dont on n'apercevait pas la fin, descendait vers le centre de la terre. A gauche, un autre escalier montait, mais on ne voyait arriver personne.

— Nous allons descendre, dit Thierry.

— Il faudrait prévenir papa, dit Edmond.

— Mais non, nous reviendrons tout de suite.

3 Thierry avait toujours si envie des choses qu'il ne pensait jamais aux conséquences. A ce moment, ils entendirent très loin : « Hou! hou! hou! ». Ils répondirent de toutes leurs forces : « Hou! hou! hou! » et mirent le pied sur la première marche de l'escalier.

Jamais Edmond et Thierry n'auraient cru qu'un escalier pouvait être aussi long. Pendant plus d'une heure, ils descendirent dans une demi-obscurité que rompait, de temps à autre, une lampe électrique rouge et verte.

— C'est comme les signaux du métro, dit Edmond... Mais comme nous sommes loin!

— Tu as peur, Patapouf[1] »? dit Thierry.

Edmond se tut et l'on n'entendit plus que le bruit de l'escalier : « Poum... poum... cra... cra... poum... poum... » dans le grand silence.

(à suivre.)



1. **Patapouf :** homme gros et lourd. Thierry se moque de son frère en l'appelant ainsi.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Où est Thierry? Qui interroge? Qui répond? Pourquoi, en lisant, faut-il forcer la voix?

2. Quel adjectif qualifie le spectacle? Quels détails le justifient? Les enfants sont-ils surpris? Et vous? Quel garçon est le plus hardi?

3. Cette descente dans les profondeurs inquiète Edmond. Pour quelles raisons? Pourquoi Thierry le raille-t-il?

Faites bien ressortir les bruits de l'escalier roulant dans le grand silence du souterrain.

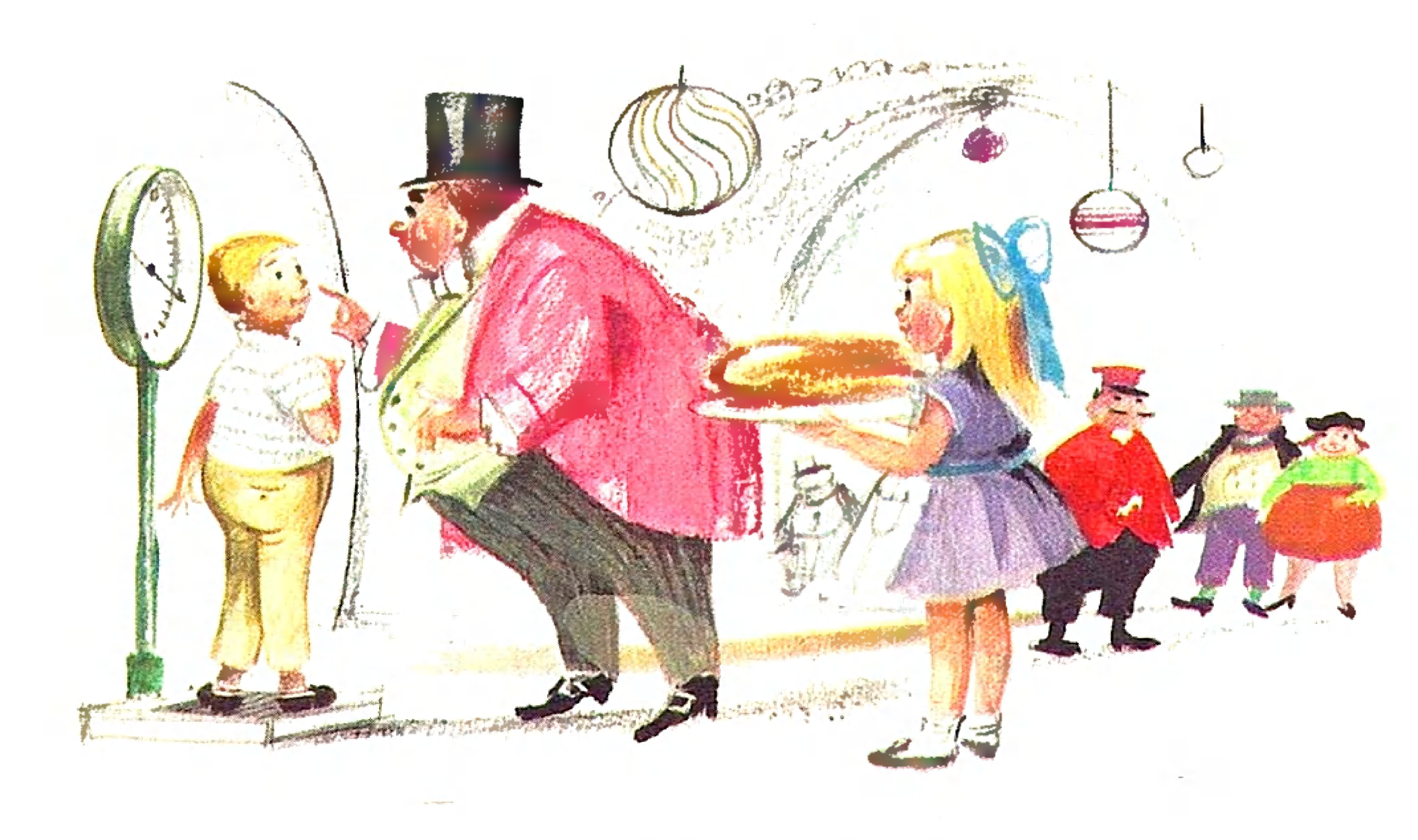
EXPRESSION PERSONNELLE

1. Vous voyagez sous terre par le métro ou le train (tunnel). *Racontez votre voyage :* d'abord l'arrivée dans la gare — l'installation dans le compartiment — le train démarre... — le tunnel (Que voyez-vous? Qu'entendez-vous? Imaginez-vous tout ce qui circule ou vit au-dessus de vous, gens, voitures, etc.? Avez-vous peur?).

2. « Tu as peur, Patapouf, dit Thierry.

— Je n'ai pas peur, répond Edmond, mais... »

Continuez le dialogue.



2. Au pays des Patapoufs

Edmond et Thierry sont accueillis par les habitants du centre de la terre qui les séparent tout de suite pour les envoyer dans deux pays ennemis : Thierry, le maigre, chez les Filifers; Edmond, le gros, chez les Patapoufs.

1 Edmond fut aussi étonné par l'arrivée à Pataport que Thierry l'avait été par l'arrivée à Filiport. Là, les maisons étaient aussi rondes et joufflues qu'elles étaient minces et pointues de l'autre côté. Les édifices de Pataport étaient tous surmontés de dômes, de coupoles et fermés par des murs en forme de ventre qui étaient, expliqua M. de Vorapouf à Edmond, la plus belle invention des architectes patapouviens.

Grâce à la protection du Chancelier[1], le débarquement fut facile. Il fallut seulement qu'Edmond subît la formalité[2] du pesage. Il avait dix ans. Pour pouvoir entrer il lui fallait plus de trente kilos, mais il en avait trente-deux; tout allait bien.

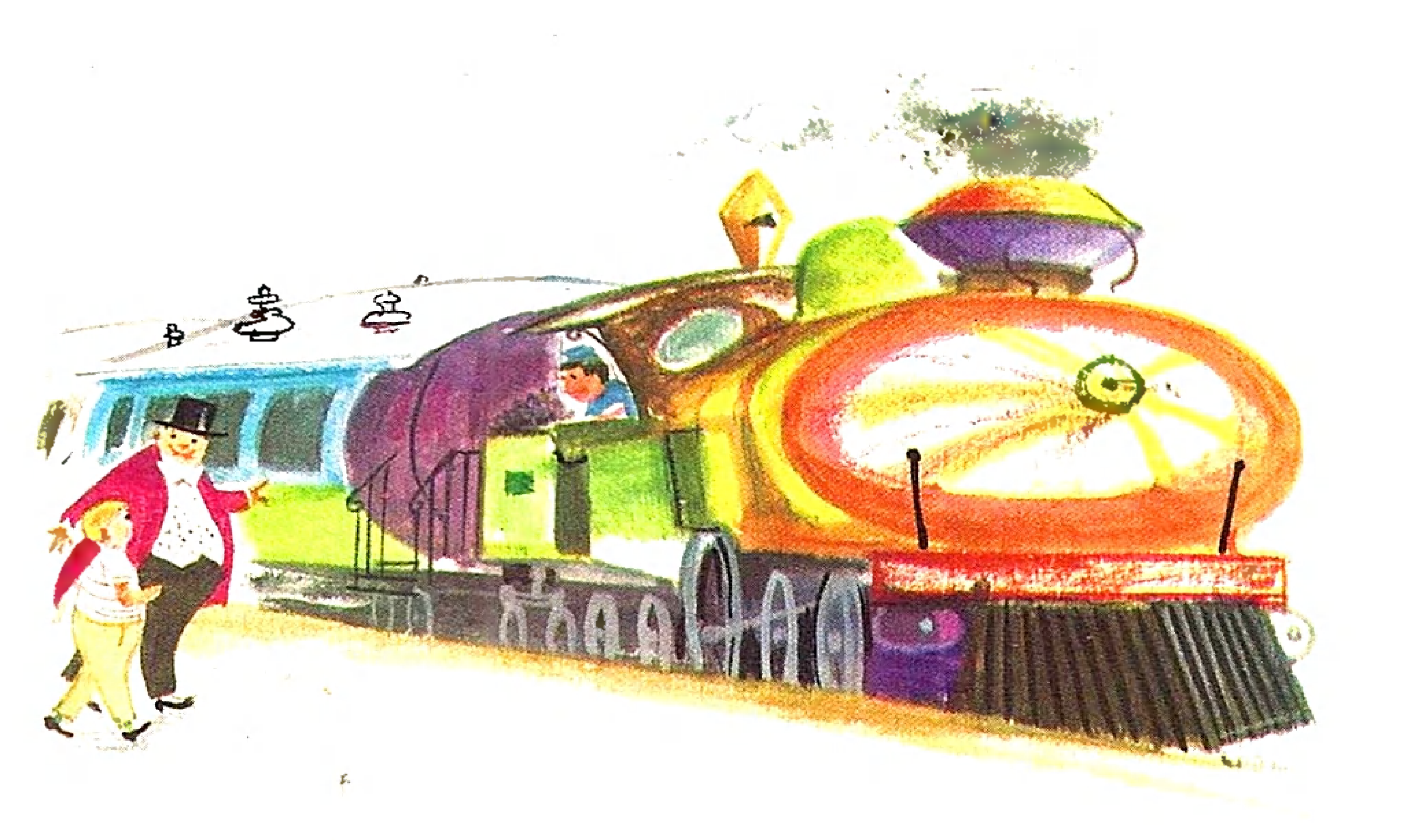
2 Il pouvait à peine parler tant il était ravi de ce qu'il voyait. Autour de lui circulaient ces énormes Patapoufs qui avaient tous un air réjoui et presque tendre. Le long du passage qui conduisait au train on voyait dans le mur de jolis tuyaux nickelés au-dessus desquels on lisait : cacao, orangeade, bouillon, lait de poule, quinquina. A côté de chaque tuyau, des verres en carton étaient entassés et il suffisait d'appuyer sur un ressort pour les remplir du liquide désiré. Des petites filles circulaient, offrant des gâteaux énormes.

Un éclair de Patapouf était gros comme un pneu de voiture, une madeleine grosse comme un homard, mais Edmond n'avait pas d'argent et d'ailleurs il devait suivre le prince de Vorapouf et n'osait pas s'arrêter.

Il ne put se retenir de pousser un cri de plaisir quand il aperçut le train. C'était un train géant. L'écartement des rails était de quatre mètres. Les wagons énormes et qui semblaient gonflés débordaient de chaque côté de la voie. M. de Vorapouf fit monter Edmond dans son wagon personnel et l'installa seul dans un splendide compartiment en lui disant qu'il allait lui-même travailler à côté. Du moins ce fut ce qu'il dit, mais Edmond l'entendit bientôt ronfler.

3 Un gros maître d'hôtel entra dans le compartiment et dit à Edmond, en lui présentant un long carton orné de dessins ravissants : « Sa Seigneurie daignera-t-elle choisir son déjeuner ? » Sur cette carte Edmond lut :

HUITRES DE MARAPOUF
CAVIAR DE LA POUVE
HOMARD A LA PATABURG
SOLES PATAPOUFS
. . . .
. . . .
. . . .



Il s'arrêta et demanda :

« J'ai droit à combien de plats ?

— A tous, naturellement, dit le maître d'hôtel surpris. »

Edmond mangea jusqu'à Pataburg. Par la fenêtre il admirait les prairies remplies d'animaux énormes qui dormaient, il aima les fermes ballonnées [3] des paysans patapoufs. Les ballons semblaient le jeu favori des enfants patapoufs. On en voyait partout dans les airs. Aux abords de Pataburg le ciel en était semé. Beaucoup d'entre eux étaient lumineux. Au-dessous d'eux les grosses maisons étaient elles-mêmes éclairées par les lampes du soir. L'effet était ravissant. « Allons, pensa Edmond, je vais aimer ce pays. »

Mais tout de même il se sentait terriblement seul. Il pensait à son pauvre papa qui, sans doute, en ce moment, explorait la Roche Jumelle en se demandant où étaient ses petits garçons...

(à suivre.)



1. **Chancelier :** le plus important des ministres du roi.
2. **Formalité :** action que certaines règles rendent nécessaire. (ex. : vignette automobile).
3. **Ballonées :** aux formes arrondies.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quelle forme les Patapoufs affectionnent-ils? Devinez-vous pourquoi?

2. Que pensez-vous de la nourriture des Patapoufs? Qu'est-ce qui vous frappe le plus dans cette façon de se nourrir? Aimeriez-vous être à la place d'Edmond? Celui-ci vous semble-t-il heureux? Evoquez toutes ces bonnes choses sur un ton admiratif et réjoui.

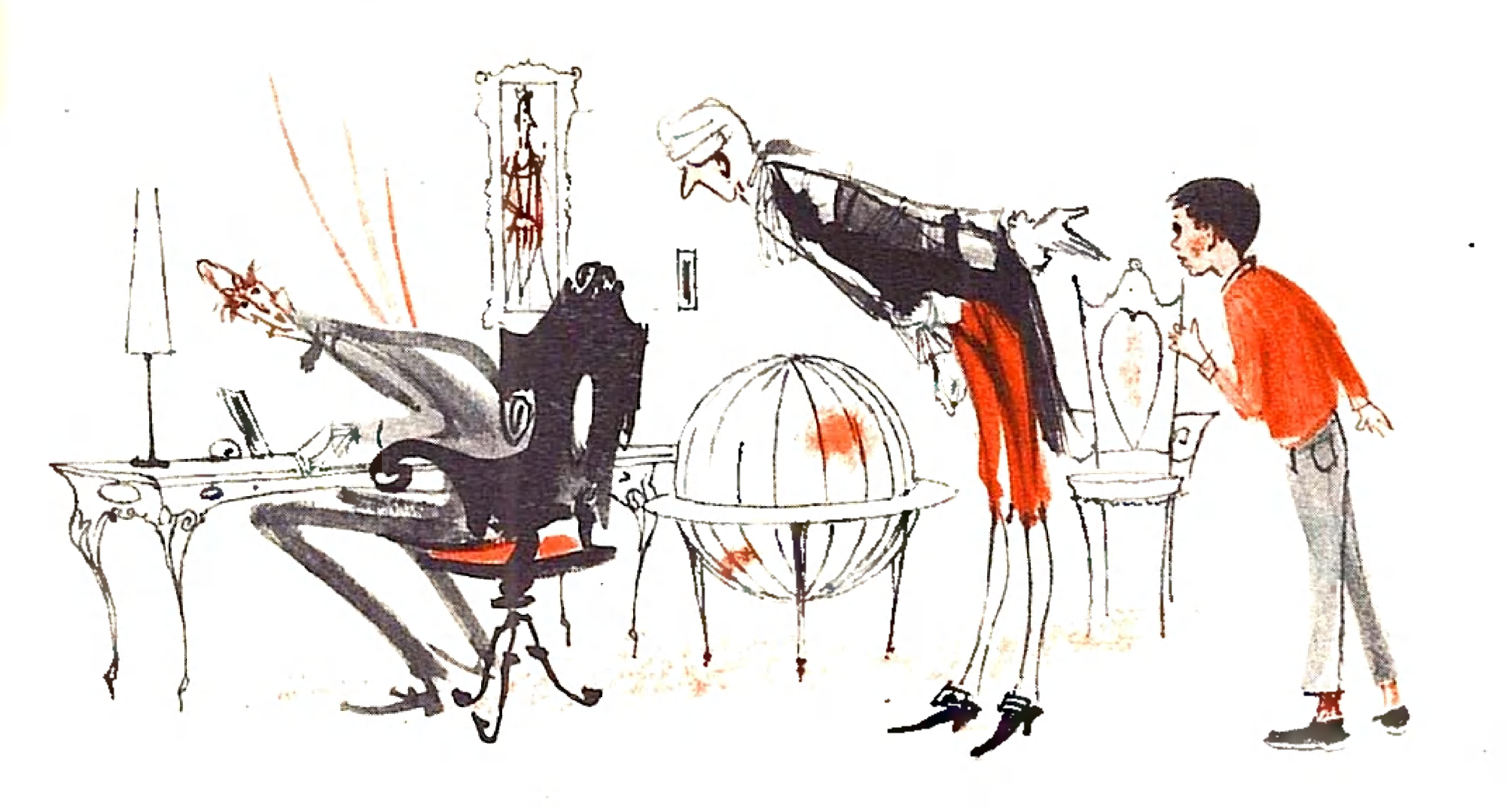
3. Edmond apprécie-t-il ce pays? Pour quelles raisons? Exprimez le plaisir d'Edmond ; pourtant, quel sentiment altère un peu ce plaisir? Mettez ce sentiment en valeur en lisant les deux dernières phrases.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. *Au restaurant.*

A quelle occasion y êtes-vous allé? Avec quelles personnes? Dans quel endroit? A quelle époque? Présentez ce restaurant : sa situation — la terrasse — la salle — les serveurs — les clients. Qu'avez-vous choisi dans le menu? Quel plat avez-vous préféré? Aimez-vous manger au restaurant? Pourquoi?

2. C'est votre anniversaire. Maman vous a permis d'inviter des amis. *Racontez :* préparation de la salle et de la table — arrivée de vos amis — parlez du gâteau, des boissons, de l'animation — décrivez la bonne humeur de vos invités.



3. Au pays des Filifers

Thierry — que l'on appelle ici, Thierryfer — a été confié à un brave habitant, M. Dulcifer. Mais il doit être présenté au président du Conseil, M. Rugifer, qui a besoin d'un secrétaire.

1 — Qui est M. Rugifer ? demanda Thierry.

— C'est le président du Conseil; ministre de l'Amaigrissement, dit M. Dulcifer avec solennité.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Thierry.

— Rugifer est un grand Filifer, dit M. Dulcifer; c'est un homme qui a fait perdre à chaque citoyen de ce pays près d'un kilo et qui a réduit les rations [1] de plus de vingt pour cent. Il vous attend demain à 6 heures 33 minutes du matin.

Le lendemain, bien qu'il se fût levé dans l'obscurité, Thierry était un peu en retard quand il arriva au ministère de l'Amaigrissement. A la porte, des huissiers [2] d'une admirable maigreur, consultèrent une note... « Thierryfer ? dirent-ils, Thierryfer ?... Ah ! oui !... Mais, mon garçon, vous étiez convoqué à 6 heures 33 minutes et il est 6 heures 37. Eh bien ! Le président va vous faire une belle réception !

2 L'huissier téléphona et dans le téléphone on entendit des rugissements. L'huissier fit signe à Thierry de le suivre, et, par un couloir qui n'avait pas 50 centimètres de large, le conduisit devant une porte de cuir. Celle-ci s'ouvrit et Thierry vit, assis devant un bureau, un homme qui avait exactement l'aspect d'une lame de couteau; mais de ce corps presque invisible sortait une voix formidable.



— C'est vous Thierryfer? dit-il. Vous êtes un paresseux et un retardataire.

— Mais, dit Thierry...

— Taisez-vous! Vous êtes un menteur et un bavard.

— Mais, dit Thierry...

— Taisez-vous! Vous êtes un crétin et un idiot.

— Je vais essayer de me taire, pensa Thierry, il se calmera peut-être.

3 Il découvrit en effet que, si on ne lui répondait pas, M. Rugifer se calmait tout de suite. Il avait besoin, pour se soulager, de dire deux mots désagréables aux gens qui l'avaient mécontenté, mais jamais un de plus, et cela suffisait pour qu'il inspirât une grande terreur à tous les Filifers. Au fond, ce n'était pas du tout un homme méchant; il était même meilleur que la plupart de ses compatriotes, et quand Thierry eut pris l'habitude de travailler avec lui, il en vint à l'aimer.

Le travail de Thierry n'était pas difficile; il devait répondre au téléphone et dire : « Je regrette, mais le président est occupé. » C'était un peu monotone, mais Thierry avait toujours aimé téléphoner. Au bout de huit jours, il était tout à fait habitué à M. Rugifer et n'écoutait même plus quand celui-ci lui disait : « Thierryfer, vous êtes un crétin et un idiot. » De la part de M. Rugifer, cela lui paraissait aussi naturel que si le président avait dit bonjour.

M. Rugifer avait deux qualités qui le rendaient sympathique : il aimait son pays et il aimait Mme Rugifer, qui venait souvent au ministère. Elle était jolie, douce et beaucoup moins maigre que les autres dames filifériennes. S'il avait osé, Thierry aurait presque pu dire que Mme Rugifer était une Patapouf. Mais M. Rugifer l'aurait tué, car il ne haïssait rien au monde autant que les Patapoufs.

— Ce sont des bandits et des canailles », disait-il.

Mais il adorait Mme Rugifer...

(à suivre.)



1. **Ration :** quantité de nourriture calculée par personne, durant un certain temps.
2. **L'huissier :** ici, l'employé qui annonce et introduit les visiteurs.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Le pays des Filifers vous semble-t-il aussi aimable que celui des Patapoufs? Qu'est-ce qui caractérise tous les habitants?

2. Quelle expression traduit l'impression produite par l'apparence de M. Rugifer? Le nom du personnage correspond-il à son caractère? Proférez les injures de M. Rugifer avec une impétuosité qui coupe les réponses de Thierry.

3. Finalement, M. Rugifer se révèle-t-il aussi terrible qu'il en a l'air? Quelle opinion exprime-t-il à propos des Patapoufs? Pourtant, n'éprouve-t-il que de la haine?
Qu'y a-t-il de gracieux et d'amusant dans le portrait de Mme Rugifer?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. *La colère.*
Vous est-il arrivé de vous mettre en colère? Pourquoi? Qu'avez-vous dit? Qu'avez-vous fait? Avez-vous observé des personnes en colère? Sur quel ton parlaient-elles? Quel aspect prenait leur visage? Quels gestes, quelles actions prouvaient que ces gens ne se contrôlaient plus? Quel était l'effet produit sur les spectateurs?

2. Vous faites la connaissance d'une grande personne qui vous impressionne (à cause de sa stature, de ses attitudes, de ses propos?). Peu à peu vous vous habituez à elle et vous découvrez ses « bons côtés ». *Racontez.*



4. Le retour des Surfaciens

Patapoufs et Filifers se battent, sans grand dommage il est vrai. Puis ils font la paix, surtout grâce à Edmond et Thierry nommés alors tous deux secrétaires de M. Rugifer.

1 Peu de temps après les fêtes, les deux secrétaires du chancelier Rugifer lui demandèrent la permission de retourner en surface. Ils n'étaient pas mal traités, loin de là; mais ils avaient envie de revoir leurs parents et ils pensaient que ceux-ci devaient les croire morts ou perdus dans la forêt...

M. de Vorapouf fit reconduire les deux jeunes Surfaciens jusqu'à Pataport dans son automobile-ballon. Les ruines de la guerre étaient partout réparées. La lumière des ballons faisait briller les coupoles dorées du grand port. La traversée fut délicieuse.

A Surface-sur-Mer, Thierry demanda à un douanier :

« Les escaliers de Surface, s'il vous plaît ?

— Vous avez des passeports ?

— Les voici.

L'homme regarda longuement les passeports, puis dit :

— C'est bon ! Je vais vous conduire.

Il leur fit faire le tour de la gare par laquelle ils étaient arrivés au temps de leur descente. Là s'ouvrait une voûte semblable à celle d'un tunnel et fermée par un rideau de fer. Le douanier appuya sur un bouton; le rideau monta; un employé parut; on entendit un bruit de machine et les deux frères virent devant eux un escalier semblable à celui qui les avait amenés.

L'employé s'approcha d'un guichet et cria :

— Deux Surfaciens... Deux...

Il n'osait plus maintenant ajouter, comme jadis : « Un Pata... Un Fili... » les distinctions de poids avaient été abolies dans tous les États du Sous-Sol.

2 La montée parut sans fin. Les cœurs des deux garçons battaient très fort. Comment allaient-ils retrouver leurs parents? En France, il faut de l'argent pour voyager. Enfin, ils aperçurent au-dessus d'eux, très haut, une lumière blanche qui peu à peu grandit et éclaira tout le tunnel. C'était la Surface.

Ils coururent comme des fous à travers la grande caverne qu'éclairaient des globes électriques et se retrouvèrent au pied de la Roche Jumelle. Soudain, à leur grande surprise, ils entendirent très distinctement :

— Hou! Hou! Hou! Hou!

C'était la voix de leur père.

Sans s'être concertés, ils répondirent ensemble de toutes leurs forces :

— Hou! Hou! Hou! Hou! Hou!



3 Ils ne purent jamais dire comment ils avaient fait l'ascension de la cheminée que formaient les deux blocs de la Roche Jumelle. Ils montèrent avec le dos, avec les mains, avec les pieds, l'un poussant l'autre, l'un tirant l'autre, essoufflés, époumonés, mais ravis. Dix secondes plus tard, leurs deux têtes apparaissaient au-dessus du rocher et ils virent au pied de celui-ci leur père qui, un peu impatient, mais pourtant calme, leur dit :

— Ah! vous voici enfin!... Je commençais à être inquiet...

— Mais papa, dit Thierry, vous nous avez attendu dix mois?

— Non, dit M. Double, en riant, pas dix mois, mais au moins une heure ».

Car le temps, dans les royaumes du Sous-Sol qui n'ont ni soleil, ni lune, marche sept mille fois plus vite qu'en Surface.

André MAUROIS, « Patapoufs et Filifers ». *(F. Nathan, Éd.)*



LECTURE EXPRESSIVE

1. Pourquoi les deux frères veulent-ils remonter à la surface? Les laisse-t-on partir? Qu'y a-t-il de changé dans les états du Sous-sol? Prenez le ton poli, mais froid, du douanier.

2. Pourquoi la montée leur parut-elle sans fin? Montrez leur émotion. Quelles expressions traduisent leur inquiétude, leur hâte, leur joie?

3. Les deux garçons sont-ils pressés de sortir? Quelle phrase traduit leur ardeur, leur acharnement? Pourquoi la fin de cette aventure vous fait-elle sourire?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Vous avez certainement voyagé, en France, et peut-être même à l'étranger. Dans quel pays ou dans quelle région êtes-vous allé? Par quels moyens? Racontez votre voyage. L'avez-vous trouvé long, pénible, ou au contraire amusant? Pourquoi?
Aimeriez-vous faire beaucoup de voyages? Quels pays aimeriez-vous visiter? Pour quelles raisons? Quels moyens de transport désireriez-vous utiliser?

2. Thierry, le dimanche suivant, jette dans la grotte une lettre dans laquelle il raconte son retour. *Rédigez la lettre et l'enveloppe.*



Le pompier du Merluchet

1. Le poisson d'or a disparu

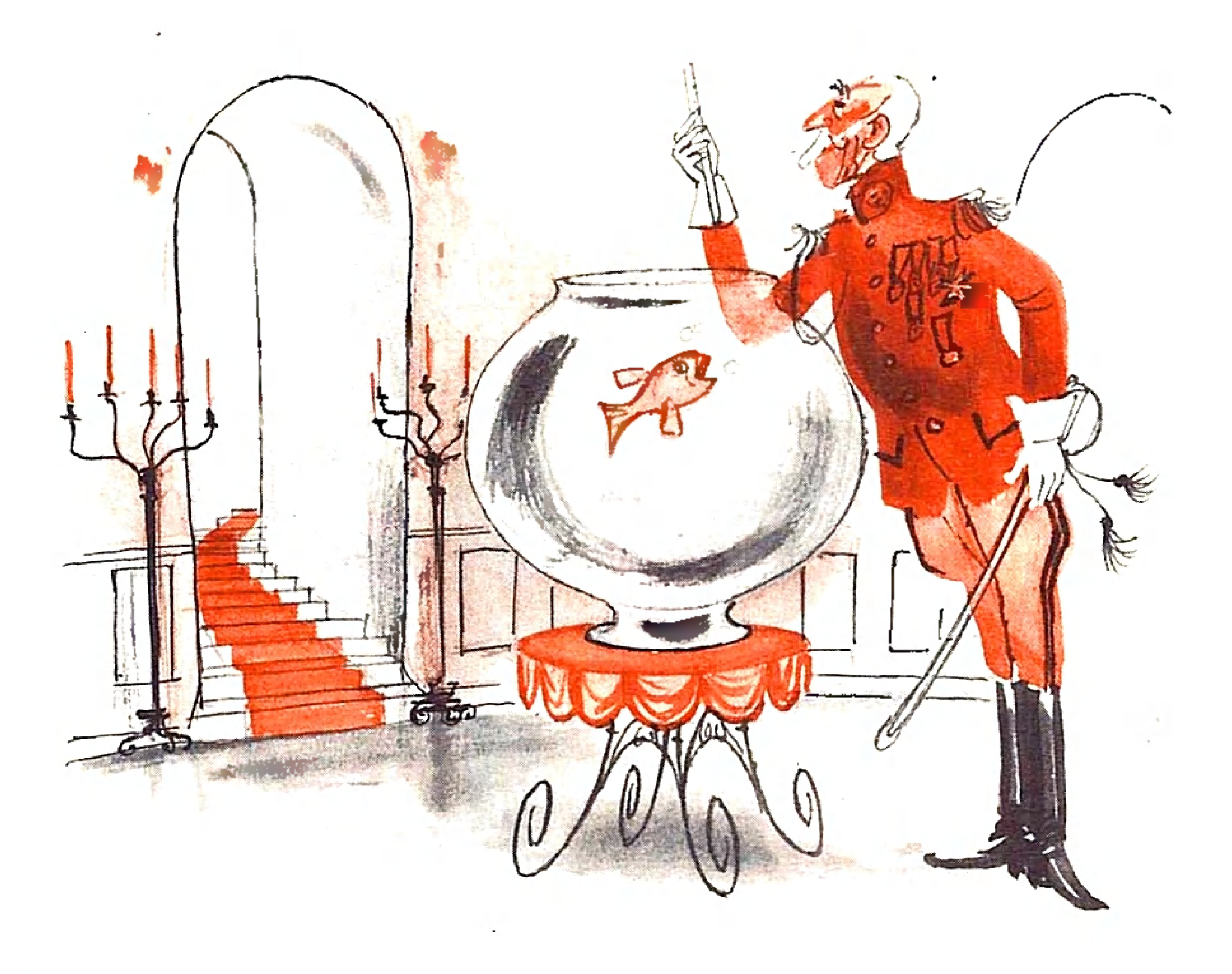
Voici comment devint célèbre le pompier du Merluchet.

1 Ce matin-là, le roi s'était éveillé comme tous les jours, vers dix heures. Accompagné des plus hauts seigneurs, le premier valet de chambre lui apportait sa chemise de jour tandis que des musiciens, cachés derrière un rideau, commençaient une sérénade. Le roi bâilla cinq fois, deux de plus que d'habitude; sa nuit avait été mauvaise, après une digestion pénible. Le deuxième valet de chambre s'approchait du lit, pour enlever des épaules de son souverain la chemise de nuit, quand le chancelier[1] se jeta dans la chambre en bousculant l'assistance.

« Sire, Sire! dit-il avec violence.

— Qu'avez-vous, monsieur le chancelier, lui dit le roi en fronçant le sourcil. Pourquoi nous troubler quand nous nous habillons dans l'intimité?

Le roi, qui parlait toujours de lui à la première personne du pluriel n'accordait, en effet, qu'à deux cents personnes le droit d'assister à son changement de chemise.



2 — Sire, Sire! dit encore le chancelier tout essoufflé.

— Quelle grave nouvelle nous portez-vous pour être si ému, répondit le monarque; des ennemis auraient-ils envahi notre royaume?

— Pire, Majesté, pire, dit le chancelier qui haletait toujours.

— Le feu serait-il à notre palais?

— Pire, Majesté, pire!

— Pire? Notre petite-fille serait-elle enrhumée? dit alors le roi qui chérissait cette enfant.

Le chancelier, qui n'avait pas encore retrouvé sa respiration, fit un grand geste qui signifiait : « Si je n'avais à vous apprendre que cette catastrophe[2]! »

— Expliquez-vous, monsieur le chancelier. Nous laisserez-vous plus longtemps si anxieux? lui demanda le roi avec quelque impatience.

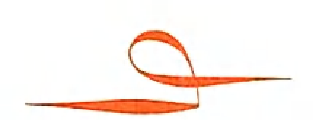
— Ah, Sire, répondit enfin le chancelier qui cacha son visage dans ses mains, Sire, le poisson d'or a disparu!

Toute la chambre ne poussa qu'un grand cri. Le roi tomba sur son oreiller presque inanimé. Le premier et le deuxième valet de chambre s'apprêtaient à aller chercher le docteur quand la chaleur de l'édredon rendit quelque esprit au souverain.

— Laissez-nous avec monsieur le chancelier », dit-il à l'assistance...

3 C'était en effet un événement considérable. Le poisson d'or, jadis offert à la dynastie [3] par un empereur de Chine ou d'ailleurs, vivait, depuis plusieurs siècles, dans un aquarium de cristal aux montants d'argent. Une salle du palais, dite Salle du Poisson, lui était consacrée et le droit d'y pénétrer était une des plus hautes faveurs qu'accordait le monarque. Un vieux soldat, dont les décorations étalées sur la poitrine disaient la gloire, avait pour mission de contrôler la pureté comme la fraîcheur de l'eau. Il veillait avec zèle sur la vie du poisson, magnifique petite bête aux yeux nacrés [4] dont le corps, quoique menu, avait la lourdeur et le brillant de l'or. La famille royale et le peuple avec les siècles, avaient fait peu à peu de cet animal qui appartenait à une espèce disparue, le protecteur de l'État. Il figurait sur les drapeaux ; sa valeur était inestimable.

(à suivre.)



1. **Chancelier :** le plus important des ministres du roi.
2. **Catastrophe :** événement très grave.
3. **Dynastie :** la suite des rois qui se succèdent de père en fils.
4. **Nacrés :** très brillants et qui, comme la nacre, paraissent refléter les couleurs de l'arc-en-ciel.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Le roi est-il bien disposé en se levant? Quels mots ou expressions révèlent le trouble du chancelier? Le roi est-il content de l'irruption de son ministre? Pourtant, quelles précisions nous font sourire?

2. Le dialogue prend vite une tournure dramatique : le roi questionne d'un ton calme, puis, petit à petit, ses questions deviennent de plus en plus brèves et pressantes. Le chancelier répond toujours par les mêmes mots, répétés avec une violence désespérée.
Quel effet l'annonce de la catastrophe produit-elle? Pourquoi pensons-nous à quelque exagération?
Qu'y a-t-il d'amusant pour nous dans ce dialogue?

3. Ce poisson est-il vraiment en or? Qu'est-ce qui révèle l'importance qu'on lui accorde? Lisez ce paragraphe d'un ton un peu solennel traduisant la vénération de tout ce peuple.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. A quelle cérémonie assiste-t-on au début du récit? Comment cette cérémonie se déroule-t-elle? De nombreuses personnes y assistent-elles? Cette assistance gêne-t-elle le roi? *Prouvez-le.*
Aimeriez-vous être à la place du roi? Pourquoi?
Connaissez-vous une époque de l'histoire de France où l'on procédait à des cérémonies semblables? Lesquelles? *Racontez ces cérémonies.*

2. « C'est terrible, dit Jean-François...
— Mais quoi? demande maman angoissée.
— Voilà, j'ai perdu... » *Continuez le dialogue.*



2. Le petit pompier

1 Un inconnu se présenta au palais royal. Il demanda à voir le souverain; il savait, disait-il, comment retrouver le disparu. Le roi s'en montra si heureux qu'il reçut l'étranger aussi solennellement que le plus illustre des princes. Le bonhomme n'était d'ailleurs qu'une sorte de gringalet [1] agile enfoncé dans un casque de pompier comme une sauterelle sous une cloche. Il traînait derrière lui une antique pompe à incendie.

« Je suis, dit l'homme qui parlait avec l'accent des provinces méridionales de l'Empire, le pompier du Merluchet.

— Nous ne connaissons pas, dit le roi.

— Le Merluchet, Sire, est un petit village éloigné de votre capitale.

— Auriez-vous, dit le roi en considérant l'instrument que tirait le pompier, retrouvé notre poisson dans vos tuyaux ?

— Point, Sire; je devine seulement comment il a disparu. Le poisson n'a pu fuir, il n'a pas été volé. Je suis persuadé qu'une personne, dans un moment de distraction ou de grande soif, aura bu quelques gorgées de l'aquarium et, du même coup, avalé le poisson.

Malgré ses soucis, l'affirmation du pompier fit si violemment rire le roi que tout le palais en résonna. Le chancelier accourut :

2 — Monsieur le chancelier, lui dit le souverain entre deux hoquets royaux, voilà un pompier dont je vous recommande l'esprit. Il m'assure que quelque imbécile a bu le poisson dans un verre d'eau.

Le chancelier pouffa [2]. Le roi, quand il retrouva le souffle, dit au pompier :

— Et que voulez-vous que nous fassions de vous et de votre pompe ?

— Ma pompe, Sire, est aspirante et refoulante. Elle jette des torrents sur les flammes ; elle vida aussi l'an dernier toutes les caves du Merluchet quand la Merluche, notre ruisseau, les eut remplies par une crue subite. Avec votre permission, Sire, dès que sera connu le ventre où s'est englouti le poisson, je le pomperai sans que le malade éprouve la moindre douleur.

— Pompier du Merluchet, répondit le roi avec colère, si vous n'étiez pas un sot, vous seriez un impertinent [3]. Vous nous amusez par vos extravagances [4] quand le salut du royaume demande tout notre temps. Retournez dans votre Merluchet. Nous pardonnons à votre simplicité.

Le pompier baissa tristement la tête :

— Vous ne me croyez pas, Sire... Permettez-moi seulement de rester quelques jours encore dans votre capitale. Qui vous assure que vous n'aurez pas besoin de moi ? Je vous promets de disparaître dès que sera retrouvé le poisson.

— Allez où vous voudrez, répondit le roi adouci par ce dévouement. Nous voulons simplement que vous vous ôtiez de notre vue ».



3 Le pompier se retira. Il s'établit dans une misérable resserre [5], près des cuisines royales. Il passait son temps à vérifier que sa pompe fonctionnait parfaitement. Le bruit du balancier, un, deux, un, deux, se mêlait au tumulte des casseroles.

Les jours passaient; personne, dans le royaume, ne trouvait trace du poisson. Il semblait qu'il se fût évaporé comme un brouillard. Sa perte ne cessait d'attrister le royaume. Les drapeaux étaient en berne [6]; sur les écussons, un cercle noir entourait le poisson. Cette disparition annonçait des catastrophes. Dans les rues, les gens n'osaient plus s'aborder; tous redoutaient les pires nouvelles : le choléra, la guerre ou un nouveau ministre des finances. Dans son palais, le roi se promenait mélancoliquement; il perdait l'appétit, devenait acariâtre [7]. En vain, quoi qu'il ne fût pas prodigue, promit-il un château et des rentes; nul ne retrouvait le vénérable animal. Le souverain, comme ses sujets, désespérait de le revoir jamais.

(à suivre.)

1. **Gringalet** : petit homme, d'apparence faible.
2. **Pouffa** : éclata de rire.
3. **Impertinent** : qui parle, qui agit d'une manière déplacée, offensante.
4. **Extravagances** : bizarreries, folies.
5. **Resserre** : local dans lequel on range des outils, du bois.
6. **En berne** : en signe de deuil, ils n'étaient pas hissés jusqu'en haut du mât.
7. **Acariâtre** : grincheux, criard.

LECTURE EXPRESSIVE

1. L'apparence du pompier inspire-t-elle la confiance? Pourtant, montre-t-il du bon sens?
Essayez de prendre un léger accent méridional pour répéter les explications qu'il donne avec simplicité.

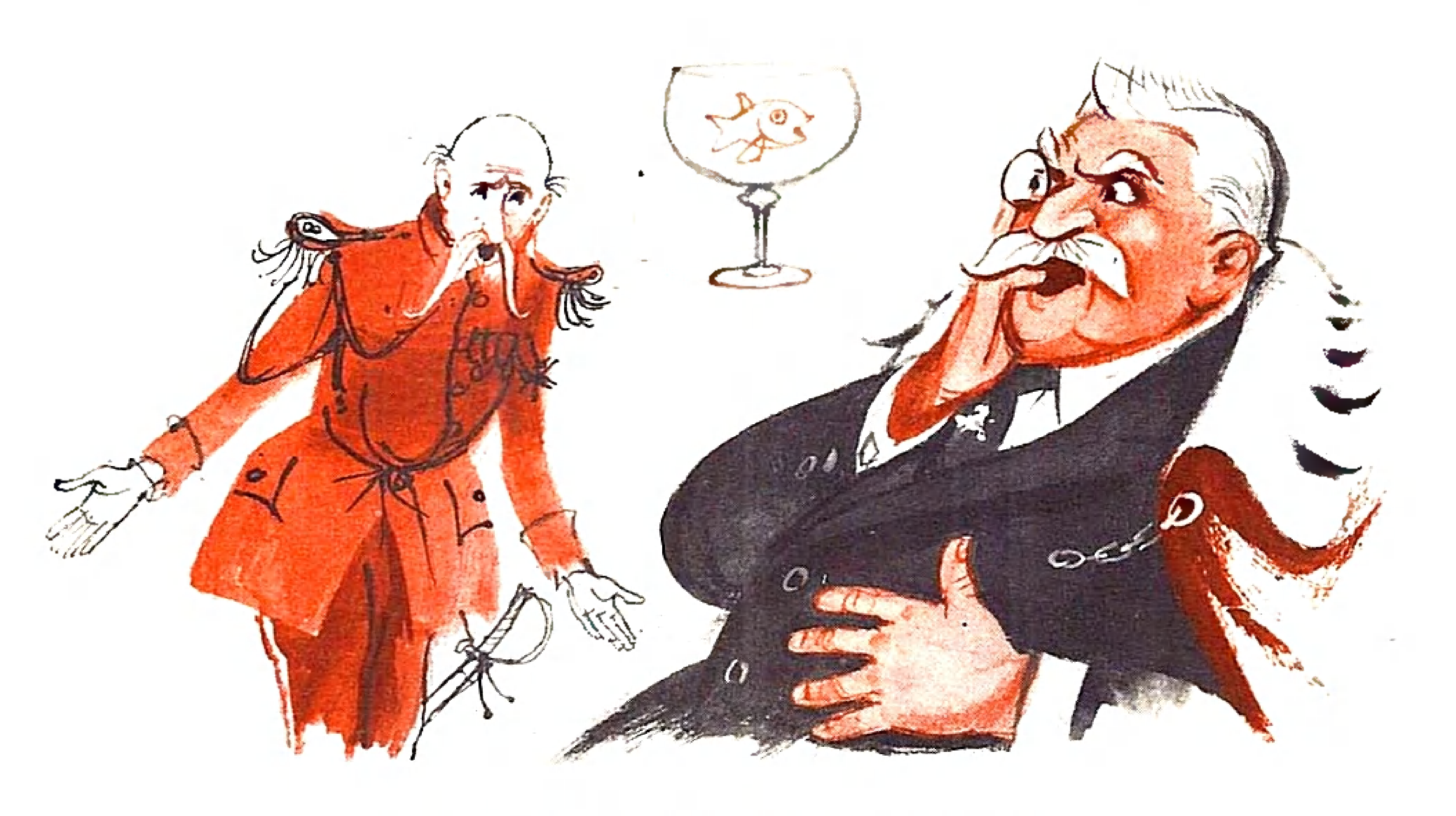
2. La proposition du pompier déclenche le rire chez le roi et son chancelier. Quels mots l'indiquent? Le pompier s'en montre-t-il ému? Quel effet ses paroles produisent-elles?
Variez le ton de la lecture pour exprimer successivement : la gaieté puis la colère du roi, le calme puis l'humilité du pompier.

3. Le dernier paragraphe décrit la douleur et l'abattement de toute la population : lisez lentement, marquez bien les pauses, de façon à faire ressortir la tristesse que manifeste tout le royaume.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Dans quelles circonstances le pompier du Merluchet a-t-il dû intervenir? Quels services les pompiers peuvent-ils rendre encore? De quel équipement disposent-ils? Comment sont-ils habillés? Trouve-t-on des pompiers dans toutes les villes? Pourquoi leurs voitures utilisent-elles un avertisseur spécial?
Avez-vous vu des pompiers à l'ouvrage? *Racontez.*

2. Le pompier du Merluchet, établi dans sa resserre, conte sa mésaventure à un valet de la cuisine du roi. *Faites-les parler.*



3. Sa Majesté est épouvantée

1 Un matin, l'ancien garde du poisson, que le roi avait chassé de son service, demanda à être reçu par sa Majesté. Elle s'apprêtait à lui refuser cette faveur mais le malheureux jura qu'il voulait communiquer au roi une nouvelle de la plus haute importance.

« Vous connaissez le refuge du poisson ? lui demanda aussitôt le souverain.

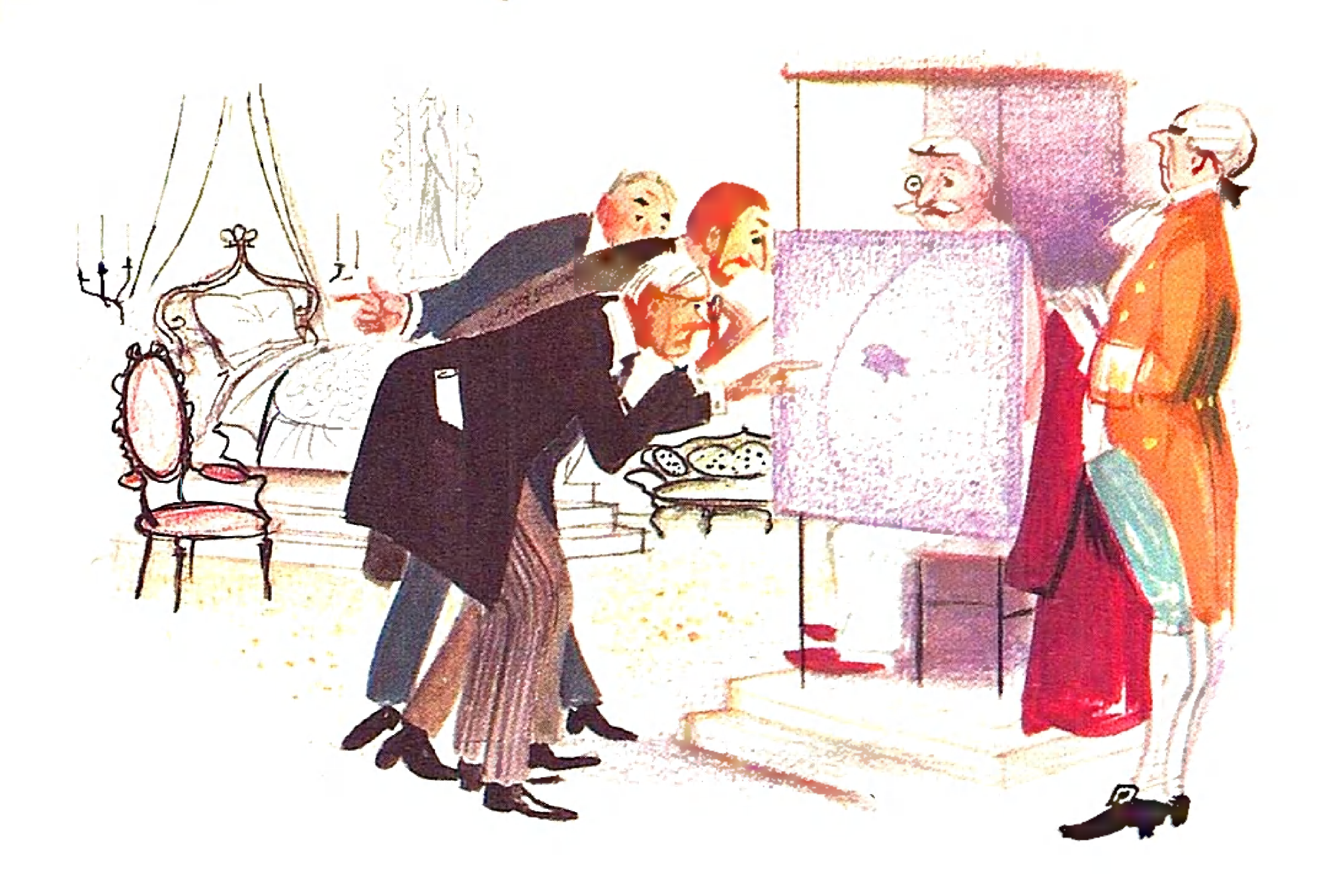
— Oserai-je le révéler ? répliqua le vieux gardien, si embarrassé qu'il toussota sans rien oser ajouter.

— Pourquoi ce mystère, dit le roi qui s'impatientait. Parlerez-vous ou faudra-t-il que nous supposions quelque mauvaise intention ? Quel que soit l'endroit où vous avez découvert le Poisson d'or, nous le ferons chercher.

— Sire, le pourrez-vous ? Vous souvient-il que la nuit où il disparut, comme vous aviez dîné d'une choucroute très salée, vous fîtes quérir, par le laquais de service, un verre d'eau bien fraîche. Le pauvre souffrait si fort de ses rhumatismes qu'il ne se sentit point le courage d'aller aux cuisines, trop éloignées pour ses mauvaises jambes. Il songea que l'aquarium contenait une eau pure et fraîche, il vous l'apporta.

2 — Le misérable ! dit le roi qui se rappela tout à coup ce qu'avait prédit le pompier.

— Comme il faisait nuit, il est probable, Sire, qu'il prit le poisson dans le verre.



— Alors ? dit le roi de plus en plus anxieux [1].

— Alors, Sire, je crois qu'ensuite, dans l'obscurité de votre chambre, vous avez avalé le poisson avec l'eau. Ne souffrez-vous point de l'estomac depuis cette soirée ?

— Miséricorde, dit le roi avec colère, je ferai pendre ce traître !

— Pardonnez-lui, au contraire, Sire. Il est mort cette nuit d'une mélancolie [2] subite. Il ne pouvait plus supporter son remords et souffrait de la punition qui m'était infligée. Il m'a appelé pour m'avouer sa faute avant de trépasser ».

3 Le roi manda immédiatement tous ses docteurs. Ils l'auscultèrent, comptèrent son pouls, prirent sa température, le radiographièrent et, après en avoir délibéré pendant trois heures, déclarèrent que, comme ils l'avaient toujours supposé, Sa Majesté avait avalé le Poisson d'or et qu'il vivait maintenant dans un logis que la nature ne lui avait point préparé. Ils conseillèrent de l'en expulser sans retard et offrirent leurs services. Le roi répondit aux docteurs qu'un pompier s'était naguère vanté de tirer le poisson de l'estomac qui l'avait avalé. Tous les médecins jugèrent que cette opération serait une folie et l'un d'eux persuada le roi qu'il lui ouvrirait le ventre sans douleur.

4 Sa Majesté fut donc transportée dans la clinique mais, quand elle se vit sur la table d'opération, dans cette salle durement éclairée, au milieu des docteurs, des chirurgiens, des infirmières avec leurs voiles, leurs blouses et leurs tabliers blancs ornés d'une sanglante croix rouge, à côté d'instruments à pincer, à écarter, à couper, coudre, découdre, recoudre, piquer, rogner [3], tailler, qui brillaient si méchamment dans des vitrines, Sa Majesté fut épouvantée. Elle appela son chancelier qui l'attendait dans une pièce voisine, en lui ordonnant de le ramener au palais. Le chancelier fit immédiatement venir une voiture qui, à toute vitesse, vou... houp! ramena le roi chez lui.

(à suivre.)



1. **Anxieux** : très inquiet.
2. **Mélancolie** : grande tristesse.
3. **Rogner** : retrancher quelque chose sur les bords.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quelle question le roi pose-t-il immédiatement? Est-ce que le gardien y répond tout de suite? Aux questions pressantes du roi, le gardien répond de façon embarrassée. Pourquoi?

2. Le dialogue se poursuit ; le roi manifeste son anxiété, puis sa colère ; le gardien répond avec prudence, sur un ton mesuré, presque implorant.

3. Comment le roi réagit-il? Les médecins se donnent beaucoup d'importance : lisez le passage qui les concerne sur un ton légèrement prétentieux. Que décident-ils? Quel verbe laisse deviner que le roi accepte l'opération sans enthousiasme?

4. Une longue phrase présente la salle d'opération telle que le roi la voit : quelle impression cet ensemble inquiétant produit-il sur lui ? Détaillez bien les différents éléments de la phrase, puis accélérez le débit et haussez le ton pour mettre en valeur, à la fin, le mot "épouvantée".

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Le roi consulte des médecins ; combien y en a-t-il? Que font-ils d'abord pour se former une opinion? Est-il nécessaire qu'ils se consultent? Pourquoi? Procèdent-ils toujours ainsi? Quelle solution proposent-ils? Qu'en pensez-vous? Qu'est-ce qui effraie le roi dans la clinique?
Avez-vous pénétré dans une clinique ou dans un hôpital? Qu'y avez-vous vu? Peut-être avez-vous subi une petite intervention chirurgicale? *Racontez-la.*

2. Le roi raconte à sa petite fille son bref séjour à la clinique. *Faites-le parler.*



4. Pompier du roi!

1 Dans le palais, le silence devint funèbre [1]. Un jour où le roi, dont le ventre devenait énorme, quittait péniblement sa couche pour s'accouder à la fenêtre afin de respirer ses parterres, il entendit, venu d'une aile éloignée du château, un bruit rythmé qui le surprit. Il appela son chancelier :

« Sire, dit le chancelier, ne vous alarmez point. Depuis que vous avez chassé le pompier du Merluchet, il s'est réfugié dans une resserre, près des cuisines. Il essaie en ce moment sa pompe afin d'être prêt si vous daignez l'appeler.

Le roi ferma longtemps les yeux :

— Nous ne sommes point une cave à vider, répondit-il. Puis il retourna péniblement s'étendre, comprima avec douleur son ventre dilaté et ajouta d'une voix mourante :

— Nous souffrons trop... qu'importe si nous périssons dans l'opération. Nous devons notre vie à nos sujets. M. le chancelier, faites venir le pompier du Merluchet...

2 Ce fut une émouvante cérémonie mais, quoique les journaux et la radio l'eussent annoncée dans une émission spéciale, seuls, purent y assister les plus hauts dignitaires [2] de l'État. Le roi, presque impotent, fut assis sur son trône, dans la grande salle de réception aux mille colonnes de marbre éblouissant. Les domestiques du château avaient repeint la pompe; des flots de rubans décoraient les tuyaux. Le roi mit l'un d'eux dans sa bouche avec un calme admirable.

— Il nous chatouille, dit-il simplement.

Les deux premiers laquais du roi saisirent chacun une extrémité du balancier. Le pompier du Merluchet commandait la manœuvre :

— Attention, dit-il, je commence : un, deux, un, deux...

Avec douceur, la pompe fonctionnait. Le roi, qui ne bougeait pas, devenait cependant très pâle. Le ventre de Sa Majesté commença de se dégonfler. M. le chancelier surveillait la sortie de l'eau.

— Le voilà, cria-t-il soudain en montrant une petite bête brillante que le dernier coup de pompe avait précipitée dans le bocal de cristal placé pour la recevoir.

Le roi put se lever seul. L'assistance se précipita. M. le Chancelier, élevant le bassin, montra le Poisson d'or à la foule qui applaudissait, puis le passa au gardien que Sa Majesté avait daigné rappeler et qui rapporta l'animal dans son aquarium aux montants d'argent.

3 Le pompier du Merluchet ne voulut point de récompense. « La joie du royaume et de mon souverain me paie de ma peine » dit-il. Le roi lui fit remarquer d'ailleurs qu'il ne lui devait rien. Il avait promis un château et des rentes [3] à qui retrouverait le poisson : « N'est-ce point nous-même qui nous l'avons rapporté ? » dit-il judicieusement [4]. Néanmoins, comme il n'était pas ingrat, il décerna au pompier le titre de Pompier Honoraire et Particulier de Sa Majesté et lui remit personnellement un diplôme où ce titre était consigné. Le pompier du Merluchet eut aussi le droit de venir, trois fois l'an, regarder le Poisson d'or.

Le même jour, un édit [5] ordonnait deux jours de fête pour célébrer l'heureux événement. Il interdisait, dans le royaume, l'usage de la choucroute qui avait causé tant de malheurs et prescrivait le transfert de la pompe au Musée royal, où elle était encore visible ces dernières années.

André BARUC, « Contes de la Zérosième ». *Magnard, Édit.*

1. **Funèbre** : comme s'il y avait un mort.
2. **Dignitaires** : personnes auxquelles sont confiées de hautes fonctions.
3. **Rentes** : sommes d'argent dont on bénéficie tous les ans, sans travailler.
4. **Judicieusement** : selon un jugement très sûr.
5. **Edit** : loi.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quel adjectif caractérise l'atmosphère du palais? De nombreuses expressions traduisent la souffrance du roi ; lesquelles?
Le roi a-t-il encore la force de se mettre en colère? Croyez-vous qu'il soit résigné à mourir? Sur quel ton faut-il répéter ses paroles?

2. La cérémonie fut émouvante. Devinez-vous pourquoi seules quelques personnes ont pu y assister? Qu'a-t-on fait pour rendre l'opération moins pénible? On a souvent envie de rire ; pourquoi?

3. Le roi tient-il ses promesses? Quelles raisons donne-t-il? Mettez de la malice dans la lecture de ce paragraphe si amusant.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Quelle récompense le roi avait-il promise? Que décide le pompier? L'approuvez-vous? Pourquoi le roi ne tient-il pas ses promesses? Comment reconnaît-il les services rendus? Pensez-vous que le pompier en a été satisfait?
Revenu à Merluchet, le pompier du roi est reçu solennellement par ses amis et compatriotes. *Racontez la cérémonie.*

2. *Résumez en cinq ou six phrases le récit de la restitution du poisson :* les préparatifs — les débuts de l'opération — premiers effets — sortie du poisson — conclusion.



Le pinceau magique

1. Ma Liang, peintre du bonheur

Un jeune paysan chinois, qui dessine avec une grande habileté, est trop pauvre pour acheter un pinceau et prendre des leçons. Il travaille durement, portant des fardeaux toute la journée.

1 Les années passèrent. Ma Liang n'avait jamais interrompu l'étude du dessin, même un seul jour. Naturellement, il avait fait d'immenses progrès. Il dessinait si bien les oiseaux et les poissons qu'on s'attendait à les entendre chanter ou à les voir nager. Cependant Ma Liang n'avait toujours pas de pinceau! Et il désirait plus que jamais en posséder un.

2 Un soir, il se coucha très fatigué par le travail de la journée et par l'étude du dessin. Il s'endormit lourdement. Soudain, il vit devant lui un vieillard à barbe blanche qui lui tendait un pinceau en disant :

« Voici un pinceau magique; il faudra bien t'en servir.

Ma Liang regarda le pinceau qu'il venait de recevoir. C'était un pinceau en or massif, brillant et lourd.

— Quel beau pinceau! s'écria-t-il en sautant de plaisir. Merci, grand-père! Merci... »

Il n'avait pas achevé sa phrase que le vieillard avait disparu. Ma Liang sursauta d'étonnement; cela le réveilla; ce n'était donc qu'un rêve!... Et pourtant non! Il tenait le pinceau magique serré dans la main. Ma Liang allait de surprise en surprise.

3 Il étrenna[1] le pinceau en peignant un oiseau. L'oiseau secoua ses ailes et s'envola dans le ciel en gazouillant.

Il peignit un poisson. Le poisson remua sa queue, glissa dans la rivière et se mit à faire mille tours. Ma Liang ne se tenait plus de joie.

Avec le pinceau magique, il se mit à peindre pour tous les pauvres du village. A celui qui n'avait pas de charrue, il peignait une charrue. A celui qui n'avait pas de houe[2], il peignait une houe. A celui qui n'avait pas de lampe, il peignait une lampe. A celui qui n'avait pas de seau, il peignait un seau...

Tout finit par se savoir. L'histoire du pinceau magique parvint aux oreilles d'un riche propriétaire de l'endroit. Il envoya deux serviteurs se saisir de Ma Liang, et une fois Ma Liang chez lui, il lui ordonna de faire les peintures qu'il lui commanderait.

(à suivre.)



1. **Etrenna :** étrenner quelque chose, c'est s'en servir pour la première fois.
2. **Houe :** pioche large et recourbée pour retourner la terre.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quelle qualité Ma Liang possède-t-il? Qu'est-ce qui prouve son talent de dessinateur?

2. Les deux premières phrases expriment la fatigue de Ma Liang ; sur quels mots devez-vous insister? Pourquoi Ma Liang éprouve-t-il tant de plaisir à recevoir le pinceau?
Montrez la surprise, puis l'étonnement, enfin la grande joie du jeune paysan.

3. Pourquoi le vieillard a-t-il qualifié le pinceau de magique? Ma Liang prend-il beaucoup de plaisir à peindre? A qui rend-il service en peignant?
Mettez en valeur les répétitions et la construction symétrique des phrases qui expriment l'activité inlassable du peintre et son bon cœur.
Quels mots indiquent la dureté du riche propriétaire?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Imaginez que vous possédez le pinceau magique. *Dites de la même façon que dans le texte ci-dessus, ce que vous peindriez et pour qui :*
« Avec le pinceau magique... A celui qui... A celui qui... »

2. Le riche propriétaire ordonne à Ma Liang de faire les peintures qu'il lui commande.
Que lui commande-t-il?
Que répond Ma Liang?



2. Au revoir, chers camarades

1 Ma Liang, quoique très jeune, était d'un caractère fortement trempé. Il connaissait la cupidité [1] des riches ; aussi, malgré les promesses et les menaces, il refusa d'exécuter le moindre dessin. Le propriétaire le fit enfermer dans une écurie et défendit qu'on lui portât à manger.

Trois jours plus tard, par une nuit de grosse neige, le riche propriétaire se dit, en voyant l'épais tapis blanc qui recouvrait la cour :

« Ma Liang est sûrement mort de froid s'il n'est pas mort de faim. Je vais aller voir. »

2 Arrivé près de l'écurie il vit une lumière rougeâtre filtrer par les fentes de la porte. Une bonne odeur de cuisine lui chatouilla les narines. Il colla l'œil à une fente de la porte et vit Ma Liang assis auprès d'un gros poêle tout rouge en train de manger des galettes croustillantes [2]. L'homme riche s'étonna :

« D'où sortait ce poêle ? D'où venaient ces galettes ? »

Il comprit que Ma Liang avait dû se procurer tout cela à l'aide du pinceau magique. Fort en colère, il ordonna à ses serviteurs de s'emparer du pinceau et de tuer Ma Liang.

Une dizaine de serviteurs pénétrèrent brusquement dans l'écurie. Ma Liang n'y était plus. Il s'était échappé en passant par-dessus le mur : une échelle était encore appuyée contre la muraille... Le propriétaire s'élança... mais il n'avait pas gravi trois échelons qu'il retombait à terre : l'échelle avait disparu.

3 Une fois sorti de la maison du propriétaire, Ma Liang décida de quitter le village. Il savait bien que s'il essayait de s'y cacher, cet homme saurait bien le retrouver et cela attirerait de graves ennuis aux personnes qui lui auraient donné refuge. Il fit un geste d'adieu dans la direction du village et dit tout bas :

« Au revoir, chers camarades! »

A l'aide du pinceau magique il peignit un superbe cheval. Il enfourcha[3] ce coursier et s'en fut au galop rejoindre la grande route.

(à suivre.)



1. **Cupidité** : convoitise, désir exagéré des richesses.
2. **Croustillantes** : qui craquent sous la dent.
3. **Enfourcha** : enfourcher, c'est monter à califourchon, une jambe d'un côté, une jambe de l'autre.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Pourquoi Ma Liang refusa-t-il d'exécuter le moindre dessin pour le propriétaire? Fallait-il du courage? Relevez l'expression qui le confirme. Que pensez-vous du riche propriétaire?

2. Partagez-vous l'opinion du propriétaire? Pourquoi? Quel sentiment éprouve-t-il? Et vous, quel sentiment éprouvez-vous devant sa déconvenue?
Pourquoi faut-il prendre un ton amusé en lisant la dernière phrase du paragraphe?

3. Pourquoi Ma Liang quitte-t-il son village? Qu'éprouve-t-il en laissant ses amis? Comment prononce-t-il son adieu?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Le riche propriétaire, après une journée de réflexion, a compris que sa méchanceté ne servirait à rien. Il décide de se montrer gentil. Que dit-il à Ma Liang? Que lui répond le jeune peintre?

2. Arrivé sur la grande route, Ma Liang est arrêté par des bandits, enfermé dans une grotte. Mais il a caché sur lui le pinceau magique.
Que dessine-t-il?
Que se passe-t-il ensuite?



3. Jusqu'au palais impérial

1 Il n'avait pas fait un long chemin lorsqu'un effroyable tumulte lui fit tourner la tête. C'était le gros propriétaire qui, avec une vingtaine de serviteurs, arrivait à sa poursuite. A la lueur des torches qui rougissaient la nuit, on pouvait distinguer le maître monté sur un rapide coursier; il brandissait un sabre étincelant.

Voyant que ses poursuivants allaient le rattraper, Ma Liang, sans se départir de son calme, sortit son pinceau magique et dessina un arc et une flèche. Il tendit son arc-Pfftt-la flèche alla se loger dans la gorge du propriétaire qui roula à terre. Ma Liang cravacha sa monture. Le cheval partit au triple galop.

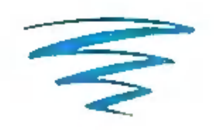
2 Durant plusieurs jours et plusieurs nuits, Ma Liang chevaucha sans arrêt. Il s'arrêta dans un petit bourg quand il jugea qu'il était assez loin de son village. Comme il était sans travail, il décida de vivre de ses peintures; il les vendrait dans les rues mais, de peur de se faire reconnaître, il ne les laisserait plus s'animer. Pour cela il suffisait que ses peintures soient inachevées : qu'il manque un bec ou une patte à un oiseau, par exemple.

Un jour, il peignit une grue [1] blanche sans yeux. Mais, dans un moment d'inattention, il laissa tomber une goutte d'encre de Chine [2] sur cette peinture. L'encre tomba sur l'emplacement de l'œil. Aussitôt l'oiseau blanc ouvrit l'œil tout grand, battit de l'aile et s'envola.

Cet événement mit tout le monde en émoi dans le bourg. Des personnes aimant se mêler de ce qui ne les regardait pas adressèrent un rapport à l'empereur. L'empereur envoya ses ministres inviter Ma Liang à se rendre à la capitale. Il ne voulait pas y aller, mais les ministres insistèrent. Leurs grosses poignes traînèrent le jeune peintre jusqu'au palais impérial.

3 Ma Liang détestait l'empereur, car il avait entendu beaucoup de choses sur la manière dont ce dernier traitait les pauvres gens. Mais l'empereur lui offrit de l'or, de l'argent et la main de la princesse sa fille. Ma Liang fit semblant d'accepter : il avait son plan...

(à suivre.)



1. **Grue :** grand oiseau voyageur de la famille des échassiers, monté sur de longues pattes.
2. **Encre de Chine :** encre très noire, qu'il est à peu près impossible d'effacer.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Le propriétaire poursuit Ma Liang. Avez-vous peur pour le fugitif? Pourquoi? Est-ce que Ma Liang s'affole? Quel adjectif indique comment il faut lire les phrases qui relatent les gestes de Ma Liang?

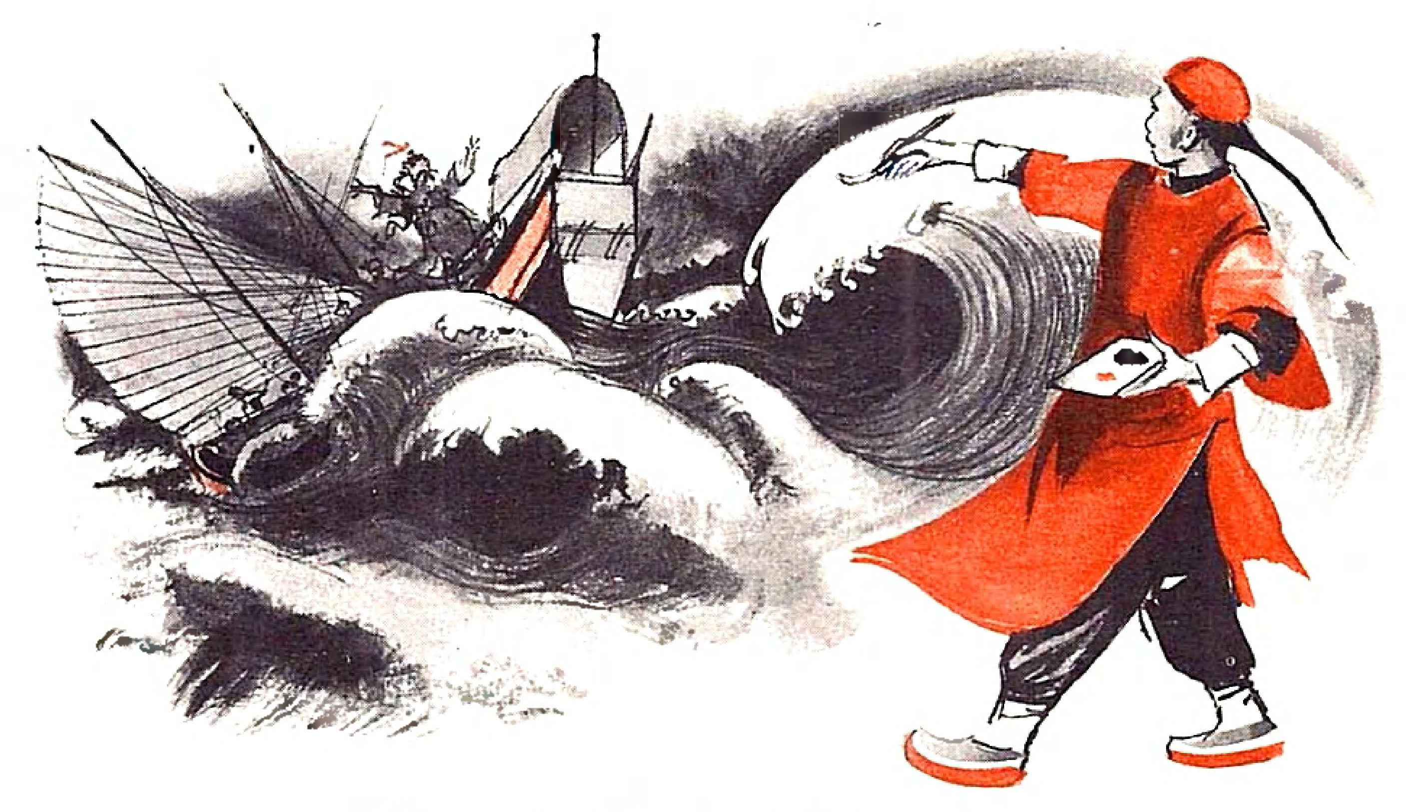
2. Ma Liang ne veut plus s'attirer d'ennuis. Quelles précautions prend-il? Pourquoi certaines personnes adressent-elles un rapport à l'empereur? En quoi les procédés des ministres changent-ils rapidement?

3. Est-ce que Ma Liang résiste à l'empereur comme il a résisté au propriétaire? Pourquoi? L'approuvez-vous?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Vous avez apprécié, au cinéma ou à la télévision, de grandes poursuites dans des films d'aventures. *Racontez celle que vous avez préférée :* le lieu — l'époque — la ou les personnes poursuivies — comment fuient-elles? — les poursuivants — les motifs de la poursuite — qu'arrive-t-il?...

2. *Sur le modèle de la phrase :* « A la lueur des torches... un sabre étincelant », *montrez :*
— un toréador dans l'arène ;
— Zorro poursuivant un brigand ;
— Astérix poursuivant un Romain.



4. La tempête

1 L'empereur commanda à Ma Liang de lui peindre la mer.

En deux coups de pinceau la mer était là. Devant l'empereur s'étala une immensité bleue et transparente, sans une ride, brillante comme un miroir.

L'empereur regarda la mer et dit :

« Pourquoi n'y a-t-il pas de poissons dans cette mer ?

Ma Liang donna quelques coups de pinceau : la mer s'emplit de poissons de toutes les couleurs. Leurs queues se retournaient agilement, ils s'ébattaient gaiement, ils avaient l'air de jouer. Peu à peu ils s'éloignèrent de la rive et prirent le large. L'empereur qui s'amusait beaucoup à les regarder, s'inquiéta. Il dit précipitamment à Ma Liang :

— Vite un bateau! Je veux aller au milieu de la mer regarder les poissons!

2 Ma Liang peignit un grand navire à voiles. L'empereur, l'impératrice, la princesse, les jeunes princes et de nombreux ministres s'y embarquèrent. Ma Liang, en quelques coups de pinceau, fit lever la brise. La surface de la mer se rida, le navire démarra.

L'empereur trouva que le navire allait trop lentement; de l'avant du navire il se mit à crier :

— Un peu plus de vent! Un peu plus de vent!

Quelques coups de pinceau : les vagues s'élevèrent, la voile se gonfla, le navire s'éloigna rapidement de la côte.

Plusieurs coups de pinceau : le vent se mit à souffler, la mer devint agitée, le navire commença à tanguer [1]. L'empereur s'époumonnait à crier :

— Il y a assez de vent maintenant! Il y a assez de vent! »

Ma Liang fit comme s'il ne l'entendait pas. Son pinceau continuait ses mouvements. Le vent devint tempête, de gros nuages noirs s'amoncelèrent, le ciel s'obscurcit. Les vagues devinrent furieuses; on eût dit d'immenses murailles d'eau qui venaient s'écrouler sur le pont du navire. Le bateau se mit à pencher... Peu après il sombrait.

3 Après la mort de l'empereur, le récit des hauts faits de Ma Liang se propagea [2] dans tout le pays. Quant à Ma Liang lui-même, personne ne put dire exactement ce qu'il était devenu. Certains disaient qu'il était rentré dans son village et vivait avec ses camarades paysans. D'autres disaient qu'il menait une vie errante, passant son temps à peindre pour les pauvres gens.

« Contes populaires chinois. » T.I. *Éd. en langues étrangères. Pékin, 1958.*

1. **A tanguer :** à plonger, puis se redresser, à se balancer d'avant en arrière.
2. **Se propagea :** se transmit, se répandit de tous côtés.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Pourquoi peut-on dire que l'empereur agit comme un enfant gâté?

2. Le voyage en bateau s'annonce comme une belle promenade; pour en marquer l'agrément, lisez avec aisance et douceur.
Mais comment réagit l'empereur? Traduisez son impatience. Qu'arrive-t-il alors? Mettez en valeur le début de la tempête, puis son développement, en accélérant progressivement le débit et en grossissant la voix.

3. Que devient Ma Liang après la mort de l'empereur? Soulignez l'incertitude où nous sommes quant à son sort en insistant sur les mots : « personne... certains... d'autres... »
Ma Liang est entré dans la légende.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Vous avez vu la mer par calme plat. Comment est-elle? Que font les marins-pêcheurs, les gens sur la plage?
Soudain le temps change. Que se passe-t-il?

2. Un paysan chinois raconte deux ou trois faits étranges qui pourraient faire penser à la présence de Ma Liang dans un petit village.
Faites parler le paysan.



La mouette blessée

1. Pauvre mouette!

Sylvette, surnommée Pop'Corn [1], est une petite fille qui vit au Canada, dans une grande ville, près du port. Comme elle adore les bêtes, on lui a donné une mouette blessée, qu'elle soigne avec amour.

1 ... Au fur et à mesure que les jours s'écoulaient, chaque fois qu'elle gagnait la terrasse, elle y trouvait sa malade de plus en plus triste.

La pauvre bête commença par perdre l'appétit, vint de moins en moins vite, au-devant d'elle, puis, un jour, resta sans bouger dans un coin. Lorsque l'enfant la prit délicatement, elle resta immobile, l'œil morne [2]. Elle bouda même les déchets de poisson que Rosette [3] apportait régulièrement chaque soir de la poissonnerie.

L'oiseau entre les mains, elle descendit et se précipita vers son papa qui rentrait justement.

Elle était si bouleversée qu'elle en oublia de l'embrasser et de lui dire bonsoir.

2 « Chéri, elle est malade! Elle est triste. Elle ne bouge plus. Elle ne veut plus manger. Pourtant son aile a l'air de se raccommoder...

— Ce n'est rien, mon poussin. Ne t'inquiète pas. Son aile était brisée; il faut laisser aux os le temps de se ressouder. Cela peut demander deux ou trois semaines.

— Mais dans trois semaines elle sera morte! Je te dis qu'elle ne mange plus rien.

— Non... ces oiseaux de mer ont la vie dure. Au moment de la migration [4], ils parcourent de très longues distances sans se poser ni se nourrir.

— C'est quand, la migration?

— Au changement de saison.

— Mais alors, si ses petites camarades s'en vont sans elle, qu'est-ce qu'elle va devenir toute seule?

— Ce n'est pas l'époque. Ne t'inquiète pas; elle sera sûrement guérie au moment du grand voyage. Évidemment elle s'ennuie; elle n'est pas dans son élément.

— Qu'est-ce que c'est « son élément »?

— La mer, le fleuve, l'eau enfin où elle pêche les petits crabes, les poissons qui constituent sa nourriture.

— Si on la ramenait là-bas, elle guérirait?

— Tu veux la ramener, dis? supplia la petite voix pressante.

— Plus tard, mon poussin, je n'ai pas le temps maintenant, plus tard...

Elle déposa la mouette sur un coussin et lui dit :

— Ne t'inquiète pas. Je vais réfléchir. Je vais bien trouver le moyen de te ramener dans ton « élément »...

(à suivre.)

1. **Pop Corn :** surnom donné par ses parents à la fillette parce que sa peau est aussi blanche que de la farine de maïs. Pop Corn est le nom que les Anglais donnent au maïs.
2. **Morne :** très triste, l'air abattu.
3. **Rosette :** une domestique.
4. **Migration :** voyage, souvent très long, que certains animaux et surtout les oiseaux, accomplissent tous ensemble et à la même époque.

LECTURE EXPRESSIVE

1. La mouette blessée ne guérit pas, au contraire. Quel sentiment Pop Corn éprouve-t-elle? Traduisez-le en lisant lentement, presque avec tristesse.

2. Un long dialogue s'établit entre Pop Corn et son papa. Qu'essaie-t-elle d'obtenir? Pourquoi? Quel ton emploie-t-elle? Son papa manifeste-t-il de l'inquiétude? Attache-t-il autant d'importance que la petite fille au sort de la mouette? Qu'y a-t-il de rassurant dans ses explications?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Vous avez observé des oiseaux. Lesquels? Dans quelles circonstances? Que faisaient-ils? Qu'est-ce que des pigeons-voyageurs? Des oiseaux migrateurs? Des oiseaux de proie? Quels dangers courent les oiseaux? Quels oiseaux a-t-on le droit de chasser?

2. Vous demandez à votre papa ou à votre maman l'autorisation d'acheter et d'élever un couple d'oiseaux. *Ecrivez le dialogue.*



2. L'escapade

1 Elle eut vite trouvé la solution.

Lorsque Rosette entrouvrit la porte pour poser l'habituelle question : « Voulez-vous venir avec moi faire les commissions ? », la petite fille bondit de sa chaise.

— Je m'habille. Je viens tout de suite.

— Couvrez-vous bien. Il fait très froid ce soir. Voulez-vous que je vous aide ?

— Non, merci. Je peux le faire toute seule.

Elle enfila un gros vêtement, enfonça son bonnet jusqu'aux yeux et, à pas de loup, elle monta l'escalier, prit l'oiseau qu'elle avait laissé dans la salle, le glissa entre la robe et le manteau, bien au chaud, sur sa poitrine, et, pour avoir les mains libres, elle mit une ceinture par-dessus le tout afin d'empêcher l'oiseau de glisser.

— Où êtes-vous, Sylvette ? Vous êtes prête ?

— Oui. Me voilà.

— Quelle drôle d'idée d'avoir mis une ceinture sur ce manteau ! Ça ne va pas du tout ! Ça le fait relever devant ! Votre mère n'aimerait pas ça : c'est affreux !

— Ça ne fait rien. Avec la ceinture j'ai plus chaud.

2 L'oiseau ne bougeait pas plus qu'une pierre. Comme une pierre aussi, il était lourd. Il fallait maintenant perdre Rosette. Ce ne fut pas difficile.

Alors que la jeune fille s'affairait à l'épicerie et que, liste en main, elle allait de rayon en rayon, l'enfant se glissa dehors et s'élança dans la direction du port.

De la terrasse, elle avait soigneusement repéré[1] l'avenue qu'il lui fallait prendre. De là-haut, le port semblait tout près.

Maintenant, elle suivait une avenue, mais elle n'était plus bien sûre que ce fût la bonne : toutes se ressemblaient.

Et puis il faisait nuit. Lorsqu'elle regardait la ville, de la terrasse, il lui semblait qu'elle était, chaque soir, brillamment illuminée. A présent, il y avait bien des réverbères, mais aussi, entre chacun d'eux, des trous d'ombre qu'elle parcourait en courant.

3 Elle arriva enfin dans une zone très éclairée. Il y avait beaucoup de monde : c'était la sortie des bureaux, et des groupes s'interpellaient joyeusement, puis se dispersaient.

En peu de temps, il n'y eut plus personne autour d'elle. Comme elle ne s'était jamais trouvée seule dans la rue, elle avait un peu peur.

Rosette devait s'être aperçue de sa disparition et la cherchait sans doute. Pensant qu'elle pourrait peut-être la rejoindre, l'enfant se mit à courir à perdre haleine, puis elle s'arrêta brusquement : elle devait secouer terriblement la pauvre mouette!

Un appel de sirène, et le grincement d'un treuil [2] qui s'enroulait, à proximité [3], la consolèrent d'un seul coup : elle était sur le bon chemin.

En effet, l'avenue débouchait sur un large quai où de hautes silhouettes de bateaux se découpaient en clair sur le ciel tout noir.

(à suivre.)

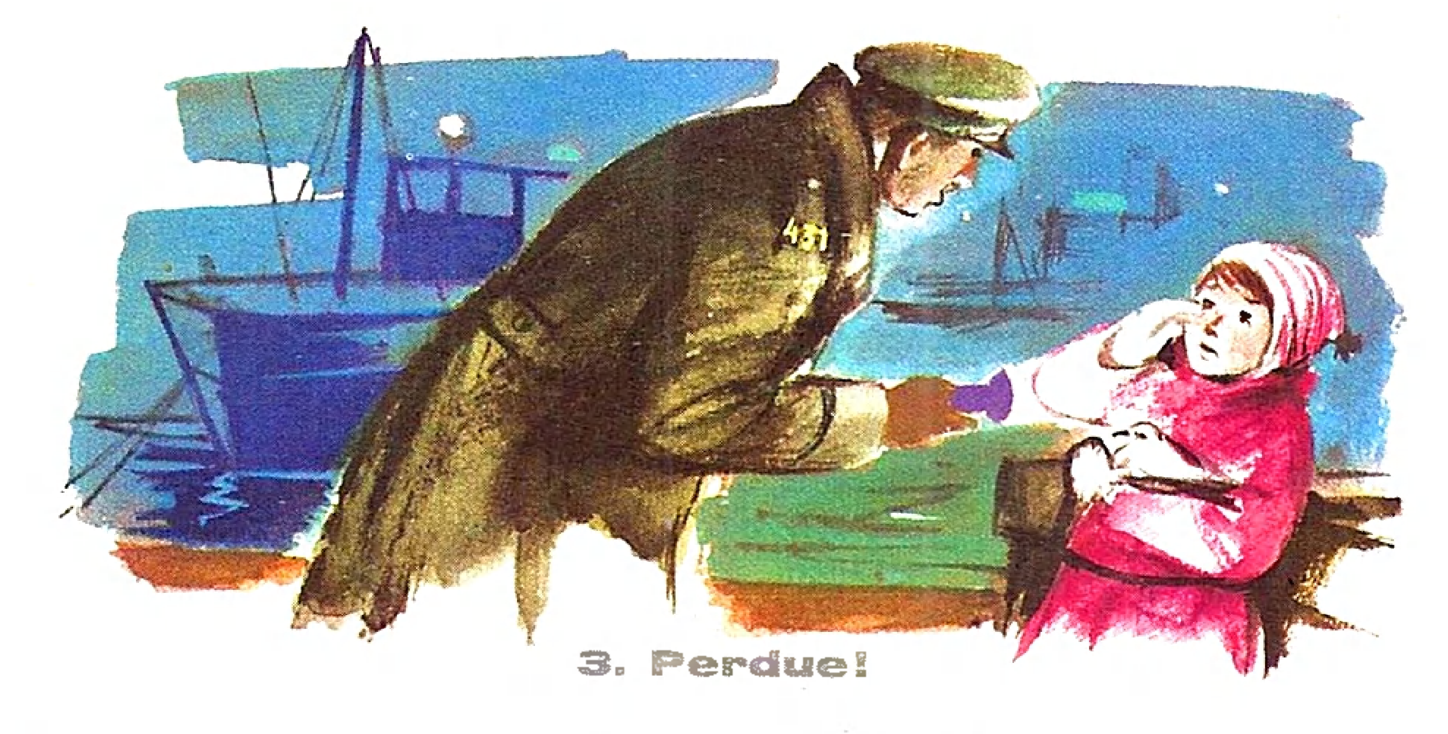
1. **Avait repéré :** repérer, c'est bien étudier et reconnaître un endroit, un chemin.
2. **Treuil :** appareil constitué essentiellement par un cylindre horizontal que l'on fait tourner et autour duquel s'enroule une corde.
3. **A proximité :** tout près.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Rosette donne des conseils. Pourquoi Pop Corn ne veut-elle pas de son aide?
Lisez à voix un peu plus basse la longue phrase qui énumère les préparatifs. Insistez sur les verbes pour souligner la détermination de Pop Corn.
2. La fillette a-t-elle bien choisi son moment pour s'enfuir? Se sent-elle pourtant à l'aise dans la ville? Qu'est-ce qui l'inquiète le plus?
3. Pourquoi reprend-elle courage? Quelle idée l'aide à surmonter sa peur? Quels indices permettent d'affirmer qu'elle est « sur le bon chemin »?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Une petite fille fait des courses avec sa maman. Elle s'égare dans un grand magasin. Présentez le magasin. Que fait maman? Pendant ce temps que fait la fillette? La petite fille ne voit plus sa maman : montrez sa surprise, puis son inquiétude. Elles se retrouvent ; comment? *Faites parler la maman et la fillette.*
2. " Un appel de sirène, le grincement d'un treuil... ".
En une phrase dites quels bruits annoncent :
— Le réveil de la ferme ;
— La proximité de l'école ;
— La fin du match de foot-ball ou de rugby.



3. Perdue!

1 Sortant l'oiseau de son nid, elle lui demanda anxieusement [1] :

« Où couches-tu habituellement ?

Mais l'oiseau ne réagit pas plus que s'il était empaillé.

Alors, la petite fille se mit à parcourir le quai en tous sens, marchant, marchant toujours, cherchant où une mouette peut bien nicher pour dormir.

Elle était fatiguée, elle avait très mal aux pieds. Elle se tordait les chevilles sur les pavés inégaux, butait dans les rails qui quadrillaient [2] le sol.

Elle avait faim. Elle avait envie de pleurer; une grosse boule dans sa gorge lui faisait mal. Elle ne pensait presque plus à la mouette qu'elle tenait toujours serrée contre elle.

2 Plus elle avançait, plus elle s'enfonçait dans l'obscurité. Elle entendait tout près d'elle, à ses pieds, un léger clapotis [3]. Elle ne voyait plus maintenant que les petites lumières qui se balançaient en haut des mâts des barques de pêche rangées le long du quai. Quelques voix d'hommes lui arrivaient aussi; des pêcheurs sans doute qui se préparaient à sortir du port.

Elle pensa alors avec effroi qu'elle s'était perdue.

Presque en même temps, en un éclair, elle réalisa que la mouette ne guérirait jamais si elle la laissait toute seule dans ce port où elle ne pourrait voler ni pour se coucher, ni pour chercher sa nourriture, ni pour se sauver si elle était attaquée.

3 — Qu'est-ce que tu fais là, petite, toute seule à cette heure ?

D'un seul coup, elle fut glacée de terreur. Elle n'osait lever les yeux vers l'homme qui avait parlé, et dont elle n'entrevoyait que les jambes terminées par d'énormes chaussures. Elle ne l'avait pas entendu approcher.

Un doigt ferme lui leva le menton pendant que jaillissait le faisceau lumineux d'une lampe électrique brutalement braqué sur son visage. Éblouie, elle ferma les yeux.

4 Lorsqu'elle les rouvrit, dans le halo [4] lumineux que faisait la lampe, elle vit que c'était un agent de police. Il était très grand, et son costume lui donnait un air sévère.

Sa voix, pourtant, était bienveillante lorsqu'il répéta doucement, ému par la pâleur de la petite :

— Qu'est-ce que tu fais là ? Où sont tes parents ?

Il aperçut l'oiseau.

— Tiens, une mouette. Elle est blessée ?

— Oui, elle est blessée. Je la soigne depuis plusieurs jours à la maison, mais elle ne veut plus manger. Alors j'ai pensé qu'elle s'ennuyait et j'ai voulu la ramener chez elle, avec les autres mouettes. Et puis, je me suis perdue...

— Tes parents, tu les as prévenus ?

Elle baissa la tête et il devina plus qu'il n'entendit le « non » dit dans un souffle, pendant qu'elle replaçait l'oiseau dans son manteau.

— Eh bien, ma fille, nous allons te ramener chez toi. »

(à suivre.)

1. **Anxieusement :** avec beaucoup d'inquiétude.
2. **Quadrillaient :** semblaient découper le sol en carrés.
3. **Clapotis :** l'agitation et le bruit léger des vagues.
4. **Halo :** sorte de cercle lumineux, d'auréole.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Où se trouve maintenant la petite fille? S'y sent-elle à l'aise? Insistez sur les nombreux désagréments qui se présentent et que met en valeur la répétition du pronom : « elle ».

2. Quel caractère de ce coin de port voyons-nous s'accentuer? Pourquoi la petite fille s'effraie-t-elle? Se résoudra-t-elle à abandonner la mouette?
Laissez deviner, en lisant tout ce paragraphe, le désarroi et la lassitude de Pop Corn.

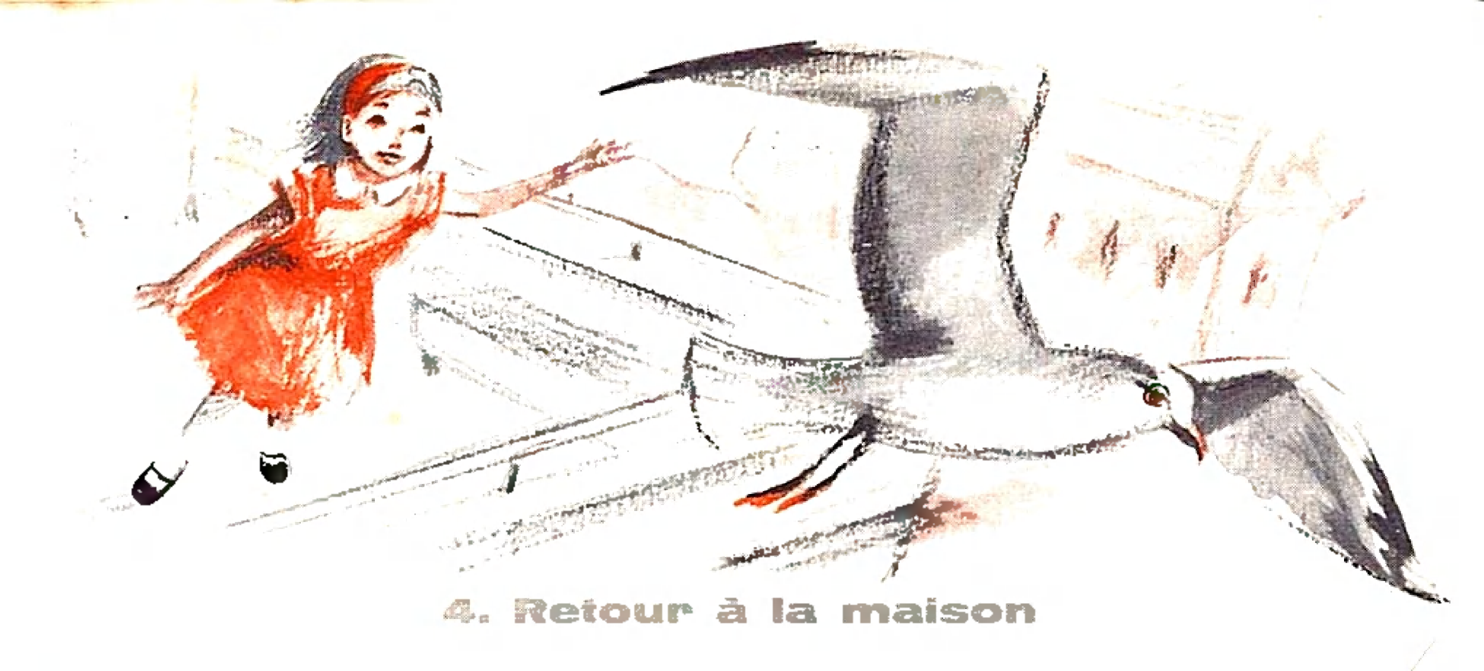
3. Quel effet produit sur la petite l'interpellation de l'inconnu? Prononcez-la sur un ton brusque, qui fait sursauter.

4. Pop Corn semble rassurée. Pourquoi? Quels mots définissent l'impression produite par l'agent? Lisez en mettant de la bienveillance dans les paroles de l'agent.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Vous avez effectué une longue marche. Dans quelles circonstances? Comment vous sentiez-vous au départ? Précisez votre allure au début de la marche. Comment se manifestait votre plaisir? Petit à petit la fatigue vient. Quel effet produit-elle? A la fin vous êtes très fatigué. Qu'éprouvez-vous? A quoi pensez-vous? *Dites comment vous vous sentez.* Soudain...

2. *En vous aidant des points de repère ci-dessous et sans regarder le texte vous reconstituez le passage qui montre la fatigue de la fillette et évoque ses ennuis :*
« Elle était très fatiguée, elle... Elle... les chevilles sur..., butait... qui quadrillaient... Elle... Elle... de pleurer : une grosse boule... »



4. Retour à la maison

1 Quand elle lui eut dit son nom et son adresse, il ne fit aucune remarque, mais, lui qui ne s'étonnait pas facilement, il fut stupéfait. L'enfant qu'il tenait par la main, et qui trottait à côté de lui, était la fille de l'industriel le plus connu, le plus important de la ville.

Une petite voix essoufflée, angoissée, monta vers lui :

« Monsieur, je ne peux plus marcher...

Elle fondit en larmes.

« Pauvre gosse, pensa-t-il, je l'emmène au pas de charge [1] ! Mes grandes jambes... ses petits pieds... »

Il se pencha alors vers la petite, qu'il souleva comme une plume, et l'installa sur son bras.

Il était presque heureux de cette diversion [2] : cela mettait une note tendre dans sa ronde de nuit.

— Attention, monsieur, vous serrez trop! Vous allez écraser ma mouette!

2 C'est presque en riant qu'ils arrivèrent à l'appartement.

Ce fut Papa qui ouvrit la porte.

Assise dans l'antichambre, Rosette sanglotait.

Papa et Maman encadrèrent aussitôt l'enfant. Ils étaient extrêmement pâles. Ils lui caressaient le visage sans rien dire.

Dès qu'ils purent parler, ils remercièrent chaleureusement l'agent de police. Dans les quelques mots qu'ils échangèrent, l'expression « rapt [3] d'enfant » fut plusieurs fois prononcée. Ils avaient eu très peur. Si peur que, sur le moment, ils ne songèrent pas à la gronder.

Mais maintenant, au fur et à mesure que leur crainte s'évanouissait, leur colère montait.

3 Lorsque l'agent s'en alla, Pop'Corn le reconduisit à la porte avec un tel sourire que le brave homme, ému, se pencha et l'embrassa; comment aurait-il résisté aux deux bras tendus de l'enfant?

Alors elle se tourna vers ses parents :

— Tu sais, Chéri, je crois que tu t'es trompé. Je n'ai pu la laisser ce soir dans son « élément ». Il n'y avait pas de lumière, elle n'aurait jamais pu retrouver son chemin. Et puis, comme elle ne peut vraiment pas voler, elle serait morte de faim, ou une bête l'aurait mangée... un chat ou un rat... Vrai, c'est ici qu'elle guérira encore mieux. C'est dommage qu'il n'y ait pas de docteur pour les mouettes!

— S'il n'y a que ça, on l'emmènera chez le vétérinaire! »

Ils étaient désarmés. Leur colère était passée. Seule, la pauvre Rosette pleurait toujours.

Jetant les bras autour de son cou, l'enfant essaya de se faire pardonner. Ce fut long, très long, mais elle y parvint en promettant de ne plus jamais recommencer.

4 Eh bien, la mouette guérit. Sans le secours du vétérinaire. Un matin, alors que rien ne le laissait prévoir, la mouette s'éleva d'un vol majestueux, tourna deux ou trois fois au-dessus de la terrasse et de Pop'Corn qui la suivait des yeux, et elle s'éloigna à grands battements d'ailes en direction du port...

Jacqueline DEMANGE, « Le Palais de Verre ». *Éd. Gallimard.*

1. **Au pas de charge :** très vite.
2. **Diversion :** une action, un événement qui détourne l'esprit de ses préoccupations.
3. **Rapt :** enlèvement d'une personne.

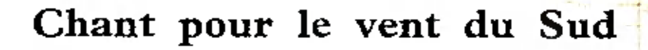
LECTURE EXPRESSIVE

1. Comment s'explique la stupéfaction de l'agent de police? Exprimez l'angoisse de la petite fille et l'attendrissement de l'agent. Que pensez-vous du geste de sollicitude de l'agent?
2. Qu'y a-t-il d'émouvant dans la scène qui évoque l'entrée dans l'appartement? Mettez en valeur l'angoisse de toute la famille en lisant lentement et en prolongeant les pauses à la fin de chacune des phrases qui évoquent l'atmosphère du foyer. Avez-vous deviné ce que chacun craignait?
3. Pop Corn se rend-elle compte de l'angoisse qu'ont ressentie ses parents? Elle parle avec naturel, comme si elle n'avait couru aucun danger. Ses parents sont désarmés. Pourquoi?
4. La conclusion est rapide. Le texte se termine sur une belle image : la mouette prenant son vol.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Papa est en retard ce soir... Quelle heure est-il? Habituellement, à quelle heure arrive-t-il? Que dit maman? Que fait-elle? Quelles explications essayez-vous de trouver? Maman devient nerveuse : ses gestes... ses paroles... L'inquiétude grandit. Que veut faire maman? Soudain... *Continuez le récit.*
2. Un jour, sans le vouloir, vous avez inquiété vos parents. Dans quelles circonstances? Que faisaient-ils? Que disaient-ils? Comment avez-vous expliqué le malentendu? Que s'est-il passé ensuite?





Chant pour le vent du Sud

O brise du Sud, viens boire la neige,
Nous sommes repus de neige et de vent,
Un doux pissenlit a tiré de terre
Un petit soleil tout en or vibrant.

O brise du Sud, viens boire la neige,
Nous sommes repus de froid et de pluie,
Une pâquerette a tiré de terre
Un petit soleil frangé de sang vif.

O brise du Sud, qu'Amour te protège,
Nous avons tous faim et soif d'être heureux;
Chaque œil de bourgeon épie, tout peureux,
Ton souffle d'azur qui boira la neige.



LOUISA PAULIN : Rythmes et Cadences.
(Éd. du Languedoc, Albi*)*



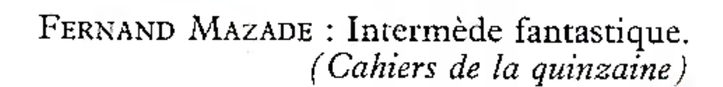
La fée Urgèle

Dès qu'Urgèle apparut en robe verte et blonde
Et qu'elle leur sourit avec simplicité,
Un des enfants lui dit : « C'est l'hiver sur le monde.
— Non, dit-elle, c'est l'été. »

Un galop de soleil chassa le crépuscule;
Au ruisseau vinrent boire un cabri, deux cabris;
On vit danser l'abeille avec la libellule,
Et les prés furent fleuris.

« Madame, regardez, a dit une fillette,
Et respirez comme il sent bon ce réséda ! »
Mais Urgèle sourit : « Non, c'est une alouette. »
Et le réséda chanta.





FERNAND MAZADE : Intermède fantastique.
(Cahiers de la quinzaine)

Le sifflet



1. Un prétendant audacieux

1 Il y avait une fois un roi riche comme la mer; et ce roi avait une fille si jolie, qu'à la regarder on perdait le boire et le manger.

Comme son père la pressait de se marier, elle fit rassembler dans la grande salle du château tous les garçons qui voulurent venir. Il ne faut pas demander combien il en vint!

Un pauvre petit berger, qui n'avait que lui et sa chemise, mais joyeux comme un chardonneret, et leste, vaillant, dégagé de son corps, y était venu lui aussi : non pas tant pour courir sa chance, bonnes gens, que pour revoir la demoiselle. Elle était jolie comme un petit jour. Auprès d'elle, on n'eût pas fait plus de cas des autres filles que d'un morceau de bois.

Mais que pouvait-il espérer, lui qui vivait de gros pain d'orge et de froment blanc, lui qui paissait[1] ses bêtes tout le long du jour dans les pâtures, la pluie et le vent lui battant le visage! Un berger, ce n'est pas le fils de la poule blanche. Comment espérer se voir donner une princesse qui était les amours de tout le pays?

2 Cependant, quand tous furent entrés, la demoiselle montra une pomme d'or quelle tenait à la main.

« Je vais la jeter en l'air, dit-elle. Celui qui l'attrapera au vol, celui-là m'aura pour femme. »

Trois fois elle jeta la pomme sans que personne pût l'attraper. A la quatrième fois, le berger se mit en un tel transport d'espérance, de jeunesse, de hardiesse, que tout son sang l'enleva.

Il bondit sur ses pieds, si fort et si haut, qu'au vol, il attrapa la pomme.

Alors le roi se leva sur son trône et se fit amener le berger. Quand il le vit, avec ses pauvres habits qui sentaient le mouton et le serpolet[2], il fit la mine.

« Pour avoir ma fille, dit-il, il te faut encore accomplir trois tâches. »

Il expliqua point par point ce qu'étaient ces trois tâches. Ah! bonnes gens! ce pauvre agneau de petit berger, qui s'était déjà cru au milieu des étoiles, dégringolait plus bas qu'avant dans la boue et le fumier.

« Eh bien ! lui dit le roi, ce qu'il y a à faire, veux-tu le faire, oui ou non ? »

Le berger aurait bien pu répondre non tout de suite. Mais ne pas s'essayer, c'est être trop lâche. Il passa la main derrière son cou et demanda à réfléchir jusqu'au lendemain. Le lendemain, il viendrait rendre réponse.

3 Là-dessus, il sortit de la salle comme ensorcelé. Le roi sortit aussi, et tout le monde sortit, parlant, déparlant [3], se moquant du pastoureau s'il osait entreprendre les tâches que voulait bien lui marquer le roi.

Lui s'en retournait du château vers son parc à moutons, tête basse, quand, sur le chemin, il faillit heurter une vieille femme. On aurait dit une vieille de campagne : elle avait les cheveux blancs et une grande mante [4], comme en ont les bergères pour aller garder. Il fit son excuse honnêtement, et elle lui demanda pourquoi il avait l'air si en peine.

« Tenez, lui dit cette vieille quand il eut tout raconté, prenez ce sifflet ; il pourra vous servir. »

Elle tira de sa poche un petit sifflet et le lui donna. Il remercia comme il le fallait, du meilleur de son cœur, et il alla chercher le sommeil sur son lit de fougères.

(à suivre.)

1. **Paissait :** qui faisait paître, manger de l'herbe.
2. **Serpolet :** plante odorante comme le thym.
3. **Déparlant :** parlant à tort et à travers.
4. **Mante :** vêtement ample et sans manches, qui sert de manteau.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quelles expressions prouvent que la fille du roi est très jolie? Ce jeune berger, espère-t-il quelque chose? Pourquoi? Quelles qualités possède-t-il pourtant?
Lisez tout ce paragraphe sur un ton alerte.

2. Le moyen choisi par la fille du roi pour désigner son futur mari semble curieux. Comment peut-on le justifier? Seul le berger répond à l'attente de la princesse ; lisez tout ce passage avec entrain.
Pourquoi l'enthousiasme du berger tombe-t-il rapidement? Approuvez-vous la prudence du jeune homme? Pourquoi?

3. Le berger a l'air bien préoccupé ; montrez-le. Devinez-vous qui est cette vieille? A quoi le sifflet pourra-t-il servir?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Quels adjectifs indiquent la condition modeste du berger? Quels renseignements nous donne-t-on sur sa vie, son métier? *Dites ce que vous savez sur la vie des bergers. Enumérez leurs travaux, outre la surveillance des bêtes.* Quels aspects de cette vie peuvent vous paraître agréables? Y a-t-il des inconvénients, des tâches déplaisantes?
Aimeriez-vous être berger? *Dites pourquoi.*
Imaginez la vie d'un petit berger depuis le matin, quand il se lève, jusqu'au soir, quand il a fini son travail.

2. « Tout le monde sortit, parlant, déparlant, se moquant du pastoureau. »
Faites parler quelques personnes de l'assistance.



2. La princesse déguisée en bergère

1 Le lendemain matin, il se lève tout résolu, part de son pied leste et va, en grande hardiesse, trouver le roi.

« Sire, j'essaierai d'accomplir les trois tâches. Je viens chercher les cent lièvres que je dois garder tout le jour dans la prairie. »

Le roi appelle son ministre :

« Allez à l'écurie; faites sortir les lièvres. »

Le ministre se rend à l'écurie, ouvre la porte. Le petit berger comptait les lièvres à mesure qu'ils sortaient. Il y en avait cent, pas un de plus, pas un de moins. Mais quand le dernier sortit, le premier était loin, qui détalait sur le gazon. Et quand le berger arriva à la prairie il n'avait plus un seul lièvre avec lui.

2 Il prend son sifflet, siffle doucement : sur-le-champ, des quatre coins du pays, les lièvres reviennent comme s'ils avaient cent mille chiens de chasse à leurs trousses. Et de rejoindre à ce train le berger, et de se mettre, aussi tranquilles que des brebiettes, à brouter l'herbe fraîche...

Le roi envoya son ministre au haut de la plus haute tour regarder ce qui se passait. Quand le ministre revint dire que les cent lièvres étaient là, qui paissaient l'herbe autour de leur berger, le roi, de colère, tapa dans ses mains.

« Vais-je être forcé de donner ma fille à ce pastoureau! Nous allons aviser. Il ne l'a pas encore! »

3 Le berger, comme un berger doit faire, gardait donc ses bêtes, quand il vit arriver sur un âne une petite paysanne qui, tant s'en fallait, n'avait pas mauvaise façon.

« Bonjour, berger; il fait bon vous voir au milieu de vos lièvres. Ne voulez-vous pas m'en vendre un?

— Mes lièvres ne sont pas à vendre, ils sont à gagner.

— Que me faut-il faire pour en gagner un, beau berger?

— Il vous faut descendre de l'âne, vous asseoir sur le gazon et passer un quart d'heure avec moi. »

Le berger avait des yeux. Il avait bien reconnu la princesse, quoi qu'elle se fût finement déguisée en paysanne. Mais il ne fait cas de rien quand elle s'assoit à côté de lui sur le gazon.

Au bout d'un quart d'heure, la princesse se lève et réclame son lièvre. Le berger choisit le plus gros, le lui donne; elle le met dans un panier, remonte sur son âne et reprend le chemin du château.

Dès que le berger voit qu'elle allait passer la porte, il tire le sifflet de sa poche. A peine le coup de sifflet était-il donné que le lièvre saute du panier et revient en quatre sauts rejoindre ses camarades.

(à suivre.)



LECTURE EXPRESSIVE

1. Dans quelles dispositions le berger se trouve-t-il le lendemain? Que pensez-vous de l'épreuve? Que deviennent les lièvres? Traduisez, en lisant sur un rythme assez rapide, l'attitude décidée du berger et la vivacité des lièvres.

2. Ce sifflet est un sifflet magique. Quel tableau offrent le berger et les cent lièvres? Exprimez bien la colère, l'indignation, la résolution du roi.

3. Quel stratagème le roi utilise-t-il pour empêcher le berger de gagner la première épreuve? Réussit-il? Pourquoi? La petite « paysanne » interroge avec gentillesse. Dans les réponses du berger, on trouve autant de fermeté que de gentillesse.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Avez-vous déjà vu des lièvres? Des lapins? Se ressemblent-ils? Quelles différences présentent-ils? Les mène-t-on paître? Où vivent-ils? De quoi se nourrissent-ils? Qu'aimez-vous en eux? Qu'est-ce qui a permis de dire qu'ils sont craintifs?
Essayez de caractériser leur façon de courir. Avez-vous remarqué leurs pattes?
Connaissez-vous une histoire qui parle de lapins? *Racontez-la.*

2. Le roi vient à la rencontre de sa fille. Que se disent-ils? Sur quel ton?
Le lièvre saute du panier... Comment se termine alors la conversation?



3. Les trois baisers du roi

1 Comme le berger continuait sa garde, arrive, juché lui aussi sur un âne, un vieux paysan.

« Vends-moi un de tes lièvres ; je le paierai ce qu'il faudra.

— Mes lièvres ne sont pas à vendre ; ils sont à gagner. Mais vous pouvez en gagner un.

— En quoi faisant, berger de misère ?

— En descendant de votre âne, et en lui donnant trois baisers. »

Il en coûtait au roi d'embrasser ainsi son âne, — car c'était le roi, ce vieux paysan ; et le berger, qui avait des yeux à voir courir le vent, l'avait reconnu d'abord. Mais pour garder sa fille, le roi tenait trop à reprendre un de ses lièvres ; il s'exécuta.

Sitôt fait, il réclame son lièvre ; le berger choisit le plus petit, le lui donne. Le roi prend cette bête par les oreilles, la tenant bien serrée, et remontant sur son âne, regagne le château.

Le berger le laisse arriver jusqu'à la porte. Quand il l'y voit, il tire son sifflet, il siffle doucement.

Aussitôt le lièvre, d'une secousse, dégage ses oreilles et, plantant là le roi et son âne, file, file, en moins de rien rejoint ses camarades.

2 Le soir, à la porte de l'écurie, le berger comptait les lièvres devant le roi : il en ramenait cent, pas un de plus, pas un de moins. Il avait accompli sa première tâche. En restait deux à accomplir.

« Conduisez-le à mon grenier, dit le roi à son ministre. Il y a cent boisseaux [1] de pois mélangés à cent boisseaux de lentilles. Il faut qu'il vienne à bout de tout trier, cette nuit, sans lumière. »

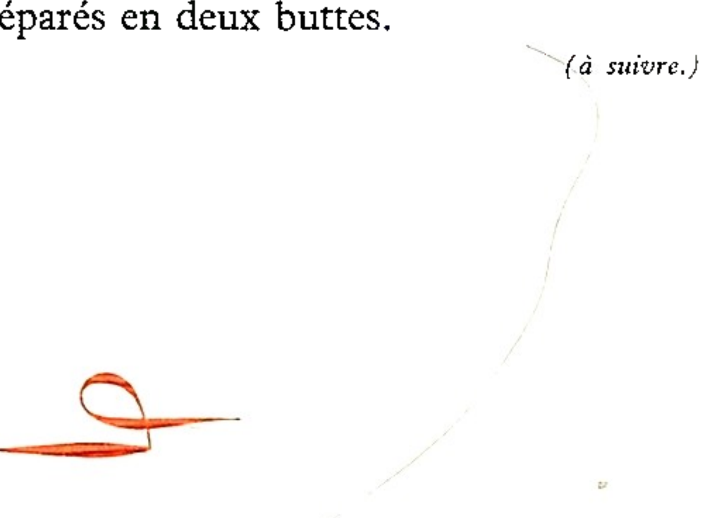
La nuit venait. Le ministre fit monter le petit berger au grenier, et l'enferma à triple tour; après quoi, il porta la clef au roi.

Il faisait noir, dans ce grenier, comme dans la gueule du loup. Essayez, vous autres, de vous y reconnaître! Le berger attendit que tout le monde fût couché au château. Puis il siffla doucement de son sifflet.

Aussitôt, comme s'il en pleuvait, tombèrent là des fourmis par bataillons [2].

Elle se mirent à l'ouvrage et travaillèrent si bien qu'à la pointe du jour, pois et lentilles étaient triés, séparés en deux buttes.

(à suivre.)



1. **Boisseau :** ancienne mesure, d'environ 13 litres.
2. **Par bataillons :** en troupe très nombreuse.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quelle nouvelle ruse le roi a-t-il imaginée? Il parle avec autorité, mais aussi quelque mépris (quelle expression le prouve? Quelle autre expression imagée relevez-vous?).
Lisez la dernière phrase en soulignant la répétition qui traduit l'agilité du lièvre.

2. Pourquoi la dernière épreuve paraît-elle insurmontable? Mis à part l'ordre du roi, tout se passe sans un mot, comme en un combat entre deux adversaires également résolus et concentrant leurs forces.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Comment le roi pensait-il pouvoir tromper le berger? *Imaginez en quoi consiste son déguisement.* Pourquoi lui a-t-il été pénible de se déguiser? Qu'accepte-t-il de faire qui doit l'humilier davantage?
Comment le berger se moque-t-il de lui? Appréciez-vous cette farce? Aimez-vous les farces? En avez-vous fait? Quand? *Racontez.*

2. Cette fois, c'est la princesse qui vient au-devant du roi.
Imaginez et reproduisez leur conversation jusqu'au moment où le lièvre rejoint ses camarades.



4. Battez tambours, sonnez trompettes!

1 Quand le roi vint ouvrir au berger, il dut reconnaître à contre-cœur [1] que la deuxième tâche était faite.

« A la nuit tombante, dit-il, mon ministre te conduira à la paneterie [2]. Si cette nuit tu viens à bout de manger le pain que mes panetiers vont cuire aujourd'hui pour la semaine, le manger tout sans qu'il en reste une miette, demain matin, tu épouses ma fille. »

C'était comme un mont de miches et de tourtes [3], tant il y avait de gens dans ce château, depuis le roi et son ministre jusqu'au dernier marmiton. A trois soupes par jour, tout ce monde, en fallait-il du pain pour la semaine!

Dès que le château est endormi, le berger prend son sifflet, il siffle doucement. Arrivent des brigades et des brigades de rats, des gros et des minces, des gras et des maigres, des vieux et des jeunes, une armée de rats, enfin, qui se jette sur ces pains et fait tant de toutes ses dents, qu'au matin rien ne restait des miches ni des tourtes. Je dis bien : pas une miette de rien de rien.

2 « Les trois tâches sont faites, reconnut le roi. Il ne reste plus qu'une petite chose. Raconte-nous seulement autant de mensonges qu'il pourra en entrer dans ce sac. Quand j'aurai dit que le sac est plein, je te donnerai ma fille. »

Voilà le berger à enfiler, comme dans la chanson, des mensonges, tous plus gros les uns que les autres : de limaces qui labouraient et de

grenouilles qui filaient, de vaches qui dansaient sur la glace et d'anguilles qui coiffaient leur fille, que diable sais-je, de minuit au grand jour et de midi au clair de lune.

Le roi ne faisait pas mine d'entendre, et le sac ne semblait en rien se remplir.

« Comme je gardais mes lièvres, dit à la fin le berger, la princesse est venue me trouver à la prairie. Je lui ai dit : « Pour en gagner un, il faut vous asseoir sur le gazon et me donner un baiser. » Et la princesse m'a donné un baiser pour gagner un lièvre.

3 — Le sac n'est pas encore plein, s'écria le roi. Mais tu viens d'y mettre un mensonge si gros, qu'il ne passerait pas par la porte.

— Un moment après, continua le berger, comme j'étais encore à la prairie, le roi est venu m'y trouver sur un âne. Il m'a demandé lui aussi comment gagner un de mes lièvres. Figurez-vous que j'ai forcé le roi de...

— Il suffit, s'écria le roi, il suffit! Le sac est plein. »

Là-dessus, on fit battre les tambours, sonner les trompettes et, avec tout ce qui se peut de réjouissances, on maria sur-le-champ le berger à la princesse.

Henri POURRAT, « Contes de la bûcheronne ». *Mame Édit.*

1. **A contre-cœur :** de mauvaise grâce, à regret.
2. **Paneterie :** dans un grand établissement, local où l'on range le pain.
3. **Tourte :** sorte de gâteau ou de pâté.

LECTURE EXPRESSIVE

1. La troisième tâche imposée au berger paraît particulièrement difficile. Pourquoi? Lisez d'un ton solennel la promesse du roi.
Quelle impression donne l'énumération des rats? Est-ce une armée efficace? Rendez sensible, en lisant, l'effet d'accumulation produit par l'énumération des rats. Mettez en valeur le mot « rien » répété quatre fois, en l'articulant bien et en l'accentuant fortement.

2. Quelle condition nouvelle le roi impose-t-il ? Pourquoi vous semble-t-elle encore moins réalisable ?
Le berger fait-il preuve de beaucoup d'imagination? Pourtant, à la fin, raconte-t-il encore des mensonges? Maintenant, il parle lentement, détaillant bien son récit.

3. Calmement, le berger va s'attarder à son nouveau récit. Pourquoi le roi l'interrompt-il brusquement? En répétant ses mots, exprimez bien sa hâte et sa crainte.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Le mariage de la princesse et du berger.
Comment sont vêtus les mariés? Les gens du cortège? Que disent les ministres, les gens du château, les paysans, sur le passage du cortège?
Arrive une vieille dame que le marié remercie vivement. *Faites-la parler.* Qui est-elle? La vieille dame s'adresse au roi, à la princesse, au berger. Que leur dit-elle?

2. Alain et Annette jouent à celui qui dira les histoires les plus invraisemblables. *Faites-les parler.*



Bataille dans la neige

1. Le poing ensorcelé

Igor et Michka, deux garçons russes du village de Tourovka ont décidé, avec d'autres camarades, de livrer bataille à leurs petits voisins du village de Kontchak.

1 La cour est entièrement couverte d'une couche de neige scintillante et légère. Sur cette grande nappe unie, les traces de pas ont laissé des taches ombrées de bleu. L'air glacé et vif pince le nez et pique les joues. La remise, les étables et les hangars sont coiffés de hauts chapeaux blancs.

Igor descend quatre à quatre les marches du perron en faisant crisser la neige sous ses pas...

Tout au milieu de la grande cour, il y a un puits. Autour du puits la neige est jaune et piétinée. C'est là que Michka et Igor se retrouvent chaque jour.

2 Michka, assis sur la margelle[1], trempe dans l'eau une moufle[2] de peau.

« Tu comprends, explique-t-il à Igor, tous les Kontchakiens font ça ; alors, nous aussi, maintenant, nous nous battrons avec des moufles durcies. Viendras-tu ?

— Quand faut-il venir ?

— Aussitôt après dîner. Surtout pas un mot de tout ça à ta mère !

— Maman m'a permis d'aller au village, mais elle me défend de me battre.

— Alors, comment vas-tu faire? Tu sais que Stepka a décidé de te tomber dessus. S'il t'attaque, mon pauvre vieux, ton compte est réglé...

— Stepka ne me fait pas peur, je saurai le tenir à distance, dit Igor en tendant un doigt menaçant.

3 Michka regarde ce doigt tendu, crache de mépris et dit d'une voix rude :

— Tu me fais rire, mon pauvre vieux. Stepka a fait ensorceler[3] son poing. La semaine dernière, quand il a été chercher du sel à la ville avec son père, on lui a ensorcelé son poing; c'est la vraie vérité!

Cette étonnante nouvelle fait réfléchir Igor. Au fond, il ferait mieux de ne pas aller au village, mais Michka va sûrement le traiter de froussard.

— Comment a-t-on fait pour lui ensorceler le poing? demande-t-il d'un air rêveur.

— Oh, ce n'est pas bien malin! répond Michka, en crachant de nouveau. On se barbouille la main de suie et puis on dit trois fois très vite : tradi-bani, prodi-nami, tradi-bani, et c'est tout. »

Igor est très impressionné. Il regarde Michka avec respect.

(à suivre.)

1. **Margelle :** couronne de pierre qui forme le rebord d'un puits.
2. **Moufle :** gros gant qui ne comporte de séparation que pour le pouce.
3. **Ensorceler :** dans ce cas, c'est obtenir d'un sorcier un pouvoir magique.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quels détails indiquent que la neige est récente? L'éclat de la neige et la vivacité du froid donnent une sensation stimulante, une impression de vitalité que l'on rendra sensible en lisant avec entrain.

2. Pourquoi peut-on dire que Michka semble le plus batailleur des deux garçons? Prenez son ton décidé. Ne dirait-on pas qu'il excite Igor pour le pousser à se battre? Igor est plus réfléchi et paraît moins ardent.

3. Sur quel ton Michka dit-il l' « étonnante nouvelle »? N'y a-t-il pas dans ses paroles une pointe de mépris? Quel effet cette nouvelle produit-elle sur Igor?
Michka pense-t-il que cette façon d' « ensorceler le poing » est très efficace? Il parle avec l'assurance de celui qui sait, sur un ton convaincu. Igor est-il très décidé à se battre?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Aimez-vous la neige? Neige-t-il souvent dans votre pays? Quels jeux organisez-vous alors? *Racontez l'un d'eux.*
Avez-vous fait du ski, de la luge, du patinage? Que préférez-vous? Pourquoi?
Présentez un skieur avec son équipement. Montrez-le en train de remonter la pente ; puis, c'est la descente...
Vous construisez dans votre jardin un grand bonhomme de neige. *Racontez.*

2. Imaginez qu'Igor a un frère plus jeune, Sacha, qui a entendu la conversation des deux grands. Quand Michka s'éloigne, les deux frères s'entretiennent. Que disent-ils?



2. En route!

1 Pour se rendre au village, Michka et Igor empruntent le raccourci [1]. Devant l'étang, Michka s'arrête, sort un couteau de sa poche et une boîte d'allumettes. Il perce un petit trou dans la glace, à l'endroit où l'on voit affleurer une grosse bulle blanche : c'est ce qu'on appelle « un chat ». Il se forme, au fond de cet étang, des gaz que la couche de glace retient. Le trou fait, Michka frotte une allumette et, aussitôt, une haute flamme jaune s'élève au-dessus de la glace.

« Surtout ne parle de ces chats à personne! dit Michka. La semaine prochaine nous irons à l'étang d'en bas; j'y ai repéré un énorme « chat »; ça brûlera au moins vingt-quatre heures de suite!

2 Les petits garçons traversent l'étang gelé et pénètrent dans le village.

Quel amoncellement de neige cet hiver! Entre les izbas [2], les tas dépassent la hauteur des toits. Il y a quelques jours, on a dû dégager l'izba de Savos, l'idiot, dont on ne voyait plus pointer que la cheminée. Le pauvre imbécile ne s'était même pas aperçu qu'il était enseveli sous la neige; il dormait à poings fermés quand on pénétra chez lui.

Dans le village tout est silencieux; le soleil est déjà assez bas à l'horizon.

3 Igor et Michka sont devant la demeure d'Artamon. C'est un paysan fort méchant dont tout le monde a peur, dans le village. Il est derrière la vitre de la fenêtre. On peut distinguer sa barbe rouge, ses cheveux, qui sont comme des poils de balai. Il mange dans une écuelle[3] de bois. A l'autre fenêtre, trois nez sont aplatis contre la vitre : ce sont les nez des trois garçons d'Artamon : Semka, Lenik et Artamon-le-Petit. Tous trois se ressemblent, ont les mêmes cheveux d'étoupe[4].

Michka siffle entre ses dents. Artamon regarde par la fenêtre et brandit une cuillère menaçante, tandis que les trois garçons quittent leur fenêtre pour se précipiter dehors.

— Espèces de filles que vous êtes, dit Michka avec mépris, vous avez la frousse, vous vous cachez derrière vos quatre murs!...

— Nous n'avons peur de rien! répond Semka en se redressant fièrement, mais papa ne veut pas qu'on use nos bottes pour rien!

— Allons, c'est bon, en route! » s'écrie Michka.

(à suivre.)

1. **Raccourci :** chemin plus court que le chemin habituel.
2. **Izbas :** maisons des paysans russes.
3. **Ecuelle :** assiette grossière.
4. **D'étoupe :** l'étoupe est un paquet de fibres, non peignées, de lin ou de chanvre.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Qu'est-ce qui permet de dire que les deux garçons sont de petits campagnards? Quel rôle Michka semble-t-il jouer dans l'équipe? Il parle ici avec enthousiasme de ce qu'il a découvert.

2. Quels détails prouvent qu'il fait très froid? Pourquoi faut-il lire l'aventure de Savos d'un ton légèrement amusé?

3. Quel caractère prête-t-on à Artamon? Quels traits physiques semblent le justifier? Quel geste le confirme?
Mettez en valeur le ton méprisant de Michka et la fierté de Semka.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. A la montagne, en hiver... Comment déblaie-t-on la neige, par endroits? Les gens sortent-ils beaucoup quand il y a de la neige? Dans quelle pièce vivent-ils surtout? Quelles qualités les maisons doivent-elles posséder?
Quelles activités les gens pratiquent-ils? Comment se distraient-ils?
Aimeriez-vous vivre tout le temps dans un pays où il neige beaucoup? *Donnez vos raisons.*
Aimeriez-vous aller en classe de neige? Pourquoi?
La neige et ses plaisirs ne font-ils pas la prospérité de certaines villes? Comment?

2. Artamon se présente comme un homme effrayant. *A votre tour faites le portrait d'un homme qui vous fait peur.*



3. La provocation

1 Les cinq enfants grimpent sur un gros tas de neige qui leur barre la route de Kontchak. Quand ils arrivent au village, contrairement à leur attente tout est silencieux et désert. Seules, deux toutes petites filles, chaudement emmitouflées dans les châles de leur maman, s'essaient à luger [1].

Du haut de leur montagne de neige, Michka, et après lui ses quatre compagnons, invectivent [2] leur ennemi invisible.

« Ohé, les Kontchakiens!

— Gare à vous, poussins déplumés!

— Montrez-nous vos frimousses de froussards!

Michka ponctue [3] chaque phrase du claquement de ses moufles durcies.

2 Alors, de l'autre côté de la montagne, apparaissent quatre têtes ennemies. Se tapant leurs côtes de leurs moufles raides, ils crient à leur tour :

— Vous allez voir comme on a peur de vous!

— Tenez-vous bien, les grenouilles, kva, kva, kva!

Quatre nouveaux compagnons viennent à la rescousse [4] des Tourovkiens; derrière eux, un tout petit bonhomme au gros ventre les suit avec peine. Il en vient d'autres, et encore d'autres. Le camp ennemi aussi s'enrichit de nouvelles recrues. Ils finissent par être une quarantaine de part et d'autre.

Et les injures et les invectives de pleuvoir :
— Grenouilles, têtards de rien du tout!
— Grillons aux yeux louches!
Tout cela est très blessant.

3 Soudain, fendant la foule des Kontchakiens, apparaît un garçon plus haut que les autres. Il descend de la montagne, se tourne vers les Tourovkiens, et, les poings sur les hanches, l'air impertinent :

— Allons, têtards, sortez de là qu'on vous attrape un à un! »

C'est le fameux Stepka, qui a le poing ensorcelé. Son apparition impressionne fort les Tourovkiens. Igor regarde autour de lui : certains de ses compagnons reculent, le garçon au gros ventre se prépare à pleurer et Michka, pour se donner du courage, resserre la ceinture de son pantalon.

(à suivre.)



1. **Luger** : glisser sur la neige à l'aide d'une sorte de petit traîneau, la luge.
2. **Invectivent** : invectiver, c'est provoquer par des insultes, des propos blessants.
3. **Ponctue** : dans ce cas, ponctuer c'est marquer, accentuer chaque propos par un geste.
4. **A la rescousse** : au secours, en renfort.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quel aspect le village ennemi présente-t-il? Faites sonner les invectives avec force et mépris. Articulez nettement la dernière phrase qui exprime une espèce de fond sonore accompagnant les injures.
2. Comment les ennemis apparaissent-ils? Faites ressortir le grossissement progressif des troupes et lancez les injures avec vigueur.
3. Quelle figure domine maintenant le champ de bataille? Quel effet sa présence produit-elle chez les assaillants?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Vous avez assisté à un match passionné. Lequel? Y avait-il de nombreux spectateurs? Comment réagissaient-ils aux différentes phases du match? Des incidents se sont-ils produits? Que faisait alors l'arbitre? Quels commentaires entendiez-vous autour de vous? Vous êtes-vous passionné? Comment avez-vous manifesté votre enthousiasme? Aimez-vous les compétitions de ce genre? *Donnez vos raisons.*
2. Igor et Michka échangent quelques propos pour s'encourager avant d'affronter Stepka. *Faites-les parler.*



4. Le combat

1 Stepka, voyant que rien ne bouge dans le camp ennemi, agite ses moufles et crie à ses compagnons :

« En avant !

Tous les Kontchakiens dévalent [1] la montagne de neige en criant, et alors, les Tourovkiens, pris de peur, se mettent à fuir. Igor les suit, le petit au gros ventre s'assied dans la neige et hurle. Les Kontchakiens dépassent l'izba d'Artamon et grimpent sur une hauteur. Igor regarde derrière lui : des tas de ses compagnons se sont aplatis dans la neige, car ils savent que la règle du jeu défend de frapper ceux qui sont à terre. Il sent qu'il est prêt à pleurer de honte; il serre son poing, plein de rage, et voit Stepka qui court vers lui. Stepka a le nez aplati, une grande bouche; un toupet [2] de cheveux raides dépasse sous son bonnet.

2 Igor, soudain, baisse la tête et fonce de toute sa force contre Stepka qu'il frappe rudement à la poitrine. Stepka tombe à la renverse dans la neige, en perdant son bonnet.

Tous les Kontchakiens s'immobilisent brusquement. Igor accourt vers eux, et aussitôt ils se rendent en masse. Alors les Tourovkiens, en criant : « La victoire est à nous ! », entourent Igor et toute la bande poursuit les fuyards jusqu'à la limite du village.

Igor revient alors vers ses compagnons; il est fier, rouge de plaisir et regarde avec qui il pourrait encore se mesurer.

3 A ce moment il s'entend appeler : c'est Stepka qui sort du hangar.

— Tu m'as fichu un fameux coup! dit-il avec admiration. Veux-tu qu'on devienne amis?

— Bien sûr, je veux bien! répond Igor.

Les deux anciens ennemis se regardent en souriant. Stepka dit :

— Veux-tu qu'on échange un trésor?

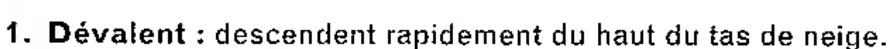
— Oui, c'est ça, échangeons!

Igor réfléchit longuement pour savoir ce qu'il pourrait donner de plus précieux et sort enfin de sa poche un canif à quatre lames.

Stepka fourrage [3] dans la doublure de sa veste et en sort une toupie en plomb.

— Tiens, dit-il, prends-la, mais il ne faut pas la perdre, ça vaut de l'argent. »

A. Tolstoi, « La jeunesse d'Igor ». *(Delagrave.)*



1. **Dévalent :** descendent rapidement du haut du tas de neige.
2. **Toupet :** une touffe.
3. **Fourrage :** fourrager, c'est chercher sans ordre.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Les ennemis attaquent ; comment les Tourovkiens réagissent-ils? Quel sentiment Igor éprouve-t-il? Faites ressortir la panique des Tourovkiens et la rage d'Igor.

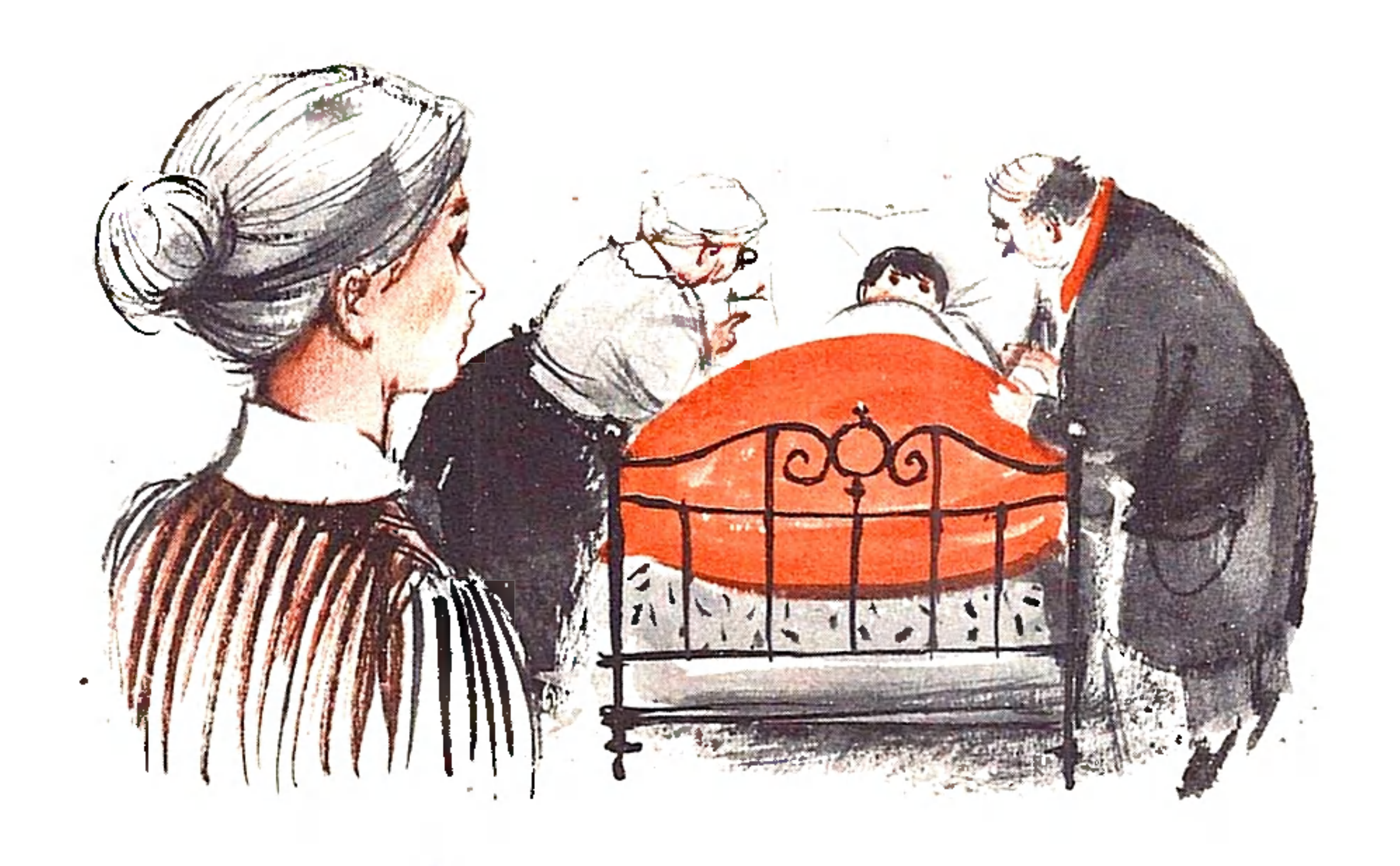
2. Soudain que se passe-t-il? L'effet de surprise s'est-il révélé efficace? Mettez en relief le triomphe d'Igor dans la dernière phrase.

3. Approuvez-vous le geste de Stepka? Quelle qualité doit-on lui reconnaître? Quel ton faut-il prendre pour lire le dialogue entre les deux garçons?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Les filles ne se battent pas... mais elles se disputent et elles boudent.
Racontez une de ces disputes, qui se terminera bien.

2. Igor revient vers ses compagnons.
Imaginez sa conversation avec eux.



Le « Drôle »

1. La nouvelle ennemie

Gâté par son père, M. Romazhile, sa grand-mère, Mme Garrouste, et la domestique, Seconde, depuis qu'il a perdu sa mère, Ernest est devenu un enfant grossier et capricieux. Aucune institutrice n'a pu le faire obéir. Mlle Thibaud, qui vient d'arriver, reste le dernier espoir des parents.

1 Il ne perdait pas des yeux sa nouvelle ennemie, et elle aussi le regardait. Autant qu'elle en pouvait juger, c'était un enfant déjà envahi par la graisse. Il avait les joues lourdes de son père, mais de beaux cheveux d'un noir de corbeau, un petit nez aquilin [1], une vaste bouche rouge et bien dessinée. En somme, il aurait paru presque beau, sans cette expression vieillie, cet air de grande personne.

Qu'y a-t-il de plus triste, songeait Mademoiselle, qu'un enfant tellement gavé [2] qu'il n'a plus rien à demander? Au fond, à première vue, il ne lui avait pas déplu. Elle se sentait presque intimidée par son regard de

feu. Sans doute, l'enfant mesurait-il la force de résistance que pourrait lui opposer cet adversaire inconnu.

Soudain, d'un brusque mouvement, il disparut sous ses draps, la figure tournée du côté du mur; et l'on ne vit plus que la boule de son corps pelotonné, sa tignasse noire, la pointe d'une oreille rouge.

2 « Mon chéri, pria Mme Garrouste d'une voix suave [3], souhaite le bonsoir à Mademoiselle.

— Il faut souhaiter le bonsoir à la Demoiselle, reprit Seconde, sans quoi elle ne voudra pas rester ici, et il faudra te mettre en pension.

Mais le drôle ne bougeait pas plus qu'une marmotte [4]. M. Romazhile s'approcha alors du lit et redressant sa petite taille :

— Ernest, je te prie et, au besoin, je t'ordonne de présenter tes devoirs à Mlle Thibaud.

Mme Garrouste et Seconde considérèrent l'audacieux avec un air d'admiration terrifiée. Mais l'invisible marmotte ne fit pas le moindre mouvement.

— Qu'est-ce que je te donnerai, ma jolie, dit Mme Garrouste, si tu veux être gentil?... Ah! mais fais attention, tu sais!

Et d'un ton à la fois mignard [5] et menaçant, elle psalmodia [6] :

— Mon petit Ernest voulait avoir un ouistiti, eh bien, il n'aura pas de ouistiti! Mon petit Ernest voulait avoir une vipère vivante, eh bien, il n'aura pas de vipère vivante!...

Mlle Thibaud ne put s'empêcher de reprendre, entre haut et bas :

— Mon petit Ernest voulait avoir un veau à six pattes, eh bien, il n'aura pas de veau à six pattes...

— Qu'est-ce à dire, Mademoiselle? demanda d'un ton vexé, M. Romazhile.

3 A ce moment, la marmotte s'agita, souleva la neige des draps, et on entendit dans un grognement :

— Si je veux un ouistiti, je l'aurai, le ouistiti! Et si ça me plaît d'élever des vipères pour les fiche dans vos lits...

— Ernest! gémit M. Romazhile.

Mlle Thibaud se contenta de murmurer : « Charmant enfant! Jolie nature! » Mais soudain le drôle se redressa, montra sa tête hérissée :

— Alors quoi! cria-t-il, c'est-il qu'on veut me priver de dormir, maintenant? Ce n'est pas ma chambre, peut-être? La maison n'est pas assez grande, qu'on vienne me prendre mon air?

— Nous avons eu tort de l'agiter, dit Mme Garrouste.

Néron [7] enfant, assis sur son lit, considérait ses esclaves :

— Seconde, tu vas rester avec moi, jusqu'à ce que je dorme; mais que je ne t'entende pas remuer, ni te moucher, ni respirer... Vous pouvez faire sortir Dingo. »

Ayant dit, il se retourna du côté du mur.

Alors, la servante s'assit docilement sur une chaise, au chevet du lit, et se mua en statue.

(à suivre.)



1. **Aquilin :** recourbé, crochu, faisant penser à un bec d'aigle.
2. **Gavé :** qui possède tout.
3. **Suave :** douce, très agréable.
4. **Marmotte :** animal de montagne qui s'endort pendant l'hiver.
5. **Mignard :** à la fois gentil et mignon.
6. **Psalmodia :** psalmodier, c'est débiter de manière monotone et chantonnante.
7. **Néron :** empereur romain, tyrannique et cruel.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Mademoiselle trouve-t-elle le drôle sympathique? Qu'est-ce qui lui déplaît? Lisez ses réflexions avec une pointe de tristesse.
Le drôle est-il intimidé? Que pensez-vous de son brusque mouvement de fuite?

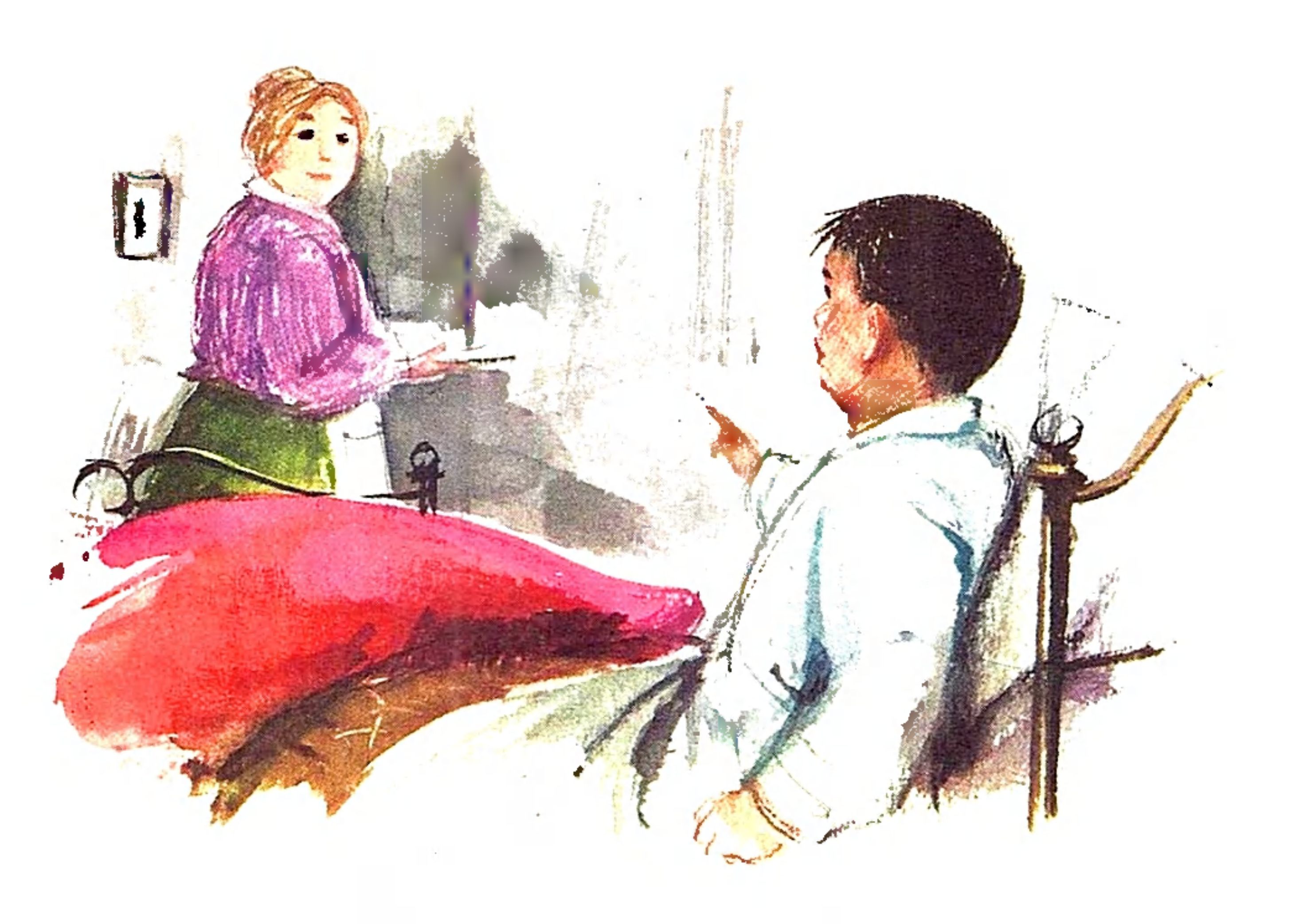
2. Chacun des personnages intervient pour faire obéir le garçon : Mme Garrouste et Seconde parlent d'abord avec douceur, suppliant presque le drôle ; puis la grand-mère profère des menaces sur un ton aigre-doux. Que fait Mademoiselle? Comment réagit M. Romazhile?

3. Sur quel ton Ernest répond-il à la menace? Puis il devient violent et insolent ; quels passages sont particulièrement significatifs?
Que pensez-vous de la docilité de l'entourage? Sur quel ton parle Mlle Thibaud?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Ernest est un enfant gâté ; qu'est-ce qui le prouve? Est-il heureux? Pourrait-il l'être aisément? En quoi ses caprices ont-ils porté préjudice à sa santé?
Fait-on facilement obéir un enfant gâté? Quels moyens faut-il employer? Aimeriez-vous avoir un enfant gâté pour camarade? Pourquoi?
Vos parents vous accordent-ils tout ce que vous demandez? *Racontez dans quelles circonstances ils vous ont refusé une chose que vous désiriez.*

2. Bébé veut jouer avec les allumettes. Maman refuse. Bébé fait une scène... *Racontez.*



2. Des ordres formels

Pour corriger Ernest de ses défauts, Mlle Thibaud a obtenu de rester seule avec lui. Sauf une servante, Augustine, tous sont partis à la campagne pendant que « le drôle » dormait. A son réveil, celui-ci, furieux, a jeté le déjeuner qu'Augustine lui a servi dans sa chambre. Mademoiselle le prévient : « Vous n'aurez pas d'autre déjeuner! ».

1 Quand elle eut refermé la porte, le drôle se redressa et se mit à songer. Celle-là, il ne l'aurait pas aussi facilement que les autres. La plupart de ses colères, il ne les éprouvait pas au fond de lui-même : il les jouait, pour effrayer son monde et se faire obéir. Par son indifférence, Mademoiselle lui enlevait une de ses armes les plus redoutables : il fallait trouver autre chose.

Augustine entra sans frapper, et après avoir ramassé les débris de vaisselle, elle essuya avec un torchon le café et le lait répandus. Cependant elle observait le drôle du coin de l'œil, stupéfaite de le voir si calme.

« Apportez-moi un autre déjeuner, et vite!

— Jamais deux déjeuners, monsieur Ernest. Bah! vous aurez plus d'appétit à midi.

Elle avait battu en retraite vers la porte. Alors elle osa lui crier sur un ton de bravade [1] :

— Les ordres de Mademoiselle sont formels [2].



2 De nouveau, le silence. Le drôle qui n'avait jamais été seul de sa vie, éprouvait un sentiment de malaise, presque de frayeur. Il se leva de nouveau, ouvrit doucement la porte, se pencha sur la rampe et appela à mi-voix : « Dingo ! ». Puis plus fort : « Dingo ! Dingo ! ».

Ils avaient pris le chien avec eux...

Il n'y avait qu'à rester couché... Il se lèverait la nuit : le garde-manger est toujours plein de bonnes choses. On verrait bien qui aurait le dernier mot...

3 Ce soir-là, avant de se mettre à table, Mademoiselle alla écouter dans l'escalier : aucun bruit ne venait de la chambre du drôle. Elle demanda à Augustine :

— Vous avez bien vidé le garde-manger ?

— Oui, Mademoiselle. J'ai tout descendu à la cave, y compris les confitures, les pots de confit [3], les jambons, comme Mademoiselle me l'a ordonné. Un rat ne trouverait pas un vieux quignon de pain à grignoter.

— Vous laisserez sur la table de la cuisine un gros morceau de pain et du fromage. Avez-vous averti le petit que c'était servi ?

— Je suis même entrée dans la chambre : il avait le nez contre le mur.

— Vous lui avez bien dit qu'il y avait du canard aux navets ? de la tarte ?... Et il n'a pas bronché ?

— Il n'a pas bronché.

— Attendons ! »

4 Vers onze heures, Mademoiselle entendit une porte s'ouvrir à l'étage des chambres; elle se dissimula sous l'escalier, à l'entrée de la cave. Le drôle passa tout près d'elle, sans la voir, tenant une bougie à la main. Il avait jeté un couvre-pied rouge sur ses épaules et ainsi déguisé, il suivit le couloir de la cuisine, alla droit au garde-manger, étouffa un cri : rien! pas un reste de viande, pas la moindre croûte. Il leva les yeux : aucun jambon ne pendait plus aux solives [4], et l'étagère, où s'alignaient d'habitude les pots de confit, était vide.

Interdit [5], l'enfant écoutait la pluie d'automne ruisseler sur le toit et dans les gouttières. Alors, son regard de loup affamé découvrit sur la table, bien en vue, un morceau de pain et une tranche de gruyère. Il eut le courage de résister quelques secondes : c'était si évidemment l'ennemie qui, par une pitié que le drôle jugeait insultante, avait laissé là ce repas de condamné à mort. Mais il n'en pouvait plus et se mit à dévorer à pleines dents.

(à suivre.)

1. **Bravade :** acte par lequel on s'oppose à quelqu'un.
2. **Formels :** absolus ; auxquels on ne peut pas désobéir.
3. **Confit :** morceau de viande ou de volaille cuit et conservé dans la graisse.
4. **Solives :** petites poutres soutenant le plancher de la pièce au-dessus.
5. **Interdit :** stupéfait, sans réaction.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Ernest vient de subir un échec ; il reste calme. Pourquoi? Pourtant, lorsqu'Augustine apparaît, comment lui parle-t-il? Celle-ci se laisse-t-elle intimider? Sur quel ton répond-elle à Ernest? Mais à quel moment?
2. Seul, quel sentiment éprouve le drôle? Montrez en lisant combien il est désorienté. Mais la dernière phrase ne contient-elle pas une menace?
3. Le dialogue entre Mademoiselle et Augustine nous fait connaître les précautions qui ont été prises. Mademoiselle pose des questions et donne des ordres ; pourquoi perçoit-on un peu d'étonnement dans ses questions?
4. Que fait Ernest? Pourquoi? L'expédition se révèle-t-elle fructueuse? Insistez, en lisant, sur les mots qui indiquent l'insuccès de ses recherches. Traduisez sa brève révolte et son amertume.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Ernest mange-t-il d'habitude beaucoup et de bonnes choses? Quelles victuailles trouve-t-on ordinairement dans sa maison? Comment appelle-t-il le maigre repas qui reste?
Aimez-vous les bons repas? Quels plats préférez-vous? Combien de repas prenez-vous tous les jours? Que mangez-vous à peu près à tous les repas?
Vous souvenez-vous d'un repas que vous avez particulièrement apprécié? *Donnez-en le menu.*
2. Vous sentez la faim alors que, immédiatement, vous n'avez rien à manger. Dans quelles circonstances? Dites ce que vous éprouvez et ce à quoi vous pensez. Comment essayez-vous de tromper votre faim? Enfin... *Racontez.*



3. Premiers progrès

1 Comme il avalait la dernière bouchée, il entendit un gémissement derrière la porte qui donnait sur le jardin, un souffle de bête. « Dingo! » appela-t-il à mi-voix. Un jappement lui répondit. Déjà l'enfant avait tiré les verrous, poussé le lourd volet. Dingo se jeta sur lui, un Dingo mouillé, crotté; mais le drôle s'en moquait bien : il avait laissé glisser l'édredon, et, en chemise, frissonnant, il serrait Dingo contre lui, ne se défendait pas contre ses coups de langue.

Dingo, couché dans un coin, continuait de japper plaintivement. Il avait faim sans doute. Que lui donner à manger? Quelques débris restaient sur la table : Dingo les flaira, puis, au grand étonnement de son maître, se recoucha sans y toucher. En revanche, il vida une terrine d'eau, à grandes lampées [1]. Comme le chien s'était levé pour boire, le drôle aperçut, à la place que la pauvre bête venait de quitter, une flaque de sang. Lui-même avait du sang sur sa chemise. Affolé, il saisit la bougie, se pencha sur Dingo, et découvrit une blessure à l'arrière-train. Le chien haletait et continuait de se plaindre doucement, comme pour implorer son maître.

Le drôle, habitué à être servi en tout, perdit la tête et se mit à crier et à pleurer... Il s'arrêta net : l'ennemie venait d'entrer, avec une lampe. Elle vit d'abord la chemise du drôle tachée de sang, le crut blessé, se précipita.

« Ce n'est pas moi! C'est Dingo! Il va crever...

2 C'était Dingo! Elle respira, s'approcha du chien qui ne pensait plus à mordre et qui attendait du secours de toute créature humaine. Ayant rempli la terrine d'eau, elle prit son mouchoir et lava la plaie, puis coupa avec des ciseaux les poils pleins de sang coagulé [2].

— Continuez de laver la plaie, Ernest. J'ai dans ma chambre ce qu'il faut pour panser Dingo.

Elle monta joyeusement l'escalier et se cogna à Augustine que les cris du drôle avaient réveillée. Après l'avoir mise, en quelques mots, au courant de l'aventure, elle la chargea d'aller prendre à la cave, du lait pour Dingo, et d'autres nourritures plus substantielles [3].

Elle redescendit avec une bande Velpeau, de l'ouate, de l'eau oxygénée; en un tournemain, elle eut achevé le pansement. Le drôle, enveloppé dans son édredon rouge, assis sur une chaise, ne bougeait pas. L'institutrice sortit un instant dans le corridor, et il l'entendit chuchoter avec Augustine. Puis elle rentra, chargée d'une terrine de lait, que Dingo but avidement.

— Il a le museau chaud, dit-elle; il a la fièvre. Nous allons l'installer dans votre chambre. Prenez la lampe et marchez devant.



3 Elle portait Dingo dans ses bras comme un enfant, et s'engagea dans l'escalier, précédée et éclairée par le drôle.

Quand le cortège pénétra dans la chambre, Augustine, en maugréant [4], achevait de dresser un couvert sur le guéridon : il y avait du jambon, du poulet froid, de la tarte...

— Pour vous remettre de vos émotions, dit Mademoiselle.

Elle installa le chien sur un coussin, jeta sur lui une couverture.

— Il m'a léchée, dit-elle.

Mais le drôle maintenant rassuré, était bien décidé à ne pas répondre. Il s'attabla et se mit à manger, sans plus lever les yeux vers l'institutrice.

Quand il eut achevé son repas, elle desservit elle-même.

— On vous apportera, demain matin, votre petit déjeuner, car vous aurez besoin de dormir tard, après cette mauvaise nuit. Bonsoir, Ernest. »

Il répondit par un grognement : c'était tout de même mieux que rien.

(à suivre.)



1. **Lampées :** grandes gorgées avalées d'un coup.
2. **Coagulé :** légèrement durci.
3. **Substantielles :** très nourrissantes.
4. **Maugréant :** maugréer, c'est grogner, se fâcher.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Enfin un ami ! Comment le chien et Ernest manifestent-ils la joie de se retrouver? Ernest se rend-il compte tout de suite que le chien est blessé? Faites ressortir l'étonnement du garçon. Quel effet produit sur lui la vue du sang? Exprimez son inquiétude, son affolement.
Quand Mademoiselle arrive, qu'imagine-t-elle?

2. Exprimez le soulagement de l'institutrice en voyant que seul le chien est blessé. Sur quel ton, à deux reprises, parle-t-elle à Ernest? Pourquoi monte-t-elle l'escalier joyeusement?

3. Mademoiselle se montre pleine de sollicitude pour Ernest. Pourquoi? A-t-elle réussi à modifier son caractère? A quoi discerne-t-on cependant un léger progrès?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Dingo vous semble-t-il gravement blessé? Qu'est-ce qui le prouve? Le chien se plaint ; souffre-t-il beaucoup?
Vous avez vu un chien ou un autre animal blessé. *Parlez-nous de lui.*
Parmi les animaux que vous connaissez, quel est celui qui vous paraît le plus sensible aux compliments et aux reproches ? En quelles circonstances, et comment l'avez-vous vu manifester sa joie ? Comment prouve-t-il son attachement à son maître ?

2. Votre chien et votre chat se disputent un os de poulet... Soudain le chat griffe le chien... Vous soignez le chien, vous grondez le chat... *Racontez.*



4. Mademoiselle n'attendit pas longtemps

1 La pluie ruisselait contre les vitres, dans le bureau où Augustine avait allumé du feu. La salle à manger séparait cette petite pièce du salon où le drôle s'amusait à chercher des airs sur le piano...

« Prend-il des leçons de musique? demanda l'institutrice à Augustine qui apportait le courrier.

— Pensez-vous! Il ne prend des leçons de rien du tout. Mais quand il pleut, il passe des journées entières devant le piano, à agacer tout le monde... Il n'aime que la musique.

Il était certainement doué, songeait Mademoiselle. Il suffisait d'entendre, pour en être assuré, les improvisations[1] qui naissaient sous ses petites mains tâtonnantes.

2 Cependant, la pluie avait cessé. Le soleil attira le drôle dans le jardin. Mademoiselle avait une idée, dont elle n'espérait rien; mais il fallait tout essayer. Elle traversa la salle à manger, et pénétra dans le salon, dont le drôle n'avait pas refermé la porte-fenêtre. Elle s'assit à son tour devant le piano.

Elle joua d'abord un prélude de Chopin, puis un autre, bien moins attentive à la musique qu'à un bruit de pas hésitants sur les marches. Elle ne tourna pas la tête, mais elle était sûre que quelqu'un était aux écoutes. Elle devinait cette présence...



Entrerait-il dans le salon ? Il résista près d'un quart d'heure au désir qu'il en avait. Mademoiselle commençait à perdre espoir, lorsqu'elle l'entendit enfin. A peine se fut-il assis dans un fauteuil, près de la porte, que Mademoiselle s'arrêta net, et, après avoir brusquement fermé le piano, se leva.

— Pourquoi vous arrêtez-vous ?

3 Elle se retourna et regarda sévèrement le drôle : il était rouge et la dévorait des yeux.

— Vous ne voulez pas, tout de même, que je joue pour vous !

— Vous ne m'empêcherez pas de vous écouter... Le piano est à moi, peut-être !

— Sans doute, mais je ne jouerai plus.

— Plus jamais ? demanda-t-il d'une voix désespérée.

— A la fin de chacune de vos leçons, si vous voulez travailler... Mais puisque vous ne voulez pas travailler... Et le soir après dîner. Chaque fois que je serai contente de vous...

— Jouez encore un moment... et puis je me mettrai au travail.

Elle regarda sa montre :

— Deux heures ont sonné. Rappelez-vous votre règlement : vous avez classe jusqu'à trois heures. A ce moment-là, si vous avez montré un peu de bonne volonté...

Il serra les poings :

— Non! Tout de suite! tout de suite!

— Cette heure sera vite passée, Ernest. Et j'ai tant à vous apprendre.

Elle alla vers la porte. Il répétait rageusement : « Tout de suite! tout de suite! ». Elle ne se retourna pas. Elle dit :

— Vous me retrouverez dans la salle d'études. »

Elle s'installa devant la table souillée d'encre, ouvrit un cahier, tailla un crayon. Elle attendait, mais n'eut pas à attendre longtemps, le drôle entrait enfin, en reniflant, les mains dans ses poches, les épaules soulevées.

François MAURIAC, « Le drôle ». *(Paul Hartmann.)*



1. **Improvisations** : airs de musique composés, inventés spontanément, au moment même.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Pendant qu'Ernest cherche des airs sur le piano Mademoiselle interroge Augustine. Celle-ci apprécie-t-elle les improvisations du drôle? Pourquoi, au contraire, les réflexions de Mademoiselle sont-elles plus favorables?

2. Mademoiselle a une idée ; devinez-vous tout de suite laquelle? Réussit-elle à intéresser Ernest? En lisant, vous ferez ressortir l'attente de Mademoiselle, ses doutes puis son soulagement. Changez de ton pour exprimer l'arrêt brutal de la musique et posez la question d'Ernest avec un accent de reproche.

3. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'attitude d'Ernest? Mademoiselle se laisse-t-elle attendrir? Vous lirez le dialogue en prenant le ton calme et ferme de Mademoiselle. Par contre les paroles d'Ernest exprimeront d'abord l'insolence, puis le désespoir, la supplication, la colère même. Mademoiselle a-t-elle eu raison?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Ernest aime la musique. Qu'est-ce qui le prouve? Est-il habile? Pourquoi? Qu'accepte-t-il de faire pour entendre jouer du piano?
Aimez-vous écouter de la musique? Quelle musique aimez-vous? Quels mucisiens préférez-vous? Quels sont vos chanteurs préférés?
Utilisez-vous un électrophone et des disques? A quels moments? Quels disques écoutez-vous le plus souvent?

2. « Nous allons écouter quelques disques » dit maman. Oui, mais papa aime... Maman voudrait entendre... Et vous? *Faites parler les trois personnages.*



Les trois larrons

1. Un voleur en vole un autre

L'histoire se passe il y a bien longtemps, au temps des seigneurs. Deux frères, voleurs habiles, Haimet et Barat, ont pour compagnon Travers, un paysan désireux de les imiter.

1 Un jour qu'ils se promenaient tous trois dans la forêt, Haimet, l'aîné des deux frères, aperçoit une pie qui rentre au nid, perché tout au haut d'un grand chêne.

« Frère, dit-il à Barat, que répondrais-tu à celui qui se ferait fort d'aller enlever les œufs sous cette pie ? Que penserais-tu de celui qui ferait le coup sans faire envoler l'oiseau ?

— Je lui répondrais qu'il propose une chose impossible.

— Eh bien, regarde-moi faire !

Aussitôt dit, aussitôt fait. Voici l'aîné qui grimpe à l'arbre silencieusement. Il s'élève, s'élève, atteint le nid et, à gestes mesurés [1], se met à écarter les brins entremêlés, ouvrant ainsi dessous le nid de la pie un passage par où, un à un, les œufs glissent jusqu'en sa main. Il les coule dans une poche puis redescend promptement.

— Certes, mon frère, tu es un voleur bien habile ! Mais tu serais incomparable si tu pouvais maintenant aller reporter les œufs sous la mère, comme tu les en a tirés !

2 Haimet, piqué au jeu, accepte le défi [2] et le voilà qui se hisse une seconde fois, de branche en branche, jusqu'au faîte [3] du grand chêne. Lorsque Barat vit son frère déjà haut dans cet arbre, il dit à Travers :

— Tu viens de voir ce que sait faire Haimet. Eh bien ! regarde maintenant un tour de ma façon.

Et derrière son frère aîné, il grimpe lestement, plus vif que l'écureuil, plus souple qu'un lézard. Haimet, tout à sa besogne, n'entend rien. Il

surveille l'oiseau tout en introduisant les œufs de la pie, Haimet ne sent point son adroit coquin de frère s'approcher de lui, détacher habilement la courroie qui retient ses chausses [4], et, par une manœuvre surprenante, le déculotter pour de bon. Alors que l'autre, tout à sa difficulté reste agrippé à la branche, Barat revient à terre portant à la main le gage [5] de sa victoire!

3 Haimet, ayant remis les œufs, bouché l'ouverture sous le nid, redescend et s'attend à recevoir les compliments de ses deux compères.

— Es-tu bien sûr d'avoir remis en place tous les œufs, beau doux frère? Ne nous trompes-tu pas? Pour moi, je gage que tu les as cachés dans tes chausses!

L'aîné regarde : il voit alors qu'il n'a plus de culotte.

— Dieu! que m'est-il arrivé?

Mais, devant la mine réjouie des deux autres, il devine que c'est là un tour de son cadet.

— Excellent voleur, dit-il, que celui qui en vole un autre... »

(à suivre.)

1. **Mesurés :** sans précipitation.
2. **Défi :** défier quelqu'un c'est, dans ce cas, affirmer impossible ce qu'il propose de faire.
3. **Faîte :** le haut.
4. **Chausses :** pantalon.
5. **Gage :** la preuve.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Haimet veut prouver son habileté. Est-ce par intérêt? Qu'est-ce qui rend l'entreprise difficile? Pour exprimer la progression prudente et méthodique d'Haimet, lisez lentement, marquez assez longuement les nombreuses pauses.

2. Barat veut montrer son savoir-faire ; quelles expressions révèlent son agilité? Pourquoi peut-on dire qu'il s'agit d'une « manœuvre surprenante »?
Qu'est-ce qui vous amuse dans ce passage?

3. Barat parle à son frère avec ironie. Les réactions d'Haimet permettent-elles de dire qu'il est beau joueur? Lisez ce paragraphe d'un ton alerte et un peu amusé.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Pourquoi peut-on dire que les frères sont de bons grimpeurs? Pourquoi des hommes grimpent-ils aux arbres? Avez-vous vu des électriciens grimper aux poteaux électriques? Comment s'y prennent-ils?
Vous-même, avez-vous essayé de grimper aux arbres? Que vouliez-vous faire? Dites ce que vous pouviez voir de là-haut et ce que vous avez pensé. A quoi faut-il prendre garde en grimpant et en redescendant?

2. « Tu vas voir si je sais grimper, dit Jean à sa sœur Louise. » Il s'approche d'un jeune pin *(décrivez l'arbre, montrez Jean en train de grimper)* Soudain Jean s'arrête : il a le vertige... Il ferme les yeux et se laisse glisser... *(Comment sont ses mains, ses jambes, sa culotte. Que dit Annette?)*



2. Mon cochon est perdu!

Travers ne se juge pas assez habile et, au fond, il est resté honnête. Il retourne à sa ferme, engraisse et tue un cochon. En son absence, deux voyageurs de fort mauvaise mine surviennent, furetant partout pour voir ce qu'ils pourraient voler. La femme de Travers a eu grand-peur.

1 « Ah! ce sont mes deux drôles, s'écrie douloureusement Travers, mon cochon est perdu!

— Il y a encore un moyen dit la femme, ôtons-le de sa place et cachons-le quelque part pour la nuit.

Travers décroche le cochon et va le ranger à l'autre bout de la chambre, sous la huche qui sert à pétrir le pain. Après quoi, il se couche, mais non sans inquiétude.

La pleine nuit venue, les deux frères arrivent. Tandis que l'aîné fait le guet, Barat commence à percer le mur à l'endroit où il avait vu le cochon suspendu. Il s'aperçoit bien vite qu'il n'y a plus que la corde.

— L'oiseau est déniché, dit-il, nous venons trop tard.

2 Travers, que la crainte d'être volé tient en alarme [1], croit entendre quelque bruit, réveille sa femme et court à la huche. Son cochon s'y trouve encore. Mais comme il craint aussi pour sa grange et son écurie il sort, armé d'une hache, pour faire partout sa ronde [2].

Barat l'entend, profite de ce moment pour crocheter [3] la porte et, dans la chambre sans lumière, s'approche du lit, contrefaisant la voix de Travers :

— Marie, dit-il, le cochon n'est plus à la muraille, qu'en as-tu fait?

— Tu ne te souviens donc pas que nous l'avons mis sous la huche? Est-ce que la peur te trouble la cervelle?

— Non pas, mais je l'avais oublié. Reste là, je vais voir.

3 En disant cela, il va charger le cochon sur ses épaules et l'emporte. Cependant Travers rentre après avoir fait sa ronde et bien vérifié ses portes.

— Il faut avouer, dit la femme, que mon mari a une pauvre tête : il oublie depuis tantôt ce qu'il a fait de son cochon...

Travers surpris demande des explications. Il comprend vite et frémit.

— Je l'avais annoncé qu'on me le volerait. Adieu, le voilà parti, je ne le reverrai plus! »

Cependant, comme les voleurs ne peuvent pas être bien loin, il espère pouvoir les rattraper...

(à suivre.)



1. **En alarme :** sur ses gardes, alerté.
2. **Faire sa ronde :** le parcours que fait un gardien à heures régulières.
3. **Crocheter :** ouvrir avec un crochet. Ce sont les cambrioleurs qui utilisent ce moyen.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quand il devine que les deux frères sont venus reconnaître les lieux, pourquoi Travers dit-il : « Mon cochon est perdu »? Sur quel ton le dit-il?

2. Quelles expressions montrent l'inquiétude de Travers? Que fait-il pour protéger son bien? Barat agit promptement. Qu'est-ce qui prouve qu'il est très astucieux? Il parle avec naturel ; la femme s'aperçoit-elle de la supercherie?

3. Comment Travers se rend-il compte du vol? Sa femme parle avec assurance et montre un peu de mépris à son mari. Celui-ci comprend-il rapidement? Quel mot exprime ce qu'il ressent?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Vous avez lu ou entendu le récit d'un vol. Racontez. Rappelez d'abord les circonstances (moment, lieu). Présentez la victime. Comment le vol a-t-il été commis? Qu'est-ce qui a été volé? Qui est venu? Qu'a-t-il fait? A-t-on pu arrêter les coupables?

2. Vous vous réveillez en pleine nuit. Vous entendez un bruit qui vous fait penser à un voleur. Vous appelez vos parents... Racontez. Ce n'était pas un voleur... Donnez l'explication (une porte, une fenêtre que le vent faisait battre, un animal..., etc.).



3. Le cochon pris et repris

1 Haimet marche à l'avant, dans la nuit noire, et son frère, dont le fardeau ralentit le pas, suit à quelque distance. Travers le rejoint, le reconnaît, prend le ton de voix de l'aîné :

« Tu dois être las, donne que je le porte à mon tour. »

Barat croit entendre son frère, livre le cochon à Travers et prend les devants. Il n'a pas fait cent pas qu'à son grand étonnement il rencontre Haimet.

— Morbleu, dit-il, j'ai été attrapé. Ce coquin de Travers m'a joué un tour mais, laisse faire, tu vas voir si je sais réparer ma sottise.

En deux minutes il se dévêt, met sa chemise par-dessus ses habits, se fait une espèce de coiffe de femme et dans cet accoutrement [1] court à toutes jambes, par un autre sentier, jusqu'à la maison de Travers.

2 Quand il le voit arriver, il s'avance au-devant de lui, imitant la femme et lui demande, en contrefaisant sa voix, s'il a repris le cochon.

— Oui, je le tiens.

— Eh bien! donne-le-moi, je vais le rentrer. Cours vite à l'étable car j'y ai entendu du bruit.

Travers l'aide à charger l'animal sur ses épaules et va faire une nouvelle ronde. Quand il rentre, il s'étonne de trouver sa femme au lit, pleurant et se mourant de peur. On l'a de nouveau trompé! Il jure de ne sortir que victorieux, d'une manière ou d'une autre, de cette aventure.

3 Il se doute bien que les voleurs, cette fois, ne prendront pas le même chemin, mais il pense, avec raison, que la forêt reste leur meilleur refuge et qu'ils y reviendront. En effet ils y sont déjà et, au pied d'un chêne, ils viennent d'allumer un feu pour faire tout de suite quelques grillades. Ils vont çà et là ramasser feuilles sèches et branches mortes. Travers qui, à la lueur du feu, n'a pas eu de peine à trouver les larrons, profite de leur éloignement. Il grimpe sur le chêne, se suspend d'une main dans l'attitude d'un pendu, et d'une voix de tonnerre, il s'écrie :

— Malheureux! vous finirez comme moi.

4 Les deux voleurs, épouvantés, croient voir et entendre leur père, pendu jadis pour rapines [2]. Ils ne songent qu'à se sauver. L'autre revient triomphant conter à sa femme sa nouvelle victoire. Elle le félicite en l'embrassant.

— Ne nous flattons pas trop encore, répond-il. Les drôles ne sont pas loin, et tant que le cochon sera là, je craindrai toujours. Fais chauffer de l'eau, nous le ferons cuire. S'ils reviennent, nous verrons alors comment ils s'y prendront... »

(à suivre.)



1. **Accoutrement** : habillement bizarre.
2. **Rapines** : vols accompagnés de violence.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Travers ne se tient pas pour battu. Quelle ruse emploie-t-il pour reprendre le cochon? Pourquoi réussit-il facilement?
Haimet est mécontent de sa sottise. Quels mots le prouvent? Lisez plus rapidement la phrase qui présente sa nouvelle ruse.
2. Le même tour réussit une nouvelle fois. Quels sentiments la femme de Travers et Travers lui-même éprouvent-ils? Lisez avec vigueur la dernière phrase qui exprime la détermination du paysan.
3. Comment Travers raisonne-t-il? A-t-il vu juste? Quel tour a-t-il manigancé? Quel effet cette ruse produit-elle sur les voleurs?
4. Travers a gagné. Quels mots le prouvent? Montrez que Travers parle sagement.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Comment les voleurs parviennent-ils à se tromper mutuellement? Quelles sont les personnes dont le métier consiste à se travestir?
Vous avez assisté à une représentation théâtrale ou à la projection d'un film. Quels acteurs y avez-vous vus et entendus? Quels personnages interprétaient-ils?
Décrivez Charlot, Zorro ou tout autre héros de cinéma.
2. Pour une fête costumée vos amis et vous-même vous êtes déguisés. Présentez les différents personnages avec leurs costumes. Vous êtes-vous amusés? Racontez.



4. Venez vous régaler avec nous

1 Elle allume donc le feu : lui dépèce[1] l'animal qu'il met par morceaux dans le chaudron. Chacun d'eux, pour y veiller, s'assoit au coin de la cheminée. Travers, que l'inquiétude et le travail de nuit ont beaucoup fatigué, ne tarde guère à s'assoupir.

« Couche-toi, lui dit sa femme, j'aurai soin du cochon. Tout est bien fermé, il n'y a rien à craindre. En tout cas, si j'entends du bruit, je t'appellerai. »

Tout habillé, il se jette sur son lit où il s'endort aussitôt. La femme continue pendant quelque temps de veiller au chaudron, mais enfin le sommeil la gagne et elle s'endort sur sa chaise.

2 Pendant ce temps, les larrons, remis de leur première frayeur, étaient revenus au chêne. Ne trouvant plus ni le pendu, ni le cochon, ils devinent facilement le vrai de l'aventure. Ils se croiraient déshonorés si Travers l'emportait sur eux. Ils repartent vers sa chaumière, déterminés à déployer[2] la meilleure de leurs ruses. Avant de rien entreprendre, Barat, pour savoir si l'ennemi est sur ses gardes, regarde par le trou qu'il avait fait à la muraille.

— Ils ont voulu nous éviter la peine de le faire cuire, dit Barat à son frère, et, après tout, nous avons eu assez de mal pour qu'ils nous l'apprêtent. Sois tranquille, je te promets de t'en faire manger.

3 Il va aussitôt couper une longue gaule qu'il aiguise par un bout. Il monte sur le toit et, passant la gaule par la cheminée, il la pique dans un morceau qu'il enlève. Le hasard fait qu'au même moment Travers s'éveille. Il voit la manœuvre et comprend qu'avec des ennemis si habiles, la paix est préférable à la guerre.

— Amis, leur crie-t-il, j'ai eu tort de ne pas vous inviter à goûter du cochon, mais vous auriez tort d'abîmer mon toit. Ne jouons plus à voir qui sera le plus fin. Nous n'en finirons jamais. Descendez et venez vous régaler avec nous. »

Il va ouvrir la porte. Tout le monde se met à table et se réconcilie [3] de la meilleure façon du monde : devant un bon repas.

J. SABLIÈRE, « Fabliaux ». *(Les nouvelles Presses Françaises.)*



1. **Dépèce :** découpe en pièces, met en morceaux.
2. **Déployer :** ouvrir tout grand, utiliser à plein.
3. **Se réconcilie :** fait la paix, redevient ami.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Pour quelles raisons Travers se sent-il fatigué? Sa femme parle avec assurance et sans inquiétude ; pourquoi? Qu'arrive-t-il?

2. Cependant les deux frères renoncent-ils à s'emparer du cochon? Quel mot indique leur état d'esprit? On dirait même que Barat semble amusé : il parle avec une certaine ironie.

3. Quelle nouvelle ruse Barat imagine-t-il?
Travers décide d'en finir. Il parle avec sagesse et même avec une certaine amitié. Agiriez-vous comme lui si vous étiez à sa place?
Changez de ton pour mettre en valeur la réflexion finale.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. « La fête du cochon ». C'est ainsi que l'on appelle souvent, à la campagne, le jour où l'on tue le cochon pour en faire de la charcuterie. Que se passe-t-il au long de la journée? Que font les hommes, les femmes de la maison ou du voisinage? Quels plats, quelles charcuteries, quelles conserves prépare-t-on? Où les range-t-on? Aimez-vous ou aimeriez-vous assister à une telle fête? Pourquoi?

2. « La prochaine fois, dit Barat, c'est nous qui régalerons... Nous apporterons... » Continuez.



Avec mes sabots

1. Les cochons

Dans une ferme aveyronnaise, deux enfants, Henri et Justin, aident leurs parents et s'amusent autant qu'ils le peuvent. Ces scènes d'une enfance paysanne se situent au début du siècle. Henri nous conte d'abord ses mésaventures de gardien de cochons.

1 « Cochons maudits, que vous m'avez tourmenté! Troupe grognante et rôdeuse, combien de fois t'ai-je envoyée aux cinq cents diables! Il paraît que certains consentent à paître tranquillement, comme des brebis. Mais les nôtres, mon ami, les nôtres sont pires que des sangliers. Vous les mettez là, ils décampent ailleurs et de là filent encore plus loin. Et toi, berger, galope à leurs trousses ici, là-bas, en te meurtrissant les chevilles. Après tout, tu as des jambes toutes neuves... Encore si la pâture était close par une muraillette, une haie, quelque chose enfin! Figurez-vous une planche [1] de trèfle entre des choux et du maïs. Quand je les détourne des choux, ils s'abattent sur le maïs et, réflexion faite, reviennent aux choux. Et je continue à me gendarmer jusqu'à ce qu'ils soient repus. Passe encore de les poursuivre : je me sens de taille à les fatiguer à ce jeu. Mais enfin, on aimerait avoir un moment à soi, respirer à son aise et jouer un peu, comme font les autres enfants.

2 Vraiment, je m'ingénie à faire rester mes cochons tranquilles. Ce n'est pas facile, croyez-moi. Je lie leurs pattes de derrière avec du fil de fer.

Couchés dans le trèfle, ils se vautrent sans manger à moitié et, le soir venu, grognent encore de faim. Alors, j'essaie de leur garrotter [2] une seule patte, comme nous le faisons à une vache capricieuse, pour la traire à loisir. Mais sur trois pattes, ces brigands couvrent autant de chemin que sur quatre. Inutile d'insister!

Chaque matin je sème des châtaignes dans les trèfles, à pleines poignées. Tant qu'ils en sentent une, ils fouissent [3], reniflent et reniflent, en grognant de satisfaction. Pendant ce temps je me laisse vivre. Seulement, au bout d'un quart d'heure, ils ont tout mangé, les goulus... Et les voici dévastant les choux et le maïs.

3 Enfin je trouvai un biais tel que vous pourriez le chercher pendant trois mois et trois jours. Simple comme un bonjour : je les attachai par la queue, deux par deux.

Cela suffit. Quand l'un tire de son côté, l'autre réplique d'autant. Au début, ils essaient de jouer au plus fort mais ils comprennent vite qu'ils sont unis par une volonté supérieure et que la discorde ne mène à rien. Ils s'habituent l'un à l'autre et, tandis que ces attelages d'un nouveau genre s'engraissent honnêtement, je peux tout à loisir débusquer [4] les grillons. Quand sonne l'heure du retour, je détache mes gorets qui rentrent de leur allure guillerette [5], repus à souhait. Ils grossissent à qui mieux mieux sous le poil lustré et je ne désespère pas de voir le troupeau faire honneur à son gardien.

Mais cela ne dura pas... Quand j'y pense quelque chose me serre l'estomac. Quel affront et quelle peur!



4 Un jour que nous sommes tous bien tranquilles, les cochons appariés [6] comme je l'ai dit et moi les yeux au ciel, ma mère, à la lisière du pré, sonne le retour. Elle sonne en frappant sur le chaudron qu'elle tient, et elle crie : tech, tech, petits, petits!

Mes enfants! Pour courir à la pâtée, les cochons filent dans l'herbe. S'embrouillant, se tordant, couinant et se mordant, ils s'arrachent la queue! Les uns arrivent avec un bout supplémentaire mal rafistolé, les autres avec un misérable moignon encore frémissant.

J'étais atterré.

— Est-ce possible, bredouillait ma mère, mon Dieu est-ce possible?

La pauvre femme, les bras au ciel, n'en croyait pas ses yeux...

(à suivre.)

1. **Planche** : petit espace de terre, plus long que large.
2. **Garrotter** : lier étroitement et fortement.
3. **Fouissent** : creusent avec leur groin, leur museau.
4. **Débusquer** : littéralement, faire sortir du bois.
5. **Guillerette** : vive et gaie.
6. **Appariés** : attachés par paires, deux par deux.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Pensez-vous qu'il est facile de garder les cochons ? Pourquoi ? Sur quel ton le jeune gardien exprime-t-il ses tourments ?

2. Le garçon décrit de façon très vivante les ruses qu'il invente pour empêcher les cochons de courir. Enumérez-les... Lisez en indiquant successivement l'espoir, la satisfaction, le découragement.

3. Le berger finit par trouver un procédé efficace ; lequel? Y auriez-vous pensé? Traduisez, en lisant, la satisfaction du garçon.
Le ton change à la fin du paragraphe ; pourquoi? Qu'exprime-t-il?

4. Comment étaient le gardien et son troupeau? Lancez les appels de la mère à la façon des paysans : insistez sur la dernière syllabe des mots que vous prononcerez sur un ton plus aigu. Ces appels, que déclenchent-ils? Accélérez le rythme de la lecture pour traduire l'empressement des cochons et le désordre qui en résulte.
Malgré le désespoir du fils et de la mère, pourquoi cette mésaventure nous amuse-t-elle?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Le jeune gardien éprouve-t-il de la sympathie pour les cochons? Et vous, les trouvez-vous sympathiques? Pourquoi?
Décrivez l'un d'eux. Comment vivent-ils? Pourquoi élève-t-on des cochons?
Connaissez-vous un animal sauvage qui leur ressemble? Présentez-le. Où et comment vit-il? Comment le chasse-t-on?

2 - Résumez en quelques phrases le récit ci-dessus en utilisant les indications suivantes :

1. Un jeune gardien raconte combien la surveillance des cochons lui occasionnait de tourments Ils...

2. S'il... les cochons...

3. Enfin le gardien... Il...

4. Mais un beau jour, la mère... Aussitôt... Quel désastre.



2. Les échasses

Henri et Justin ne disposaient pas de jouets bien coûteux. Mais ils avaient de l'imagination et de l'habileté.

1 A l'école, nous nous étions vivement intéressés à cette mode des bergers landais juchés sur leurs grandes échasses de deux mètres, au-dessus de leurs troupeaux. Ne me parlez pas de nos méchantes échasses de gamins, tenues à pleines poignées, de ces béquilles qui vous font marcher déhanchés comme des oies trop grasses. Les vraies échasses, liées au jarret, vous laissent les mains libres, à toutes fins utiles, ne serait-ce que pour assurer un équilibre chancelant...

Nous coupions de jeunes frênes, ni trop grêles ni trop lourds. Une branche fourchue pour poser le pied, des jambières de fil de fer et, hardi! Nous avions des jambes de géant. Les premières nous hissèrent d'un pan [1], les suivantes de deux; les troisièmes atteignaient un mètre. Nous rêvions d'échasses de deux mètres, comme les pâtres landais. Mais hélas, quatre pans nous suffirent. Et ce fut même trop...

2 Comme vous pensez, l'on se dégoûte vite de courir ainsi sur la terre de tous les jours. Après avoir cueilli des noisettes et des nèfles à la cime des arbres, on se trouve bête de cheminer ainsi côte à côte, à un mètre au-dessus du sol. Heureusement, il y a l'Aveyron tout près, l'Aveyron que l'on traverse sans retrousser les pantalons et sans se mouiller. Nous allions rafler sur l'autre rive des pommes et des noisettes. Nous pouvions atteindre n'importe quel rocher au milieu de l'eau, nous y percher, nous y allonger, nous y installer pour lire à loisir pendant que le bétail profitait [2] et que le courant, sous les feuillages, renouvelait son murmure de toujours.



Mais le meilleur service que nous rendirent nos échasses, ce fut de nous donner, pendant un temps trop court, l'avantage sur le berger de Mirabel. Cet ahuri, qui ne voyait personne de la semaine, se montrait sauvage comme un ours. Au lieu de nous faire fête et de fraterniser avec nous, du plus loin qu'il nous voyait il nous crachait ses insolences. Quand le courant tirait entre nous une frontière infranchissable, il venait sur l'autre rive nous narguer et nous insulter :

« Ventres-creux ! mangeurs de châtaignes ! »

3 Soudain, un jour, alors qu'il s'y attend le moins, nous ajustons nos échasses et nous partons en expédition. La poursuite ne dure guère à travers friches [3] et bois. Pensez ! nous avons des bottes de sept lieues ! Pour être étrillé, il l'est, le flambard [4], et de bonne façon. Tellement qu'il semble guéri de sa manie d'insulter les braves garçons. Aucune provocation ne peut le mettre en train.

— Hé alors, miteux, criait Justin sur nos terres, recommence à nous insulter !

— Oh ! je le ferais bien si je voulais.

— Essaye donc, si tu as du vrai sang dans les veines !

Il se gardait bien de déclancher les hostilités. Malgré tout il devait déguster sa revanche, le forban ! Un jour que l'Aveyron coulait d'abondance, frais et laiteux après une averse sur les Causses, nous partons sur nos engins envahir le territoire ennemi.

4 Tout d'un coup, au milieu de la rivière, au plus vif du courant, je glisse sur une pierre et plouf ! pataplouf, je tombe à la renverse, entraînant

Justin qui glapit comme un perdu. L'endroit n'est pas profond ni bien dangereux et, en temps ordinaire, nous nous tirerions lestement d'affaire. Mais nos échasses nous gênent plus qu'une infirmité. Comment se redresser sur des pattes d'un mètre quand le courant vous roule et vous emporte? Maudites béquilles! Et pas moyen de les délier. Alors, comme des crapauds, il faut nager, se traîner en dépit du courant vers la rive qui semble nous fuir. L'autre, ferme à son bord, s'esclaffe [5] en nous regardant :

— Je vous attends, brame-t-il. Venez ici, poules mouillées. Essayez donc de crâner maintenant, mollassons, fainéants!

Nous arrivons quand même à reprendre pied. Il était temps! Épuisés, ruisselants, sans répondre à cet effronté, nous partons nous changer à la maison. Mais le lendemain, sans attendre, nous jetons à l'eau nos échasses, emportées au fil du courant jusqu'à la Garonne et jusqu'à la mer, par là-bas, du côté des pâtres landais.

(à suivre.)

1. **Pan** : ancienne mesure de longueur correspondant à 25 centimètres.
2. **Profitait** : mangeait bien, grossissait.
3. **Friches** : terres non cultivées où poussent mauvaises herbes et broussailles.
4. **Flambard** : vaniteux, trop sûr de lui.
5. **S'esclaffe** : rit aux éclats.

LECTURE EXPRESSIVE

1. L'auteur continue le récit de ses aventures d'enfant, sur le ton vivant et imagé des histoires vécues que l'on raconte le soir à la veillée. Pourquoi les enfants marchaient-ils sur des échasses? Est-ce facile? N'est-ce pas dangereux? Pourquoi?

2. Quels plaisirs ces échasses procurent-elles aux deux garçons ? Exprimez leur bonheur. Pourquoi le petit berger de Mirabel se montre-t-il insultant ? Quels mots, qui précisent son caractère, faut-il mettre en valeur ?

3. Les deux frères décident de punir l'insolent. Y parviennent-ils? Quel mot traduit avec vigueur la sévérité de la correction? Qui est-ce qui se montre provocant maintenant? Mais que laisse prévoir le mot « revanche »?

4. La mésaventure des deux compères nous amuse. Qu'est-ce qui fait rire?
Mettez en valeur le mouvement du récit : le dépit des deux garçons, le triomphe du berger et l'humiliation des deux autres.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Que peuvent faire les deux garçons avec leurs échasses? Si vous aviez de très, très grandes échasses, que pourriez-vous faire? Que verriez-vous d'en haut? Comment les choses vous apparaîtraient-elles?
Les gens, en bas, vous regarderaient avec curiosité et frayeur ; que diraient-ils? Qu'imagineraient-ils?
Vous marcheriez à grands pas. Qui pourrait vous rattraper?
Racontez le voyage que vous pourriez faire : passer les rivières, enjamber les collines, les maisons... Vous pourriez faire des farces. Lesquelles?

2. Henri et Justin reviennent au bord du ruisseau. Que leur dit le berger de Mirabel? Que répondent-ils?



3. La chèvre folle

A douze ans, Henri est loué comme petit berger et il connaît la rude vie des ouvriers agricoles de cette époque.

1 La chèvre du troupeau s'appelait Toutoune : une véritable fontaine de lait, un lait d'une pureté, d'un parfum au-dessus de tout éloge. Mais à cela se limitaient toutes ses qualités. La malfaisante! Quel mauvais souvenir elle m'a laissé!

J'étais berger chez Raymond du Sucolet, aux gages de dix sous par jour. Je couchais à l'étable avec le bouvier, sur une rugueuse paillasse [1] qui nous laissait les côtes endolories, longtemps après le réveil. Avec lui, je devais me lever à cinq heures, car c'était le temps des semailles et les bœufs doivent manger leur content avant d'être mis à la charrue. A la lueur de la lanterne, j'étrillais le bétail, portant l'eau à l'étable pour abreuver les vaches et leurs jeunes veaux, je chargeais une charretée de fumier, je renouvelais la litière, je préparais une brassée de bois pour la cuisine. Il y a toujours de quoi s'occuper dans une ferme...

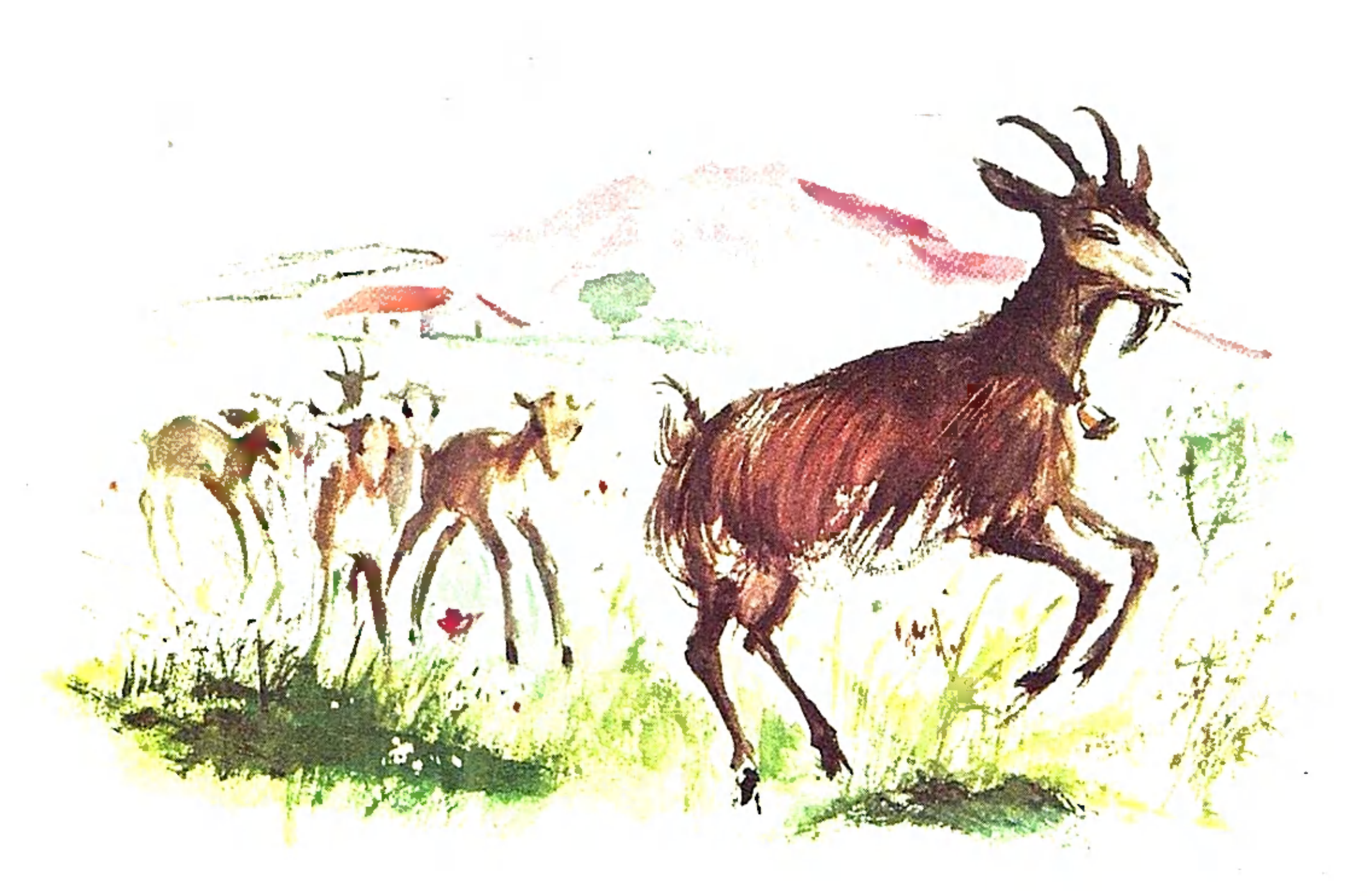
Tandis que la rosée se levait, je déjeunais, seul à un coin de table. Une assiettée de soupe achevait de me réveiller, surtout lorsque c'était une potée du jour, bien savoureuse. Je partais ensuite avec mes cinquante brebis et la chèvre, vers mes beaux pâturages, dans les éteules [2] et les taillis.

2 Quel plaisir j'aurais pris à régenter[3] mon troupeau sans cette sorcière de Toutoune : une dératée, une chèvre folle à qui vous n'auriez pas fait courber le nez deux minutes pour paître honnêtement. A pleines dents ici, à pleines dents là-bas, elle allait, filait, fonçait au travers des broussailles. Aucun champ n'était à la mesure de cette diablesse-là. Encore si la chèvre avait été seule à courir! Je n'attendais d'elle aucun miracle et je ne l'imaginais pas escaladant un chêne à reculons! Seulement, toutes les brebis restaient à ses trousses du matin au soir, s'égaillant[4] et folâtrant derrière elle, comme une stupide couvée.

Ah! vous pouvez croire que je les gagnais, mes dix sous! Tout le jour à courir, en haut, en bas, gare ici, vire[5] là-bas! Le soir je ne pouvais plus mettre un pied devant l'autre. Je voulus dire à la patronne que cette chèvre était endiablée, qu'elle me gâtait tout le troupeau, que je n'y pouvais plus tenir et qu'il fallait la retirer, faute de quoi... hé bien, je ne savais pas si je pourrais rester.

« La chèvre a toujours suivi, me répondit-elle sèchement. Ce n'est pas pour te faire plaisir que nous commencerons aujourd'hui à partager le troupeau. »

Moi, je ne demandais pas mieux mais je pleurai tout mon soûl ce soir-là et, si j'avais osé, je serais reparti à la maison...



3 Mais le chien, me direz-vous? Les bergers ont un chien, sacrebleu! Et j'en avais un, bien sûr. Je l'appelais Labric. Seulement, je ne pouvais rien en tirer. Les brebis le craignaient comme le loup, mais il n'y avait pas moyen de le lancer à leur poursuite. Quand je lui disais :

— Oh! mon petit Labric, va chercher la Pelée, là-bas, vire-la! Saute! Saute! Va la chercher! vire la Frisée, vire la Toutoune, mords-la! mon Labric baissait les oreilles, serrait la queue et me regardait avec l'air de dire :

— Tu es fou? Tu sais bien que je n'irai pas, que je ne dois pas y aller! Tu sais bien que l'on m'assomma, que l'on m'abîma l'an dernier parce que d'un coup de dents, j'avais blessé la Brigande. Alors, pourquoi recommencer; pour qu'il m'en pleuve autant sur l'échine? Non, merci, je n'y tiens pas. Tu t'es loué pour garder brebis et chèvre : garde mon garçon. Tiens, je vais voir, moi, si je trouve quelque écureuil à ma portée. »

(à suivre.)



1. **Paillasse :** sac en forme de matelas, rempli de paille.
2. **Eteules :** chaumes, petites tiges qui restent sur place après la moisson.
3. **Régenter :** conduire, gouverner à son gré.
4. **S'égaillant :** se dispersant.
5. **Vire :** virer, dans ce cas, signifie détourner.

LECTURE EXPRESSIVE

1. La présentation de la chèvre met en relief deux particularités de cet animal : une qualité (laquelle?) et son mauvais caractère (quel mot l'indique?).
Quels détails prouvent que le berger mène une vie très dure? Lisez lentement, en insistant sur l'énumération des travaux de la ferme, pour rendre sensibles les tribulations du garçon.

2. Quels mots expriment l'opinion du berger sur la chèvre? Accélérez le rythme de la lecture pour traduire la vitalité capricieuse de l'animal ; exprimez avec force l'indignation du garçon, puis son désespoir.

3. Pourquoi le chien n'aide-t-il pas le berger? Comment réagit-il à la demande pressante de son maître?
Le berger parle sur un ton passionné ; le chien semble lui répondre vivement au début, puis montrer une certaine indifférence.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. *La vie à la ferme.*
Quelles tâches le berger doit-il accomplir? Connaissez vous d'autres travaux du fermier? Certains de ces travaux se poursuivent durant toute l'année, d'autres reviennent chaque saison. Lesquels? Quels travaux vous paraissent les plus pénibles? Pourquoi?
Les machines soulagent les paysans. Lesquelles connaissez-vous? A quoi sert chacune d'elles? Quels travaux vous paraissent agréables? Aimeriez-vous être fermier? Pourquoi?

2. Le berger parle au chien et celui-ci semble lui répondre. De la même façon, que pourrait demander le berger à la chèvre? Que répondrait-elle? *Faites-les parler.*



4. A cabra!

1 Cet animal de chien n'avait la tête qu'aux écureuils. Un jour, pour le punir, je lui frottai les oreilles et, à l'entendre, toutes les brebis se rassemblèrent.

« Oh! oh! Le système a du bon! »

J'attachai mon chien par le collier et le traînai sur mes pas. Sitôt que le troupeau s'éloignait, je tirais les oreilles de Labric qui hurlait à pleine gorge. Les brebis regagnaient vite le droit chemin. Cela me réussit un jour, un seul, car le lendemain mon prudent Labric éloigna ses oreilles autant qu'il convenait.

Et toi, petit berger, poursuis la chèvre sans fin ni pause, chaque jour! J'aurais donné la moitié de mes gages à venir pour voir crever ce loup caché dans une peau de chèvre. Je ne pouvais plus la voir ni l'entendre. L'envie me prenait de la piler, de la pulvériser [1]...

2 Un jour, dans un de ces moments de folie, je lui saute dessus. Je la renverse; je la tiens à pleins bras et je me mets à la mordre, à la bourrer de coups, avec toute la hargne que peuvent donner trois mois de colère mal rentrée. Je lui aplatis la tête sur une pierre et avec mon sabot, pin! pan!



je frappe sur le museau, sur le nez, les oreilles, pendant qu'avec les pieds et les genoux je la piétine, je la foule, je l'écrase. Et je hurle en même temps :

— Tu sauras comment je m'appelle ! Tu vas me les payer, tes diableries ! Ah ! je te dompterai, sorcière, ou je te laisserai morte !

Elle rue, elle essaie de fuir et je resserre mon étreinte. Tout d'un coup elle faiblit. Elle cesse de résister et me laisse frapper sans donner signe de vie. De sa narine coule un filet de sang. En la voyant morte, ah ! mes amis, le vertige me prend. Je me vois chassé de la ferme sans avoir gagné seulement de quoi payer le dommage. Je me vois repartir à la maison, affaissé sous le poids de ma honte. Je vois mon père, sec et raide comme la justice, me prendre par les oreilles et me reconduire ici, pour demander pardon à la patronne, supplier qu'on me garde jusqu'à ce que mon travail ait payé ma chèvre. La voix qui parlait à Caïn [2], au fond de mon cœur crie et répète :

— Qu'as-tu fait, malheureux ?

Je tremble comme un damné, la peur m'étrangle. Cloué par le remords, je regarde avec horreur le cadavre de ma pauvre victime. L'enterrer ? La traîner au gouffre et laisser croire qu'elle s'est noyée ? Hélas ! je sens que je me trahirai avant d'ouvrir la bouche. Que faire ? Que devenir ?

Ma raison s'égare. Et la voix effrayante répète toujours :

— Qu'as-tu fait, malheureux?

3 Soudain, regardant d'un œil morne la chèvre étendue, je vois sa queue frémir, s'agiter comme pour chasser un moucheron. Un espoir m'éclaire. J'avance d'un pas, poussant le cri qui la faisait détaler :

— A cabra! »

Oh miracle! D'un saut, la chèvre se lève et s'enfuit à toutes jambes, comme avant, mon Dieu, comme avant! Je remercie le ciel de toute mon âme...

Et de ce jour, je gardai Toutoune, vous savez bien, comme il faut faire de beaucoup de gens en ce monde : en passant sur leurs défauts une main aussi légère qu'il se peut.

Jean DELHOSTAL, « La Yoyette ». *(Éd. de la Cité.)*



1. **Pulvériser** : réduire en poudre.
2. **Caïn** : fils d'Adam et d'Ève. il tua son frère Abel dont il était jaloux et entendit toujours une voix lui reprochant son crime.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Le berger découvre par hasard un moyen efficace pour faire obéir ses brebis. Lui sert-il longtemps? Pourquoi? Cela exaspère le garçon : quelles expressions révèlent la violence de sa colère?

2. Cette colère explose un jour. Quel mot résume le comportement du berger? Articulez nettement les mots qui expriment la violence, insistez sur les accumulations de termes qui marquent l'acharnement, prononcez les exclamations avec force.
Insensiblement se produit le retour au calme. Pourquoi? Quel sentiment le berger éprouve-t-il maintenant? Traduisez son désarroi, révélé par les questions qu'il se pose.

3. Surprise! Quels sentiments le berger éprouve-t-il successivement? Quelle conclusion en tire-t-il?

EXPRESSION PERSONNELLE

1 - Fermez votre livre et, de mémoire, racontez l'accès de colère du jeune berger.

2. Terrifié à l'idée d'avoir tué la chèvre, le jeune berger s'enfuit dans la campagne. *Décrivez sa physionomie.* Quels gestes fait-il? A quoi pense-t-il? Soudain, il entend aboyer Labric, de façon inaccoutumée. Il revient. Que voit-il?



Le Grand Voleur et le Petit Homme

1. Un collaborateur invisible

Un prestidigitateur, le « Professeur » Jokus, et le nain Maxou — un nain pas plus grand que le pouce — vont présenter, dans le cirque Tempête, des tours de grande magie.

1 Le directeur Tempête leva en l'air ses mains gantées de chevreau blanc et annonça de sa voix la plus forte :

« Le spectacle s'intitule : *Le Grand Voleur et le Petit Homme!*

Puis ils s'inclina d'un grand geste et sortit. L'orchestre joua de nouveau une fanfare. Tout le monde attendait. Et le silence se fit.

— C'est le moment, dit le Professeur.

— Oui, chuchota Maxou, caché dans la poche. Bonne chance, cher Jokus!

— Bonne chance, Maxou! murmura le magicien, et il entra lentement sur la piste.

Parvenu au centre, il s'inclina et dit en souriant :

— Aujourd'hui, mesdames, messieurs, nous n'allons pas faire devant vous des tours de magie, nous allons simplement voler. Par conséquent surveillez de près vos sacs à main et vos portefeuilles! Personne n'est en sécurité devant moi et mon jeune collaborateur [1].

2 — Où est-il donc votre collègue? cria un gros homme assis au second rang.

— Il est ici, répliqua le Professeur.

— Eh! mais je ne le vois pas, s'exclama le gros bonhomme.

— Prenez donc la peine de vous approcher! dit Jokus aimablement. Vous pourrez peut-être alors le voir!

Le gros homme se leva en gémissant, entra à pas pesants sur la piste, tendit la main au Professeur en disant : « Mon nom est Lemaigre », ce qui mit le public en joie.

Le gros M. Lemaigre regarda consciencieusement autour de lui et dit :

— Je ne le vois toujours pas!

Le Professeur s'approcha tout près du gros homme, examina avec soin ses pupilles [2], lui donna une tape sur l'épaule et dit :

— Cela ne peut pas provenir de vos yeux, monsieur Lemaigre. Ils sont en bon état. Pourtant mon aide est bien ici. Je vous en donne ma parole d'honneur.

Un monsieur du premier rang intervint :

— C'est absolument impossible! Je parie vingt marks [3] avec vous que vous êtes seul!

— Seulement vingt marks!

— Cinquante marks!

— D'accord, dit Jokus, amusé. Veuillez donc approcher vous aussi. Nous avons ici toute la place. Et n'oubliez pas d'apporter l'argent!

Et, tout en tenant familièrement M. Lemaigre par l'épaule, il attendit en souriant ce monsieur du premier rang qui avait parié cinquante marks. M. Lemaigre souriait lui aussi, encore qu'il n'aurait su dire pourquoi.



3 Le monsieur s'avança d'un pas ferme et se présenta :

— Maître Hornbostel, avocat, dit-il d'une voix forte et sévère. J'ai l'argent sur moi.

Ils se serrèrent la main.

— Bien. Alors, à présent, où se trouve mon collaborateur? demanda le Professeur.

— C'est absurde, déclara Me Hornbostel. Il n'existe pas, votre gaillard. Je ne suis quand même pas aveugle. Et j'ai envie de doubler l'enjeu du pari. Cent marks?

Le Professeur accepta :

— Cent marks, si vous voulez.

Il tapota la poitrine de l'avocat :

— Le portefeuille est suffisamment épais. Je le sens à travers la veste.

Puis il palpa le tissu entre ses doigts, ouvrit le bouton du milieu et dit :

— Voilà un beau tissu peigné [4] de première qualité en pure laine infroissable. Vous avez un excellent tailleur.

— C'est exact, approuva fièrement l'avocat en tournant sur lui-même pour faire admirer son costume.

— Tout à fait splendide! dit Jokus. Un moment, je vous prie, vous avez un fil blanc. »

Il enleva le fil et brossa soigneusement la veste.

(à suivre.)

1. **Collaborateur :** personne qui, avec une ou plusieurs autres, participe à la réalisation de la même œuvre (ici, un spectacle).
2. **Pupille :** petite ouverture que l'on distingue au milieu de l'œil, qui apparaît comme une tache ronde et qui permet de voir.
3. **Mark :** pièce de monnaie allemande qui vaut un peu plus d'un franc.
4. **Un tissu peigné :** tissu de belle qualité fait avec les meilleurs fils de laine.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Comment le spectacle est-il annoncé? Par qui? Marquez bien, en lisant, le ton solennel de la prétentation et, par contraste, les chuchotements de Jokus et de Maxou dans les coulisses.
2. Le nom de M. Lemaigre amuse le public. Pourquoi? Qu'y a-t-il encore d'amusant dans cette scène? Jokus est-il inquiet de voir intervenir les deux spectateurs?
3. L'avocat semble fier de sa personne. A quoi le voyez-vous? Il parle d'un ton suffisant ; est-ce que Jokus en est impressionné? Qu'est-ce qui le prouve?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Vous êtes allé au cirque. Quelle est la forme de la piste? Comment sont disposés les gradins? Quels numéros a-t-on présentés? Qui vous a fait rire? Avez-vous eu peur? Quand? Pourquoi? Racontez le numéro que vous avez préféré.
2. Voici les clowns. Racontez en quelques phrases leur numéro (la musique — la présentation — l'entrée sur la piste — que font-ils? — que disent-ils? — quelles sont les réactions du public...).



2. Le ballet des montres

1 Le gros M. Lemaigre toussota et dit d'un air piqué [1] :

« Tout cela est bel et bon, Professeur. Belle laine peignée, excellent tailleur, etc. Mais quand est-ce que les larcins [2] vont commencer ?

— Nous commençons dans deux minutes, cher M. Lemaigre. Deux minutes et pas une seconde de plus. Veuillez contrôler le temps sur votre bracelet-montre !

Le gros M. Lemaigre leva son poignet et fit une tête ahurie.

— Ma montre n'y est plus ! s'exclama-t-il.

Jokus l'aida à bien chercher. Mais la montre ne se trouvait ni dans une poche ni sur l'autre poignet. Elle n'était pas non plus tombée à terre.

— Voilà qui est très très singulier, dit le magicien en appuyant sur ces mots. Nous ne voulions tous deux commencer à vous piller que dans deux minutes. Et voilà qu'une montre a déjà disparu !

2 Il se tourna alors vers l'autre monsieur et le regarda dans le blanc des yeux d'un air soupçonneux.

— Maître Hornbostel, dit-il, je ne voudrais pas, bien entendu, vous soupçonner, mais... n'auriez-vous pas peut-être, par distraction, subtilisé la montre de M. Lemaigre ?

— Quelle idée ! s'écria Me Hornbostel, indigné, Je ne vole ni par distraction, ni pour mon plaisir ! Un avocat considéré tel que moi ne saurait se permettre ces... fantaisies.

Les spectateurs riaient de bon cœur.

Jokus garda son sérieux.

— Me permettez-vous de vérifier ? demanda-t-il poliment. Il s'agit d'une simple formalité.



— Eh bien ! soit ! dit l'avocat d'une voix sonore en levant les bras en l'air.

On eût dit qu'il se soumettait devant une attaque à main armée.

Jokus inspecta rapidement toutes ses poches. Soudain il s'arrêta court et tira quelque chose qu'il éleva bien haut : c'était une montre !

— La voilà, cria le gros M. Lemaigre qui l'attrapa au vol comme un bouledogue attrape une saucisse.

3 Il la rattacha autour de son poignet et dit en jetant un regard oblique vers Hornbostel :

— Dites donc, Maître ! Ce ne sont pas des choses à faire !

— Je vous jure que ce n'est pas moi ! déclara l'avocat mortifié. D'ailleurs j'ai déjà une montre !

Il tira bien haut sa manchette et montra son poignet dégagé :

— Je ne l'ai plus ! s'écria-t-il avec un visage défait [3].

Le public éclata de rire en applaudissant très fort.

— Une montre en or ! Qui marche sur huit rubis ! Authentique [4] fabrication suisse !

Jokus menaça en souriant M. Lemaigre du doigt et se mit à lui fouiller les poches. Il finit par extraire une montre en or de sa poche intérieure droite.

— C'est elle ! cria Hornbostel. C'est elle ! Rendez-moi ça !

Jokus l'aida à rattacher la montre en or qui fonctionnait avec huit pierres précieuses et s'adressa au public avec un clin d'œil :

— Réellement j'ai ici des messieurs très distingués.

4 Puis il se tourna vers les deux messieurs distingués.

— Ne soyez pas fâchés l'un contre l'autre! Allons, réconciliez-vous et donnez-vous la main! Voilà qui est très bien. Merci.

Il regarda sa propre montre.

— Dans une minute je commence à opérer avec mon apprenti. Nous allons vous dévaliser au point que vous serez en transes [5]. Mais nous vous restituerons peut-être quelques-uns des objets dérobés. Car, comme chacun sait, bien mal acquis ne profite jamais.

— Vous, avec votre apprenti sorcier qui n'existe pas! grogna Me Hornbostel. Je me réjouis déjà d'encaisser vos cent marks!

— Chaque chose en son temps, cher Maître, dit Jokus. Dans une minute commence le pillage. Regardez tous deux l'heure, je vous prie! Il est neuf heures et sept minutes. Comparez sur vos montres!

Hornbostel et le gros Lemaigre jetèrent donc les yeux sur leurs poignets et s'écrièrent ensemble :

— Disparues! Les deux montres ont disparu! »

Et réellement les deux montres n'étaient plus là.

Les spectateurs étaient ravis.

(à suivre.)

1. **Air piqué** : vexé.
2. **Larcins** : petits vols faits adroitement.
3. **Défait** : dont l'émotion déforme les traits.
4. **Authentique** : véritable, d'origine garantie.
5. **En transes** : très effrayé, exaspéré.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quels mots ou expressions nous aident à trouver comment parle M. Lemaigre lorsqu'il singe le professeur, lorsqu'il constate la disparition de sa montre? Comment parle M. Jokus qui feint l'innocence?

2. L'aventure de l'avocat fait rire le public ; quelle expression le souligne? Pourquoi le public rit-il? Pourquoi les protestations indignées de M. Hornbostel ajoutent-elles au comique?
Le professeur joue parfaitement la comédie. Sur quel ton parle-t-il à l'avocat? Se laisse-t-il influencer par les rires de la salle?

3. Quels sentiments l'avocat éprouve-t-il en se voyant accusé, puis en constatant la disparition de sa propre montre?
Jokus s'adresse directement au public : mettez en valeur l'ironie de ses réflexions.

4. Le calme de Jokus exaspère M. Hornbostel. Qu'est-ce qui le prouve? Jokus parle maintenant d'un ton solennel. Quel événement prend ainsi plus de relief?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Est-il possible d'enlever à quelqu'un un objet sans qu'il s'en aperçoive? Qui exécute des tours d'adresse de ce genre? *Si vous avez assisté à l'un d'entre eux, racontez-le.*
Quels autres tours de « passe-passe » avez-vous vu exécuter? Décrivez ceux que vous connaissez. Vous-même êtes-vous capable d'en exécuter un? *Expliquez les différentes opérations.*

2. Vous avez vu Jokus subtiliser les montres. *De retour à la maison, vous racontez la scène à votre maman.* (Rappelez-vous : la montre de M. Lemaigre se trouve dans la poche de M. Hornbostel puis le contraire se produit. Ensuite toutes les deux disparaissent.)



3. Des lacets bruns et noirs

1 Comme l'hilarité [1] ne cessait pas, Jokus finit par lever la main, et le silence se rétablit. L'orchestre s'arrêta même de jouer.

« Je suis heureux de vous voir rire, dit le Professeur. J'espère, cependant, que vous ne vous moquez pas malicieusement de ces deux aimables messieurs qui sont à mes côtés. N'oubliez pas, je vous prie, que mon petit collaborateur et moi-même nous pourrions dépouiller chacun d'entre vous de la même manière.

— Mon petit collaborateur! dit Me Hornbostel d'un ton railleur. Comment peut-on dire une chose pareille? N'oubliez pas que nous avons fait un pari!

— Nous aurons l'occasion d'en parler dit le Professeur. Quoiqu'il en soit, je vous remercie tous deux pour votre assistance bénévole [2].

Il leur serra la main, leur donna une tape amicale sur l'épaule et dit :

— Au revoir, messieurs, mes meilleurs vœux vous accompagnent!

2 Les deux hommes firent demi-tour pour regagner leurs places. Mais il n'avaient pas fait deux pas que Me Hornbostel trébucha et regarda tout étonné ses pieds. Il avait perdu une chaussure et se baissa pour la ramasser. Jokus lui vint en aide et lui demanda amicalement :

— Vous vous êtes fait mal?

— Non, grogna l'avocat en examinant le soulier dans sa main; mais le lacet de ma chaussure n'y est plus!

Il se pencha vers l'autre chaussure qu'il avait encore au pied.

— L'autre lacet n'y est pas non plus!

— Est-ce que cela vous arrive souvent? demanda Jokus d'un air compatissant. Est-ce que vous sortez fréquemment sans lacets à vos chaussures?

Les spectateurs recommencèrent à pouffer de rire.

— C'est absurde! s'écria Hornbostel. Je ne suis quand même pas toqué!

— Heureusement, je puis vous tirer d'affaire, dit Jokus. J'ai toujours sur moi des lacets en réserve.

Il tira de sa poche une paire de lacets.

— Je vous en prie, dit-il.

— Je ne peux pas les utiliser. Il m'en faut des noirs et non des bruns.

— J'en ai aussi, dit Jokus en fourrant sa main dans une autre poche. Voici. Mais qu'y a-t-il? Est-ce qu'ils ne sont pas assez noirs? Je n'en ai pas de plus noirs.

— Vous êtes un maître filou! s'exclama Hornbostel. Ce sont mes propres lacets!

3 — Cela vaut toujours mieux que pas de lacets du tout, déclara le Professeur. Et que dois-je faire des bruns? Peut-être M. Lemaigre leur trouvera-t-il une utilisation!

— Moi? demanda celui-ci. Pourquoi? Je porte bien des chaussures marron, mais...

Il jeta un regard prudent, le long de son ventre, vers ses chaussures marron, pointure 48, et eut un mouvement de surprise :

— Eh bien, eh bien! s'écria-t-il amusé. Mes lacets ont fichu le camp, eux aussi! Rendez-les moi, sinon je vais semer mes souliers en rentrant ce soir à la maison! Merci beaucoup, monsieur Les-longs-doigts! Pourquoi ne vous faites-vous pas voleur? En un mois vous seriez millionnaire!

— Oui, mais je ne pourrais pas dormir tranquille la nuit, répondit le Professeur. C'est très important de bien dormir.

— Je ne suis pas comme ça, déclara bonnement le gros homme. Moi, je ne pourrais en somme bien dormir que si j'avais le million!

4 Mais, avant qu'il eût pu décrire plus longuement son âme noire, il fut interrompu par une petite fille.

— Regarde, maman, cria-t-elle en se trémoussant, l'autre homme n'a plus de cravate!

Deux mille paires d'yeux fixèrent Me Hornbostel, qui porta aussitôt la main à son col de chemise. En effet, la belle cravate de soie avait disparu! Et comme tout le cirque riait, Hornbostel perdit patience.

— Assez plaisanté! dit-il d'un air très fâché. J'exige qu'on me rende immédiatement ma cravate!

— Elle se trouve dans votre poche intérieure gauche, cher maître », dit Jokus.

Puis il tendit la main aux deux hommes en les remerciant cordialement de leur aide.

(à suivre.)



1. **Hilarité :** gaîté provoquant des rires.
2. **Bénévole :** volontaire et gratuite.

LECTURE EXPRESSIVE

1. A qui Jokus s'adresse-t-il maintenant? Il fait semblant de défendre ses victimes. Cependant M. Hornbostel est-il plus conciliant? De quelle manière répond-il au professeur? Celui-ci parle avec calme et amabilité.

2. Soudain la comédie recommence. Montrez que cela ravive l'intérêt du public.
Que pensez-vous de l'amabilité de Jokus? Par contraste, faites ressortir l'indignation furieuse de M. Hornbostel.

3. Sur qui l'attention se reporte-t-elle? M. Lemaigre réagit-il de la même façon que l'avocat? Comment faut-il lire ce qu'il dit? Il y a peut-être aussi une pointe d'envie dans ses paroles. Qu'est-ce qui l'indique?

4. Comment le public se rend-il compte de la nouvelle mésaventure de l'avocat? Quel sentiment celui-ci éprouve-t-il? Aussi Jokus n'insiste-t-il pas.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Si vous étiez aussi habile que Monsieur les longs-doigts, comment utiliseriez-vous votre talent? A qui aimeriez-vous jouer des tours, sans méchanceté :
— à la maison ;
— à l'école ;
— chez les commerçants.
Que feriez-vous à chacune de vos victimes?

2. Une saynette d'un spectacle de marionnettes vous a beaucoup amusé. *Dites où et comment vous y avez assisté.* Quels en étaient les personnages? Qu'est-ce qui vous a amusé le plus?



4. Un immense triomphe

M. Lemaigre retourna à sa place à pas lourds et prudents pour ne pas perdre ses chaussures. Soudain, à mi-chemin, il s'arrêta et dit :

« Comment se fait-il que mon pantalon glisse ?

Il retroussa sa veste et s'écria d'un air horrifié :

— Mes bretelles ? Où sont mes bretelles ?

— C'est extraordinaire ! dit Jokus. Est-ce que j'aurais par mégarde[1]... ?

Il palpa ses poches et sursauta :

— J'ai l'impression qu'ici... Un moment, cher M. Lemaigre, je ne puis imaginer que j'aie... évidemment, étant si distrait...

Et il tenait déjà une paire de bretelles au bout de son bras.

— Les voilà !

Le public était plié en deux. Et quand Me Hornbostel, qui rajustait sa cravate, ouvrit nerveusement sa veste et chercha ses bretelles, les rires redoublèrent. Mais il les avait encore ; il respira et s'épongea le front, car il transpirait de peur. Puis il ramassa la chaussure qu'il avait perdue et regagna sa place à cloche-pied.

L'orchestre joua une fanfare. Les trompettistes jouaient faux, tant ils riaient. Le gros M. Lemaigre reçut ses bretelles. Le Professeur s'inclina avec élégance.

— Le Petit Homme ainsi que votre serviteur, dit-il en souriant, remercient le public pour l'attention qu'il a bien voulu leur prêter.

Tout le monde applaudit. On entendait crier : « Bravo ! », « Magnifique ! », « Sensationnel ! ».



2 A ce moment, Me Hornbostel, qui venait tout juste de s'asseoir, bondit à nouveau sur ses pieds et, tout en gesticulant furieusement cria :

— Et notre pari ? Vous me devez cent marks !

Le Professeur fit signe à M. Tempête, le directeur, qui se tenait tout rayonnant au bord de la piste. Le directeur fit, à son tour, un autre signe. La grille circulaire [2], qui sert à séparer la piste du public pendant les numéros de dressage [3], s'éleva lentement du sol.

— Je vais, à présent, vous montrer mon apprenti magicien, le Petit Homme ! Vous pourrez vous convaincre [4] de son existence ! La grille est là pour vous empêcher, dans votre enthousiasme[5], de nous mettre en miettes, lui et moi.

Le Professeur se tourna vers Me Hornbostel :

— Vous aurez donc perdu votre pari ! Il est inutile que vous me donniez le billet de cent marks... Je l'ai déjà pris dans votre portefeuille. Veuillez vérifier, je vous prie !

Me Hornbostel compta son argent et dit dans un souffle : « En effet ! » ; puis il s'effondra sur son siège.

3 Jokus prit Maxou dans la poche de sa veste, l'éleva bien haut et dit très fort :

— Puis-je vous faire faire la connaissance du Petit Homme ? Le voici !

Les spectateurs se levèrent d'un seul mouvement, dégringolèrent les escaliers à grand fracas, se bousculèrent et vinrent écraser leurs visages contre la grille.

— Mais oui, c'est lui! criaient-ils.

— Je ne le vois pas!

— Si, si!

— Mais où donc?

— Sur la paume du Professeur!

— Oh! là là, comme il est petit! Comme une allumette!

— Ce n'est pas croyable! »

Le Petit Homme riait en leur faisant de grands signes.

Ce fut un immense triomphe. Une voiture de la police, munie d'une sirène et d'une lumière bleue, vint prendre le Professeur et le Petit Homme pour les ramener à l'hôtel par un chemin en zigzag. Des autos, qui avaient tenté de les suivre, furent ainsi semées.

Erich KASTNER, « Le Petit Homme ». Traduction de R. LAUREILLARD. *(Gallimard.)*

1. **Par mégarde** : sans y faire attention.
2. **Circulaire** : qui forme un cercle.
3. **Numéros de dressage** : les acrobaties des animaux sauvages, qu'ils ont apprises après de nombreuses répétitions.
4. **Convaincre** : faire admettre la vérité d'un fait, d'une idée, d'une opinion.
5. **Enthousiasme** : vive manifestation d'admiration.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quelles expressions traduisent les transports de joie du public? Qu'est-ce qui rend comique la situation de M. Lemaigre? Comment les réactions de M. Lemaigre, de Jokus et de l'avocat accentuent-elles la joie des spectateurs? Faites bien ressortir cette joie, cet enthousiasme.

2. M. Hornbostel paraît très excité. Qu'est-ce qui le prouve? Jokus lui répond-il?
Marquez les changements de ton : lisez d'abord calmement, avec naturel, les préparatifs de la présentation du petit homme ; faites l'annonce de Jokus avec un peu de solennité ; puis prononcez avec assurance les paroles que le professeur adresse à l'avocat.

3. Jokus présente enfin Maxou. Quelles expressions traduisent la curiosité des spectateurs? Exprimez la vivacité et la variété des exclamations des curieux.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Observer les spectateurs devient parfois un spectacle amusant. *Décrivez en quelques phrases :*
— une fillette qui regarde le dompteur faisant travailler les fauves ;
— un vieux monsieur dont l'équipe favorite vient de marquer un but ;
— un garçon regardant à la télévision le sprint d'arrivée d'une course.

2. Relisez attentivement le passage qui relate comment M. Lemaigre perd son pantalon. *Fermez votre livre et reconstituez le récit.*



Le meilleur ami de l'homme

1. Des cœurs peureux

1 Quand c'était ?... Il y a longtemps, quand même ! Il y avait un chien qui vivait dans la taïga[1]. Vivait tout seul, sans personne. Bon...

Bon ? Non, pas bon du tout. Vivre seul, c'est mauvais. On s'ennuie à vivre seul. Voilà le chien qui s'ennuie, qui s'en va chercher un ami. Bon.

Trouver un ami, c'est difficile. Le chien s'en va dans la taïga. Il s'en va comme ça. Il cherche. Longtemps, pas longtemps ? On ne sait pas. Puis, il rencontre un lièvre. Le chien dit au lièvre :

« J'ai une conversation à te faire. Ce que j'ai à te dire, l'écouteras-tu ? »

A ça le lièvre répond :

« Fais-moi ta conversation, quand même ! »

Le chien dit :

« Voici ma conversation. Je m'ennuie tout seul. Si tu veux, on va vivre ensemble. Si tu veux, on va être amis, toi et moi. »

A ça, le lièvre répond : « Je veux bien. » Et ils s'en vont vivre ensemble. Bon.

La nuit, le lièvre et le chien dorment. Puis il y a un bruit dans la taïga. Peut-être le vent qui se promène, peut-être un cœur méchant qui cherche à mal faire. On ne sait pas. Le chien entend le bruit, se met à aboyer. Le lièvre dit au chien :

« Tais-toi, n'aboie-pas ! Si tu aboies, le loup va t'entendre. Il va venir, il va nous manger. Tais-toi. »

2 Le chien écoute ça. Il se dit dans sa tête : « Le lièvre a un cœur peureux. Ce n'est pas un bon ami pour moi. Je veux un ami avec un cœur courageux. Le loup doit avoir un cœur courageux. Je vais prendre le loup pour ami ». Bon.

Et le chien s'en va. Il s'en va dans la taïga, chercher le loup. Il rencontre le loup, et lui dit :

« Veux-tu qu'on habite ensemble? Veux-tu qu'on devienne amis? »

A ça le loup répond : « Je veux bien. » Et ils s'en vont ensemble. Dans la maison du loup, ils s'en vont. Bon.

Bon?... Pas si bon que ça. La nuit, le chien entend du bruit dans la taïga, peut-être le grand froid qui cogne sur les arbres, peut-être un cœur méchant qui cherche un mauvais coup à faire. On ne sait pas. Le chien entend du bruit, se met à aboyer. Le loup lui dit :

« Tais-toi! Si tu aboies, l'ours va t'entendre. Il va venir, il va nous manger. Tais-toi. »

Le chien écoute ça. Il pense : « Le loup a un cœur peureux. Ce n'est pas un bon ami pour moi. L'ours doit avoir un cœur courageux. Je vais aller chercher l'ours pour qu'il soit mon ami. » Bon.

(à suivre.)



1. **Taïga** : terme russe désignant la forêt de conifères (pins, sapins, etc.).

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quelles remarques peut-on faire sur la façon dont cette histoire est racontée : longueur des phrases, ponctuation? Quels mots répète-t-on? Doit-on les lire sur le même ton? Exprimez en lisant la simplicité et la familiarité des propos.
Pourquoi le chien cherche-t-il de la compagnie?
2. Pour quelle raison le chien dédaigne-t-il l'amitié du lièvre? Quelle qualité exige-t-il de ses amis? Pourquoi croit-il la trouver chez le loup? Est-il déçu?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Le chien s'ennuie tout seul. Et vous, vous êtes-vous ennuyé parce que vous n'aviez pas de compagnie? Pourquoi étiez-vous tout seul? *Racontez ce que vous avez fait, comment vous avez essayé de vous amuser.*
En vacances vous avez fait la connaissance de nouveaux amis. Où les avez-vous rencontrés? Présentez-les rapidement. Qu'avez-vous fait et dit, les uns et les autres, durant les premières minutes qui vous mettaient en présence?
2. Le chien va trouver le renard pour devenir son ami. Il le rencontre (où?) et lui dit... *Faites-le parler et continuez le récit.*



2. Dans la maison de l'homme

1 Et le chien s'en va dans la taïga. Il s'en va chercher l'ours. Il le rencontre, il lui dit :

« Si tu veux, on va devenir amis, tous les deux. Si tu veux, on va habiter ensemble, toi et moi. »

A ça l'ours répond : « Bon. » Et ils s'en vont dans la maison de l'ours. Ils s'en vont vivre ensemble. Bon.

Bon ?... Peut-être pas. La nuit, le chien se met à aboyer. Il a entendu du bruit dans la taïga. Peut-être le printemps qui arrive et qui fait craquer la glace sur la rivière, peut-être un cœur méchant qui cherche à faire mal. On ne sait pas. Le chien aboie, l'ours lui dit :

« Tais-toi ! Si tu aboies comme ça, l'homme va t'entendre, l'homme va venir, il va nous tuer. Il a un fusil, l'homme ! Tais-toi. »

2 Le chien écoute ça. Et il se dit encore dans sa tête : « Le lièvre a un cœur peureux. Il a un cœur qui tremble. Bon... Mais le loup aussi a un cœur qui tremble. Il a un cœur de lièvre. Et l'ours, c'est tout pareil. Ce ne sont pas de bons amis pour moi. Je veux un ami courageux, un ami dont le cœur ne tremble pas. Je vais prendre l'homme pour ami. » Bon.

Et le chien s'en va. Dans la taïga, il s'en va, chercher l'homme. Il le cherche. Peut-être longtemps et peut-être pas longtemps. On ne sait pas. Puis il rencontre l'homme. Dans la taïga, il le rencontre, car l'homme est venu chasser. Le chien dit à l'homme :

« Ce que j'ai à te dire, l'écouteras-tu ?
— Dis quand même ! » répond l'homme.
Le chien dit :
« Voici ce que j'ai à te dire. Vivre seul, ça m'ennuie. Si tu veux, je vais vivre avec toi, je vais chasser avec toi. Si tu veux, nous serons amis, toi et moi. »

A ça, l'homme répond : « Entendu, d'accord ! » Et ils s'en vont tous les deux. Dans la maison de l'homme ils s'en vont vivre ensemble. Bon.

3 La nuit vient, l'homme se couche, s'endort. Puis il y a un bruit dans la taïga. Peut-être une branche morte qui craque, peut-être un cœur méchant qui cherche à mal faire, peut-être un chasseur égaré qui appelle à l'aide. On ne peut pas savoir. Le chien entend du bruit, se met à aboyer. L'homme se réveille, dit au chien :

« Tu as entendu quelque chose ? Alors aboie plus fort, mon chien ! Si c'est une mauvaise pensée qui rôde, fais-lui peur ! Et si c'est un homme égaré, guide-le de ta voix. Aboie plus fort, mon chien !... » Bon.

Bon ?... Oui ! Tout à fait bon. Le chien écoute ce que dit l'homme et il pense dans sa tête : « L'homme n'a peur de rien. L'homme a le cœur courageux. C'est un très bon ami pour moi. Je vais rester avec lui. »

Et le chien est resté avec l'homme, il est resté dans la maison de l'homme. Il y est encore.

LUDA, « Les maîtres de la Forêt ». *(Éd. La Farandole.)*

LECTURE EXPRESSIVE

1. La rencontre de l'ours répond-elle à l'attente du chien? Quels gestes et quelles paroles reviennent à chaque rencontre? Quelle phrase répète-t-on chaque fois, comme un refrain, pour exprimer le mystère de la taïga et la crainte dans laquelle vivent les bêtes?

2. Le chien réfléchit ; quel défaut a-t-il trouvé chez tous ceux qu'il a choisis pour amis? Vers qui se tourne-t-il enfin?
Y a-t-il beaucoup d'hommes dans la taïga? La proposition faite à l'homme se présente-t-elle différemment de celle faite aux animaux?

3. Qu'arrive-t-il au milieu de la nuit? En quoi le comportement de l'homme diffère-t-il de celui des animaux? Pourquoi le chien reste-t-il avec l'homme? L'homme est-il plus courageux ou plus intelligent?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Rappelez comment l'homme et le chien se sont liés d'amitié. Qui a cherché l'amitié de l'autre? Dure-t-elle encore? Quels engagements le chien a-t-il pris? Agit-il toujours de la même façon? Quels services rend-il encore à l'homme? A son tour, le chien trouve des avantages dans son amitié avec l'homme. Lesquels?

2. Le Chien dit au chat : « Je vais te dire comment je suis devenu l'ami de l'homme... ». Le chat lui répond : « Moi, pour devenir son ami... »
Faites-les parler tous les deux.



3. Pompon

1 C'était un vrai petit chien de carte postale : poil blanc et feu [1], queue en trompette, bien fournie, tournant au panache, oreilles dressées sur une tête fine aux yeux couleur de châtaigne. Quelque chose de délicat et d'amusant comme un joujou de bébé. On l'aurait très bien vu dans une chambre d'enfant, à côté du Teddy [2], ou du lapin qui bat du tambour.

Chaque été le ramenait aux portes de la maison de campagne que j'habitais. Chaque été, avec son maître, un vieux trimardeur [3] en haillons. Ils s'installaient tous deux dans l'allée d'herbe douce bordant la façade.

Tout d'abord, l'homme venait me demander du vin, n'acceptant pas de bouteille, voulant que je le vide dans une haute boîte de conserve retenue par une courroie qu'il passait sur l'épaule. Après cela : « Deux tranches de pain et ce que vous avez. » Il emportait le tout, empochait l'argent — qu'il n'avait pas demandé parce qu'il était fier — et je le voyais s'installer à quelques mètres pour allumer son feu et faire sa cuisine.

2 J'aimais le vieux, et plus encore qu'avec l'argent et la nourriture, je faisais mon possible pour l'aider. Mais ma joie de sa visite annuelle venait surtout du plaisir que j'avais à revoir Pompon, qui ne le quittait pas. Ce petit chien de carte postale qui ne voulait et n'aimait que lui et qui semblait, couché sur ses haillons ou blotti contre son épaule, un liseron sur des détritus [4].

Oh! comme je les regardais faire, tous les deux! Ces jeux qu'ils inventaient! Ces caresses qu'ils se donnaient! Au-dessus d'eux, c'était le ciel rayonnant d'été qui souriait; pour tapis, ces fleurettes sauvages, cette herbe soyeuse dans lesquelles leurs jeux les roulaient, l'un sur l'autre, se taquinant, se renversant. Puis on mangeait côte à côte le même lard, la même viande, le même pain et le fromage (seuls vin et fruits étaient exclus du menu de Pompon). Ensuite, c'était la sieste bienheureuse, dans l'odeur de l'herbe écrasée, sous le dôme ombrageux des feuillages, Pompon niché dans les bras du vieux.

(à suivre.)



1. **Feu :** marron vif, presque rouge.
2. **Teddy :** ours en peluche.
3. **Trimardeur :** vagabond.
4. **Détritus :** résidus, presque des ordures.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quelle phrase traduit l'impression produite par ce chien? Pourquoi sommes-nous surpris de le trouver en compagnie d'un vagabond? Quelle expression sert à désigner cet homme? L'auteur éprouve-t-il du mépris à son égard? Qu'est-ce qui le prouve?

2. Quel sentiment l'auteur éprouve-t-il pour ce vagabond? Il reste émerveillé par l'affection qui lie ces deux êtres si différents ; quelle expression résume l'impression qu'ils produisent, l'un près de l'autre?

L'auteur parle de leurs jeux et de leurs caresses avec une pointe d'envie. Pourquoi? Lisez lentement, en donnant une impression de paix, de bonheur à laquelle la nature semble participer.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. A quoi le vagabond et son chien jouent-ils? Quels détails montrent qu'ils s'entendent bien? Pourquoi Pompon est-il heureux?

Vous avez certainement eu l'occasion de jouer avec un chien, le vôtre ou celui d'un voisin. *Présentez-le puis racontez vos jeux.*

Si vous possédez un chien, *dites pourquoi vous l'aimez ; sinon dites pourquoi vous aimeriez en posséder un.* Mais si vous ne les aimez pas ou si vous en avez peur, *dites aussi pour quelles raisons.*

2. Bébé taquine Médor. *Présentez-les tous les deux.* Quelles sont les taquineries de Bébé? Que fait le chien?

4. Riches et heureux

1 Derrière mes persiennes jointes, je surveillais toujours. J'enviais ce bonheur et cette amitié... C'est alors que me vint la pensée coupable : demander à l'homme son chien, l'acheter. Aussi cher qu'il voudrait... Je fis deux pas vers eux qui s'étiraient après un excellent sommeil, et je parlai : « Voulait-il me céder Pompon ? »

Un rire moqueur traversa le visage du vieux : « Demandez-lui. » Pompon s'était levé de dessus les haillons où il sommeillait — mieux que sur les précieux coussins de soie d'un divan — et m'interrogea d'un petit jappement. Il me connaissait bien mais la crainte entrait en lui. Que voulais-je ? Le caresser ? Il s'y prêta, tendant la tête. Mais quand je voulus



le prendre dans mes bras, disant : « Veux-tu rester avec moi ? », il comprit et alla reprendre sa place en grognant. « Vous voyez, dit l'homme, il ne connaît que moi. »

2 J'ai donc laissé Pompon à son maître, à celui-là qui sentait le vin et la graisse et qu'il fixait pourtant d'un regard plein d'amour. A celui qu'il

préférait à tous; qu'il ne quitterait ni pour les tapis moelleux de ma maison — n'avait-il pas le pan de haillons où ils dormaient tous deux? — ni pour les viandes ou volailles savoureuses que je lui donnerais chaque jour — n'avait-il pas les vieux croûtons de pain tout chauds de la poche de son maître et, çà et là, les os d'un lapin pris au piège, d'un poulet de ferme dérobé?

Je ne pouvais lui apporter rien de plus. Il ne désirait rien.

Car il aimait son maître. Car ils s'aimaient tous les deux. Si différents qu'ils soient: celui-ci raide de crasse, celui-là blanc et propre autant que la farine neuve. Ils étaient unis. Fidèles l'un à l'autre. Heureux.

Donc riches et, devant leur bonheur, c'était moi, le pauvre.

Andrée MARTIGNON, « Vingt-neuf histoires de bêtes ». *(Éd. Nathan.)*



LECTURE EXPRESSIVE

1. Quelle pensée cette amitié suggère-t-elle à l'auteur? Pourquoi la qualifie-t-il de « coupable »? Quand l'auteur lui propose de prendre son chien, comment le vagabond réagit-il? Pourquoi? L'attitude du chien vous étonne-t-elle? Pourquoi?

2. Le chien préfère son maître. Pour quelle raison? Une longue phrase exprime, sous la forme d'une opposition, que le chien préfère ce qu'il possède (quoi?) en refusant ce qu'on pourrait lui offrir (quoi?). Mettez bien en valeur les négations et les fausses interrogations.

Lisez les dernières phrases avec conviction, pour rendre sensibles l'amitié et le bonheur des deux êtres.

Comment expliquez-vous la dernière phrase?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. L'affection entre un chien et son maître est chose courante. Que fait le chien quand son maître quitte la maison? Au contraire comment manifeste-t-il sa joie en le voyant arriver?

Vous avez été témoin, ou l'on vous a parlé, de circonstances où des chiens ont prouvé leur dévouement. *Racontez.* Pensez-vous qu'un chien doit être, en toutes circonstances, gentil avec tout le monde? Pourquoi?

2. Le vagabond tombe malade. Que fait le chien? L'auteur les recueille tous les deux. *Racontez.*



Mes amis à quatre pattes

1. On ne prendra pas Poucet!

L'auteur, Vera Tchaplina est, en Russie, la directrice d'un grand parc zoologique. Tous les « pensionnaires » sont ses amis. Parmi ses préférés, il y a d'abord le petit singe Poucet. Un autre jardin zoologique le demande. Mais d'abord, il faudrait l'attraper.

1 Pour cette opération, on nous adressa un des spécialistes du zoo. A peine était-il entré dans la cage que, d'un seul bond, tous les singes s'élancèrent vers les sièges les plus élevés. C'est qu'ils connaissaient bien l'homme qui, à plusieurs reprises, — et ils s'en souvenaient — avait enlevé un des leurs. Aussi, du plus loin qu'ils l'apercevaient, commençaient-ils à mener un train d'enfer, si bien qu'on savait aussitôt qu'il était là.

Le technicien en question comprit tout de suite qu'il ne pourrait pas s'emparer du Poucet. Il décida donc de recourir à la ruse. Il revêtit le corsage et la jupe de tante Polia, la gardienne des singes, s'enveloppa la tête dans un fichu et se mit à imiter la démarche de la tante, afin de donner le change [1] aux singes.

Ainsi accoutré, il rentra dans la cage. A sa vue, les singes hésitèrent. Ils ne savaient que penser : il ressemblait à tante Polia et cependant ce n'était pas elle. Ils bondirent autour de lui comme des diables, mais toutefois sans l'approcher de près. Il leur jeta à tour de rôle des pommes et des poires, puis se glissant à portée du Poucet, il lui tendit une pomme. Mon cœur se serra et je me dis : « C'en est fait du Poucet. »

2 Cependant le Poucet ne tomba pas dans le panneau [2]. Il se pencha vers la pomme, mais il se mit en même temps à examiner avec une particulière méfiance les pieds de la fausse tante Polia. Je suivis le regard du petit singe et qu'est-ce que je vis? une paire de grosses bottes qui dépassaient le bord de la jupe. Le Poucet ne les quittait pas des yeux. Dès

qu'elles s'approchaient, il reculait. Tout à coup, il poussa un cri strident et, d'un seul élan, les singes bondirent au sommet de la cage.

Alors Grichka, leur chef, fit entendre son « kra... » et aussitôt, fidèles à l'ordre, tous se jetèrent sur le technicien. En un tournemain ils lui arrachèrent son fichu de tête et mirent en pièces le corsage et la jupe de tante Polia. En vain l'homme essaya-t-il de se défendre; quarante paires de mains de singes le griffèrent au visage et lui déchirèrent et arrachèrent ses vêtements.

3 Attirée par le vacarme, tante Polia accourut. Quand elle vit l'état dans lequel les singes avaient mis sa robe, elle comprit toute l'affaire et se porta au secours du technicien. Mais comment l'arracher à ces singes devenus fous furieux! Ils tenaient leur proie et ne voulaient pas la lâcher. Se protégeant le visage et la tête avec ses mains, entièrement décoiffé et griffé de partout, l'homme réussit pourtant à sortir de la cage.

Même après son départ, les singes ne parvinrent pas à se calmer. Ils continuèrent à hurler des heures et à exprimer leur haine par des gestes menaçants.

C'est ainsi que fut déjouée [3] la ruse du technicien et que le Poucet resta au zoo.

(à suivre.)

1. **Donner le change :** tromper.
2. **Ne tomba pas dans le panneau :** ne se laissa pas tromper.
3. **Déjouée :** découverte et rendue inutile.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Les singes se souviennent fort bien du spécialiste du zoo. Quels mots ou groupes de mots, que vous mettrez en valeur en lisant, expriment leur mécontentement?
La ruse de l'homme déconcerte les singes ; quel verbe indique leur attitude?
Lisez la réflexion de l'auteur avec une certaine tristesse.

2. Poucet semble indécis. Lisez en faisant des pauses assez longues pour traduire sa démarche prudente et attentive.
Mais soudain il reconnaît l'homme : que fait-il? Que font les autres singes? Changez le rythme de la lecture pour exprimer la soudaineté et la violence de leurs réactions.

3. Quels mots traduisent la force explosive de la colère des singes? Comment la brutalité de leur comportement s'exprime-t-elle?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Au zoo, de nombreux visiteurs entourent la cage des singes. Pourquoi? Décrivez ces cages. Pourquoi défend-on de toucher les singes? Que font les visiteurs pour attirer leur attention?
Il existe de nombreuses espèces de singes. *Présentez l'une d'elles.* Quelles sont les plus dangereuses?
Les grimaces des singes amusent le public. Quelles grimaces font-ils? *Montrez leur agilité en décrivant leurs évolutions.*

2. Au cirque. Le singe Arthur entre en piste. Comment l'a-t-on habillé? Comment se présente-t-il? On amène un cheval. Comment Arthur prouve-t-il son agilité? Quelles sont les réactions du public? De quelle façon Arthur remercie-t-il?



2. Un éléphant amateur de chapeaux

1 Chango passait la plus grande partie de la journée à se griller au soleil ou, s'il faisait trop chaud, à se baigner dans le bassin. Il adorait les bains. Après avoir repéré l'endroit le plus profond et en avoir fait le tour à la nage, il s'enfonçait sous l'eau et disparaissait à tous les regards.

Le public se plaisait à ce divertissement. Aussi, à l'heure du bain, y avait-il foule devant le bassin. Mis en joie lui aussi, le facétieux [1] Chango, après avoir rempli sa trompe d'eau, en aspergeait les curieux comme avec une lance de pompiers. Ses victimes, fuyant à toutes jambes l'injuriaient copieusement, tout en essuyant l'eau sale qui dégoulinait le long de leurs vêtements. Un grand nombre réclama auprès de la direction, si bien que, devant la montée des plaintes, on décida, à l'heure du bain, de placer un gardien en faction afin d'avertir les visiteurs des inconvénients qui les menaçaient.

Il était visible que Chango se réjouissait de les mettre dans tous leurs états. Quand on lui eut gâché son plaisir, eh bien, il en inventa tout simplement un autre, qui fut d'arracher leur chapeau aux imprudents qui se trouvaient à sa portée.

2 Avec quelle ruse et avec quelle adresse ne combinait-il pas ses coups! Il s'efforçait d'abord d'attirer les visiteurs. Pour cela, il laissait pendre sa trompe et l'agitait tout doucement à la façon d'un serpent. Il la déplaçait de-ci de-là ou bien la déroulait lentement de toute sa longueur, puis tout à coup l'accrochait de l'air le plus innocent à la balustrade.

L'expression passive [2] et bon enfant de Chango et l'immobilité de sa trompe tranquillisaient les visiteurs. Négligeant toute précaution, ils s'approchaient, touchaient la trompe et la prenaient même dans leurs mains. L'éléphant feignait [3] de ne pas s'en apercevoir. Mais, dès qu'un de ces pauvres distraits se trouvait à portée, Chango lui enroulait sa trompe autour de la tête et lui arrachait son chapeau qu'il avalait d'un seul coup.

C'était devenu une véritable chasse au chapeau. Il y eut des jours où, par ce procédé, Chango en dévora un nombre impressionnant.

Ce qu'il préférait à tout, c'étaient les chapeaux de femmes aux couleurs vives.

3 Un jour, il remarqua sur la tête d'une vieille femme un curieux chapeau à larges bords ornés de fleurs d'un ton criard [4]. Séduit par cette coiffure, il se rapprocha de la dame et fit en sorte qu'elle vint s'appuyer contre la balustrade. Tel un commerçant qui étale sa marchandise devant un client avec mille prévenances, l'astucieux [5] éléphant balança gentiment sa trompe devant la dame qui ne se doutait de rien. Quant aux visiteurs qui se trouvaient par hasard entre lui et sa victime, il les écarta en leur soufflant dans la figure.



La sympathie que Chango témoignait à la vieille dame était si évidente, que tout le monde s'en aperçut et qu'elle-même, très flattée, s'appuya — comme il le désirait — contre la balustrade en disant : « Mais voyez donc cet amour d'éléphant! » Et elle étendit la main pour caresser Chango. C'est justement ce qu'attendait « l'amour d'éléphant ». D'un seul coup il arracha le chapeau de la tête de sa favorite et l'engloutit. C'est en vain que la dame, poussant les hauts cris, se mit à envoyer des cailloux à Chango. Hélas! le tour était joué et le chapeau à larges bords avec ses jolies fleurs était au fond de la gorge de l'éléphant, qui l'avala sans en laisser la moindre trace.

(à suivre.)



1. **Facétieux** : qui joue des farces.
2. **Expression passive** : l'expression de celui qui ne réagit pas.
3. **Feignait** : faisait semblant.
4. **Criard** : au sens propre qui crie, qui fait beaucoup de bruit. Ici, d'une couleur trop voyante, qui choque le goût.
5. **Astucieux** : rusé.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Pourquoi Chango mérite-t-il qu'on le qualifie de « facétieux »? Les spectateurs apprécient-ils les mauvais tours qu'il leur joue? Pourtant, est-ce bien méchant? Lisez d'un ton amusé les facéties de Chango et les protestations des victimes.

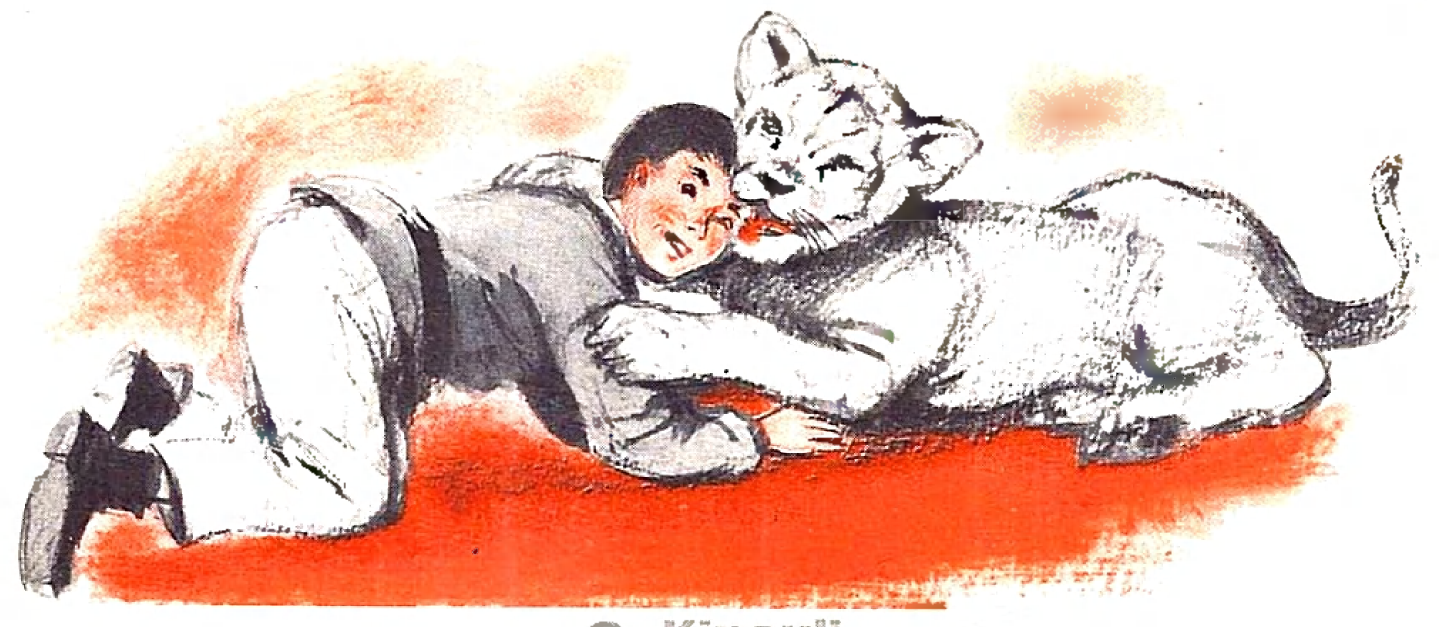
2. Mettez en valeur l'adresse avec laquelle l'éléphant trompe les visiteurs : sa fausse indifférence d'abord, puis sa complaisance, enfin la rapidité de son geste.

3. Quel adjectif indique que Chango procède avec intelligence? Répétez avec ironie l'expression « l'amour d'éléphant » et faites ressortir l'humour de la situation : la vieille dame impuissante (que fait-elle?), l'éléphant impassible (que savoure-t-il?).

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Présentez l'éléphant : sa taille, la forme de son corps, ses oreilles, ses pattes, sa trompe (à quoi peut-on la comparer? à quoi lui sert-elle?).
Que lui donne-t-on à manger? Est-il méchant? Peut-il être dangereux? Comment? Que fait-on avec ses défenses?
Est-il agile? Si vous avez vu un numéro d'éléphant au cirque, *Racontez-le.*
L'éléphant peut-il rendre des services? Lesquels? Comment?

2. La gentille Estelle donne un biscuit à l'éléphant. Comment? De quelle façon l'éléphant prend-il le biscuit? Comment le mange-t-il? Que fait-il ensuite? *Racontez.*



3. Kinouli

Kinouli, la petite lionne dont la mère est morte, a été élevée au biberon par Vera. Dans l'appartement, elle a eu comme compagne de jeu la chienne Péri. Mais elle aime bien aussi Vassia, le frère de Vera. La lionne a grandi; ce n'est plus le « petit chat » d'autrefois...

1 Sa croissance n'avait amené aucun changement dans ses habitudes. Quand elle m'apercevait, elle s'élançait à ma rencontre avec la même fougue [1] que jadis alors qu'elle n'était qu'un petit chat; elle sautait encore sur mes genoux et me léchait. La seule différence, c'est qu'en prévision des caresses de ce « petit chat » je devais m'appuyer contre le mur pour ne pas être renversée. Elle prenait d'étonnantes précautions en jouant avec ma main pour ne pas sortir ses terribles griffes. Elle l'entrait tout entière dans sa gueule sans jamais me faire mal. Si pourtant elle semblait oublier, il me suffisait d'élever un peu la voix pour lui faire lâcher prise.

2 Quand nous étions tous rentrés, nous organisions dans la chambre de Vassia de vraies séances de cirque. Nous disposions le long des murs des chaises pour nos visiteurs. La table, en raison de la sécurité qu'elle offrait, servait de « loge » et, devant, c'était le « poulailler » [2].

On pouvait lire sur le programme : « le lion footballeur; le combat de boxe; la promenade du lion dans un fauteuil; la tête du dompteur dans la gueule du lion ». Ce dernier numéro, considéré comme « extraordinairement dangereux » était exécuté par Vassia. Kinouli se couchait sur le sol; à ce moment, comme dans un vrai cirque, la radio, qui pour nous remplaçait l'orchestre, cessait de jouer. Vassia se mettait à quatre pattes devant Kinouli qui lui prenait avec mille précautions la tête entre ses pattes et la léchait. C'était le clou de la soirée [3] et il faisait toujours sensation.

3 Vassia aimait Kinouli et elle le lui rendait abondamment. Elle ne se lassait pas de le caresser et de se frotter contre lui. Parfois Vassia, trop occupé, la renvoyait. Alors, ulcérée [4], elle venait se plaindre à moi. Elle

se couchait à mes pieds et miaulait d'une façon traînante et plaintive. Quand, à mon tour, je la négligeais, elle allait se plaindre de moi à Vassia, et si nous la grondions tous les deux elle s'en allait pleurer auprès de Péri. C'est pour cela que Vassia l'avait surnommée la « Rapporteuse » et s'amusait souvent à la vexer pour observer sa comédie. Elle coassait alors comme une grenouille et se mettait à bouder.

« Kinouli, ma petite chatte chérie, je ne le ferai plus ! » implorait Vassia.

Kinouli s'entêtait, détournait la tête, puis finissait par céder.

4 Elle était extrêmement confiante et tendre. Elle n'aurait jamais pris sa viande si on ne l'avait pas caressée d'abord. Par contre, son comportement vis-à-vis des étrangers avait changé; elle montrait les dents et leur sautait dessus quand ils tournaient le dos. C'est pourquoi les locataires commencèrent à avoir peur d'elle, surtout après que Kinouli eut renversé la grand-mère. Il faut bien dire que Kinouli elle-même ne s'y attendait pas. Sans doute avait-elle sous-estimé ses forces. Penchée sur le sol, la vieille femme était en train de frotter le parquet. Kinouli sauta sur elle et la fit tomber. La grand-mère poussa un cri; mais Kinouli éprouva elle-même une telle frayeur qu'elle se sauva en rugissant dans sa chambre.

(à suivre.)

1. **Fougue :** mouvement violent, impétueux.
2. **Poulailler :** dans un théâtre, les places sur les plus hauts rangs, éloignées de la scène.
3. **Le clou de la soirée :** la plus belle attraction.
4. **Ulcérée :** vexée, très blessée moralement.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Depuis que la lionne a grandi, se comporte-t-elle différemment? En quoi cela peut-il être gênant? Montrez que Kinouli essaie cependant de ne pas faire de mal à ses maîtres.

2. La lionne et ses amis exécutent, pour leur plaisir, de « vraies séances de cirque ». Annoncez les numéros du programme d'un ton solennel, comme pour les présenter au public. Mettez en valeur le caractère dramatique du dernier numéro en détaillant, avec de longues pauses, les différents moments de l'exécution.

3. Comment la lionne manifeste-t-elle son caractère affectueux et sensible? Lisez d'un ton attendri et un peu amusé le manège de l'animal qui se comporte comme un enfant gâté.

4. Cette famille et la lionne vivent dans une atmosphère « confiante et tendre ». Ne faut-il pas, cependant, faire sentir une pointe d'inquiétude? Pourquoi?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Le numéro du dompteur constitue l'un des exercices les plus dangereux du spectacle dans un cirque. Quels animaux présente-t-on le plus souvent? Quelles précautions prend-on pour protéger les spectateurs?
Présentez le dompteur. Comment s'habille-t-il en général? Que brandit-il dans chaque main? Comment se sert-il de ces deux objets?
Racontez un numéro de dressage auquel vous avez assisté. Quels dangers le métier de dompteur présente-t-il?

2. Au cinéma ou à la télévision, vous avez vu capturer un lion. *Racontez.* (le lieu de la capture, le matériel employé, le piège, le transport du lion ; à quoi le destine-t-on?).



4. Les poils de moustache du lion

1 On dit que les poils de moustache du lion portent bonheur. Du moins c'est ce que rapportent nombre d'explorateurs d'Afrique. Ils racontent que les indigènes, lorsqu'ils ont tué un lion, lui coupent les poils de la moustache et les gardent sur leur cœur comme talisman [1]. Ce talisman communique au porteur le courage du lion. Invincible dans les combats, il se trouve protégé contre toutes les attaques. J'ignore ce qu'il en est; mais ce que je sais c'est que beaucoup de nos amis lorgnaient les poils de la moustache de Kinouli et rêvaient de s'en procurer. Rien d'étonnant à cela! Il se présentait à eux, à portée de la main, une possibilité de devenir brave... alors?

2 Un jour comme je passais devant la porte de Vassia, j'entendis un bruit qui tenait moitié du cri et moitié du gémissement. Était-ce Vassia qui pleurait? J'ouvris la porte et que vis-je? Deux jeunes gens qui, debout sur la table, se tenaient dos à dos, tandis que Kinouli tournait en cercle autour d'eux. C'étaient eux qui émettaient ces sons bizarres. Un troisième, assis sur l'armoire, semblait plus chanceux.

Collègues de Vassia et ignorant tout de Kinouli, ils étaient venus le voir et, ne l'ayant pas trouvé, avaient décidé de l'attendre dans sa chambre. La porte n'était pas fermée, ils entrèrent et firent la lumière. Alors ils se trouvèrent face à face avec Kinouli. Sans attendre leur reste l'un bondit sur l'armoire et les deux autres, moins lestes, sur la table.

3 Il ne faut donc pas s'étonner si de tels « héros » mendiaient quelques poils de la moustache de Kinouli. Inutile d'aller jusqu'en Afrique; il suffisait de prendre des ciseaux.

Après avoir sollicité Vassia, ils s'attaquèrent à moi : « Juste un poil, un seul » suppliaient-ils.

Mais comme on le pense, nous nous refusions à couper le moindre poil à Kinouli. Vassia leur promit que, dès qu'elle en perdrait un, il le leur donnerait.

Enfin, il en trouva un, juste au milieu de la chambre. Il le ramassa et le déposa soigneusement dans son calepin. Le lendemain, il en trouva un second. Le soir de ce même jour, après toutes sortes de jeux avec Kinouli, Vassia vit le plancher parsemé de poils de moustache. Très étonné, il examina le museau de Kinouli : tous les poils de moustache y étaient et, chose déconcertante[2], ils étaient blancs, tandis que ceux qu'il avait précédemment rassemblés et distribués étaient noirs!

4 Tout s'expliqua bientôt : Kinouli avait joué avec le balai et lui avait arraché ses crins, que Vassia avait pris pour ceux de sa moustache et qu'il avait distribués.

Après tout, il semble que les crins de balai pouvaient produire le même effet, puisque ceux qui en avaient reçu montrèrent par la suite, dit-on, le courage des lions.

Vera TCHAPLINA, « Mes amis à quatre pattes ». Traduction Marie LAHY-HOLLEBECQUE.
(Éd. La Farandole.)

1. **Talisman :** un objet doué d'un pouvoir magique et qui porte chance.
2. **Déconcertante :** qui déconcerte, embarrasse.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Croyez-vous au pouvoir magique des poils de la moustache des lions? Vera y croit-elle? Montrez qu'elle se moque de ceux qui y croient.
Prononcez le mot « alors? » avec beaucoup d'ironie.

2. Quels détails font d'abord craindre un drame?
L'inquiétude de Vera ne dure pas. Dans quelle situation les amis de Vassia se trouvent-ils? Pourquoi leur mésaventure nous amuse-t-elle?

3. Quels mots, quelles expressions du commentaire de Vera devez-vous lire avec ironie?
Pourquoi Vera et son frère refusent-ils de couper les poils?
Prenez l'air étonné de Vassia, puis exprimez sa perplexité devant le mystère des poils tombés.
Pourquoi peut-on parler de mystère?

4. L'explication de l'énigme paraît bien naturelle. Mais croyez-vous à l'exactitude de la réflexion finale? Ici aussi l'auteur se moque des amis de Vassia.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Le jeune homme qui s'était réfugié sur l'armoire raconte à Vassia ce qui s'est passé. *Faites-le parler.* Il plaint Vassia d'avoir une telle bête et prédit un malheur. Que lui répond Vassia?
Imaginez le dialogue entre Vassia et l'un de ses amis qui lui demande un poil de moustache.
Si la lionne pouvait parler que dirait-elle?

2. « Cet Henri, quel poltron ! dit sa sœur aînée. Il a peur de tout : des souris, des chiens, de l'obscurité... »
Un jour Oncle Paul dit à Henri : « Tiens, accroche à ton cou... *(continuez)*... ». Depuis ce jour... *(racontez une petite aventure qui mettra en valeur le courage du garçon).*



Mon oncle

1. Un original

L'oncle de Gérard, embauché la veille à l'usine Lambert sur la recommandation de son beau-frère « Charles », a été renvoyé dès le premier jour, au grand désespoir de sa famille pourtant très riche.

1 Mon oncle arriva. Je l'attendais. Je sentais qu'il allait venir. Il nous apparut d'excellente humeur. De loin, de la grille, il nous lança un grand salut. Son renvoi ne l'avait nullement affecté [1].

Mon père grommela :

« Il vient peut-être chercher des compliments...

— Allons, Charles, dit ma mère, apaisante. Le mal est fait, maintenant. Et tu sais, ton Lambert...

— Lambert sait ce qu'il doit faire.

— Oh!...

Mon oncle s'assit en face de nous dans un de nos fauteuils « coquetiers ». Je les appelle ainsi car, à mes yeux, ils ont toujours évoqué cet objet. Mon oncle s'assit; ou plutôt il essaya de s'asseoir. Il se laissa glisser doucement dans le centre, en se retenant aux rebords. Il se retrouva les genoux plus hauts que la tête et les épaules soulevées.

Mes parents le regardaient à la dérobée avec un certain embarras.

Jamais il n'avait pu s'asseoir dans ce fauteuil. Il avait beau le retourner dans tous les sens, l'examiner et réfléchir, il n'en comprenait pas le mécanisme. Mon oncle n'était pas adapté aux meubles modernes.



2 Il prit une chaise, se frotta les mains.

— Ça va ? dit-il à mon père.

— Ça va...

— Eh bien ! C'est l'essentiel ! Quand la santé va, tout va !

Au cours du repas, il prit dans sa poche, comme il le faisait toujours, diverses bricoles, un bonhomme en papier, un sifflet, et me les tendit par-dessus la table. Il bouscula ma chevelure avec sa grande main. Pourquoi préférais-je ces jouets de quatre sous à mes locomotives, à mes voitures électriques ?

— Ça va depuis ce matin ?

Je riais et le regardais dans les yeux.

— Mange, me dit ma mère.

— J'ai soif, dit mon oncle.

— Va chercher un verre à la cuisine.

— A la cuisine ?

— Naturellement. Tu as peur ?

— Non. Non, mais... »

3 Si. Il avait peur. Comme moi. J'aimais mon oncle parce que devant les mêmes choses nous éprouvions les mêmes répulsions [2]. Entre toutes les parties de l'étrange maison qui m'abritait, je redoutais la cuisine, casemate [3] blanche où chaque objet paraissait recéler un péril, où les appareils se mettaient tout à coup à se mouvoir, à gémir, à flamber. Pour entrer, il fallait passer la main devant l'œil magnétique [4].

La porte se refermait d'elle-même et sans bruit, comme un piège victorieux.

Je ne m'aventurais jamais dans la cuisine sans un frisson de crainte. Réfrigérateurs, cuisinières, séchoirs, grils et broches, tourniquettes et fours m'attendaient, me guettaient, tapis dans la blancheur sournoise. Des manettes [5] et des boutons blancs, rouges, noirs, du fil, beaucoup de fil...

Des yeux vous regardaient. Des placards se refermaient brutalement comme des trappes.

(à suivre.)



1. **Affecté** : peiné, affligé.
2. **Répulsions** : oppositions et parfois dégoûts.
3. **Casemate** : au sens propre, souterrain voûté d'un fort.
4. **Œil magnétique** : système électrique spécial qui fonctionne selon qu'il reçoit ou non la lumière.
5. **Manettes** : leviers ou poignées que l'on manœuvre à la main.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quelle expression indique que l'oncle n'a pas été affecté par son renvoi? Qui est-ce qui manifeste du mécontentement? Il parle d'un ton acerbe tandis que la mère se montre plus conciliante. L'oncle ne se sent pas très à l'aise avec les meubles modernes. Montrez-le.

2. Pourquoi le « ça va? » de l'oncle nous amuse-t-il? Quels détails révèlent l'affection de l'oncle pour Gérard? N'apparaissent-ils pas comme complices? Pourquoi?
La conversation entre la mère et l'oncle ne montre-t-elle pas que l'on traite celui-ci en enfant? Qu'est-ce qui le prouve?

3. L'oncle et le neveu redoutent la cuisine. Quels mots le prouvent? Pourquoi la craignent-ils? Insistez, en lisant, sur les expressions qui peuvent justifier la crainte.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Qu'est-ce qui permet de dire que les parents de Gérard doivent être riches? Quel genre de meubles trouvons-nous dans cette maison? Imaginez quels meubles on doit trouver au jardin ; dans la salle de séjour?
Quel genre de meubles aimez-vous? *Décrivez-les ; dites pourquoi vous les aimez.*

2. Dans votre maison il y a une pièce que vous préférez. Laquelle? Pourquoi? *Décrivez-la.*



2. Un quartier inépuisable

1 Imaginez là-dedans mon oncle cherchant un verre.

De loin, de la table, nous l'entendîmes ouvrir et refermer des portes, tourner des robinets, manipuler des ustensiles...

Il y eut un bruit de verre écrasé sur le sol.

« Qu'est-ce que tu as fait? cria ma mère.

— Rien.

— Tu as cassé un verre?

— Oui...

Mon père secouait la tête avec un peu de commisération [1]. C'était ainsi. On n'y changerait rien. Mon oncle cassait quelque chose à chacune de ses visites.

— Tu sais, j'ai une idée, dit ma mère à mon père, en me désignant. S'il allait se promener avec son oncle cet après-midi, je pourrais faire la salle à manger à fond. Gérard, tu veux sortir avec ton oncle?

2 ... Ce jeudi-là, comme les autres jours de liberté, nous partîmes en balade sur le vélomoteur intrépide [2] vers le petit quartier.

Ce quartier, je le trouvais inépuisable [3], intime et accueillant. Je ne me lassais pas de ces façades où la vigne vierge grimpait lentement, de ces mille recoins et cachettes qu'offraient les ruelles, les arbres, les kiosques, les ruines... Sous les pas de mon oncle, je suivais avec ravissement l'infinie cascade des incidents, des altercations [4] et des fuites.

Il me laissait aller à ma guise... Je me mêlai ce jeudi-là, à une bande de galopins farceurs. C'étaient des gosses d'un autre monde que le mien, débraillés et criards, mais je me sentais à l'aise près d'eux. Ils m'admettaient dans leurs rangs sans façon. Je courais à leurs trousses. Je me cachais à leurs côtés. Je respirais plus vite à la délicieuse peur du gendarme quand je complotais à voix basse avec trois ou quatre de ces garnements, mes amis.

Non loin de la petite place s'étendait un terrain vague envahi par les herbes et les chiens perdus. Quelques sentiers effacés, des pierres en désordre, des amas d'objets fatigués et brisés, un arbre solitaire qui n'appartenait à personne, des carcasses d'automobiles mortes, sans roues, sans phares, dont les tôles disloquées s'enfonçaient lentement dans le sol.

3 Sur cette lande déserte où nous jouions, et qui n'existe plus, un marchand de beignets avait planté son étalage, une carriole noire où grésillait un brasero [5]. Des odeurs de friture glissaient dans l'herbe. L'homme était gras et sale, mais nous n'y prenions garde. Entre ses mains calleuses, qu'il essuyait à son tablier, il pétrissait une pâte épaisse qu'il saupoudrait de longues cascades de sucre.



Sa voix était cassée comme celle d'un charlatan de foire.

— Ah! les bons beignets, les bons beignets!... Par ici, les enfants, par ici, ce n'est pas cher!... Ah! le roi du beignet, les bons beignets, les bons! »

A manger ces beignets ruisselants de graisse et dont le sucre en poudre craquait entre les dents, j'éprouvais une délectation [6] qui, sans doute, n'avait rien à voir avec la gourmandise. Bons, mauvais? Ce n'était pas la question. Pour quelques francs donnés par l'oncle je partageais les mêmes délices que les enfants hirsutes [7], revêtus de chandails rayés, qui m'acceptaient parmi eux. Je devenais un peu leur semblable et j'en étais fier. Assis dans la terre, je plantais mes dents dans la pâte chaude en riant.

(à suivre.)



1. **Commisération** : pitié.
2. **Intrépide** : qui ne redoute aucun danger.
3. **Inépuisable** : dans ce cas, offrant en grand nombre toutes sortes de plaisirs, de curiosités.
4. **Altercations** : disputes.
5. **Brasero** : récipient rempli de braise. Le grésillement est le bruit, le crépitement du feu.
6. **Délectation** : plaisir.
7. **Hirsutes** : mal peignés.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Qu'est-ce qui prouve que l'oncle est maladroit? Quel sentiment le père de Gérard éprouve-t-il pour son beau-frère? L'oncle répond aux questions de la mère par des mots brefs, comme un enfant pris en faute. La mère parle d'un ton apaisant. Pourquoi?

2. Quel mot indique que l'oncle et le neveu se sentent ici plus à l'aise qu'à la maison? Ce quartier plaît-il à l'enfant? Un mot révèle ce qu'il éprouve. Lequel? Dénombrez, avec le même émerveillement que lui, les richesses qu'il y découvre.

3. De quoi le bonheur de l'enfant est-il fait dans ce cadre misérable et sale? Les beignets dont il fait si grand cas vous feraient-ils envie? Pourquoi? Comment faut-il lire les appels du marchand? Exprimez, en lisant ce paragraphe, le désir de sympathie de l'enfant. Quelles expressions traduisent son plaisir?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Quels détails prouvent que ce quartier est à la fois déshérité et inépuisable? Pourquoi les enfants l'aiment-ils? Connaissez-vous dans votre ville ou votre village un endroit que les enfants préfèrent pour y jouer? *Décrivez-le : dites ce que l'on y trouve, les personnes qui le fréquentent.* Quels jeux les enfants y organisent-ils?

2. *A votre tour, présentez un marchand de friandises ou de jouets :* marrons, glaces, ballons, etc.



3. Le jeu du réverbère

1 Un de nos principaux amusements, que je découvris ce jour-là, était le jeu du réverbère. Le connaissez-vous ? Je crois que mes amis l'avaient inventé. Ils en avaient fixé le règlement.

Voici.

Nous nous blottissions derrière une palissade déchiquetée qui surplombait légèrement la rue — une ruelle raboteuse [1] qui s'éloignait en ondulant. En face de notre affût se dressait, au bord du trottoir étroit, un bec de gaz.

Nous mettions cinq francs sur une pierre et comme nous étions quatre cela faisait vingt francs, une somme ! C'était l'enjeu [2].

Ensuite nous attendions la première victime. Quand l'un d'entre nous voyait approcher un passant, le meneur distribuait les rôles.

2 Ce jour-là, le premier client fut un passant inoffensif, un genre de petit comptable qui s'avançait rapidement sur le trottoir. Parvenu à trois mètres du réverbère il entendit un coup de sifflet qui ressemblait à un appel. Accroupis, invisibles, nous regardions à travers les fentes du bois.

Le passant détourna la tête, cherchant qui l'appelait ainsi. Il rencontra brutalement le bec de gaz.

« Gagné, dit le gosse qui avait sifflé, en empochant les vingt francs.

— Trop facile.

— Trop facile ! J'aimerais t'y voir.

— Et alors ?

— Tu paries ?

On remettait l'argent. Mais le coup du réverbère ne réussissait pas toujours. Il fallait de la force et de la précision dans le sifflet. Quand l'appel était fait un peu trop tôt ou un peu trop tard, la victime passait son chemin sans encombre [3] et le siffleur avait perdu. Chacun reprenait son argent.

3 Je prenais des leçons. Je sentais que mon tour allait venir...

L'homme qui arrivait en roulant les épaules, le feutre bas sur l'œil et les jambes en parenthèses, était un dur, un vrai dur à cuire [4], cela se sentait. Nous avions un client difficile. Des bras écartés du corps, une cigarette, une veste longue, des souliers pointus.

Le garçon qui siffla le fit magnifiquement. C'était un appel à faire blêmir tous les voyous des faubourgs. Mais le dur passa son chemin.

— Perdu !

— Eh ! Attendez un peu, vous permettez ?

Le « dur » s'était arrêté trois mètres après le bec de gaz. Le feutre brun rabattu sur les yeux, il se grattait la nuque. Quoi ? Oui... Il avait bien entendu... On l'avait sifflé, comme ça... Il y a des gens qui se permettent des familiarités...

En regardant à droite, à gauche, les yeux plissés, l'homme revint sur ses pas, cherchant l'insolent...

Il trouva le bec de gaz.

Cela fit un bruit mat. Le nez froissé, le feutre en déroute, notre victime eut un geste de fureur noire, jeta les yeux de tous côtés : personne !

Misère !... Si on l'avait vu !... Lui faire ça... à lui ! »

(à suivre.)

1. **Raboteuse :** au sol inégal.
2. **L'enjeu :** la somme que l'on risque dans un jeu, dans un pari.
3. **Sans encombre :** sans obstacle ou accident.
4. **Dur à cuire :** homme rude dont il serait difficile de venir à bout.

LECTURE EXPRESSIVE

1. L'auteur annonce le « jeu du réverbère ». Quel est donc l'élément essentiel du décor qui permettra ce jeu? La palissade aussi semble nécessaire. Pourquoi? Ce jeu fait penser à la chasse. Quels mots le suggèrent?

2. Deux conditions doivent être remplies pour que le jeu réussisse. Lesquelles? En nuançant la lecture faites ressortir l'attente des guetteurs, la brutalité de la rencontre avec le réverbère, puis le dialogue bref, mais passionné, des garnements.

3. Le second récit réserve bien des surprises. D'abord la personnalité de la nouvelle victime : quelle impression donne-t-elle? Exprimez l'espèce de considération qu'inspire le personnage. Mettez en valeur, ensuite, la déception des garçons devant l'échec, et l'hésitation de la victime, puis la violence du choc et la colère de l'homme.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. *Fermez votre livre et dites en quoi consiste le jeu du réverbère :* les lieux, les personnages, l'enjeu, le déroulement du jeu...
De la même façon, imaginez et racontez un jeu à base de farce ; par exemple : le portefeuille qui marche parce qu'un fil invisible le tire, le vieux chapeau qui cache une pierre et auquel les passants donnent un coup de pied...

2. C'est le premier avril. Quelle farce avez-vous imaginée? A-t-elle réussi? *Racontez.*



4. Mon oncle arrive à point

1 Derrière la palissade, nous nous faisions petits, tout petits, prêts à décamper à toutes jambes. Mais l'homme ne nous aperçut pas. Il arrangea son chapeau, remit sa veste en place, se frotta le nez et repartit.

Le siffleur empocha l'argent.

« A toi, me dit-il.

— A moi ?

— Oui. Tu sais siffler ?

— Un peu...

Impossible de me dérober. Je m'étais engagé dans la petite bande. Je devais imiter les garnements en toutes choses. Je ne pouvais pas reculer, sous peine de faire figure de mauviette [1] ou d'embusqué [2].

Un d'eux m'encouragea :

— Allez, n'aie pas peur. Vois la belle « cliente » qui t'arrive.

2 En effet, j'étais gâté. Une forte femme coiffée de fleurs s'en allait sans doute en visite et portait devant elle, avec mille soins, un carton de pâtissier ceint [3] d'un ruban rose. Elle avançait paisiblement, se pourléchant d'avance, sur le trottoir opposé au bec de gaz.

Pas question de laisser passer une pareille cliente. Il fallait faire quelque chose. Par bonheur, mes amis étaient organisés.



— Aiguillage![4] dit le meneur.

Le plus petit d'entre nous jaillit hors de la cachette, sauta dans la rue, saisit une branche et la poussa devant lui sur le sol, en allant à la rencontre de la femme. Il soulevait ainsi d'épais tourbillons de poussière.

A la vue de la poussière :

— Oh! dit la passante en changeant aussitôt de trottoir.

Cinq mètres, quatre, trois...

Quand elle fut à deux mètres du bec de gaz, je sifflai. Je sifflai le plus habilement possible.

— Pal mal, murmura-t-on près de moi.

La femme détourna la tête sans cesser de marcher et, très lentement, mais très sûrement, elle entra dans le réverbère. Le carton à pâtisserie qui avait amorti le choc, se replia sur lui-même et devint une masse informe de papier blanc qu'enveloppait un ruban rose.

La femme le considérait gravement.

3 Mon oncle survint alors, toujours à point voulu. Il me cherchait. Il s'avança jusqu'à la palissade. Apercevant, sur le trottoir opposé, notre malheureuse cliente, qu'il connaissait sans doute, mon oncle souleva son chapeau, s'inclina.

La femme hocha la tête et, considérant mon oncle d'un œil furieux :

— Ah! C'est malin... Ah! Oui, c'est fin...

Mon oncle me dit :

— Il se fait tard. Il faudrait peut-être rentrer.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas. Pour ta mère. Tu reviendras. »

Je saluai mes amis. Je leur promis de revenir dès que possible. Nous nous quittions comme des grognards [5] victorieux, fiers de leurs conquêtes et de leurs balafres.

Jean-Claude CARRIÈRE, « Mon oncle ». *(Éd. R. Laffont.)*



1. **Mauviette :** personne sans force ni énergie.
2. **Embusqué :** soldat ayant obtenu un poste loin de la ligne de feu.
3. **Ceint :** entouré.
4. **Aiguillage :** appareil qui sert à faire passer un train d'une voie sur l'autre.
5. **Grognards :** les vieux et meilleurs soldats de Napoléon.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Qu'est-ce qui montre que les enfants ne se sentent pas très rassurés? Mettez en valeur la brièveté du dialogue, en répétant les paroles avec une certaine sécheresse.
C'est le tour de Gérard. Montrez qu'il ne se sent pas à l'aise.

2. Quelle expression indique que Gérard a de la chance? Pourquoi, dès maintenant, la forte femme prête-t-elle à sourire? Que font les garnements pour l'amener sur le bon trottoir? Lisez lentement la partie qui présente la marche de la victime vers l'obstacle. Mettez en valeur la complaisance amusée avec laquelle l'auteur décrit les dégâts.

3. Quelle expression indique que l'oncle arrive à propos? Pourquoi ses gestes de politesse nous amusent-ils? Quel sentiment la femme éprouve-t-elle? Pourquoi l'oncle est-il assez décidé, tout en paraissant hésitant? Quels sentiments éprouvent les enfants?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. A l'école, le lendemain, Gérard raconte le jeu à ses camarades. *Faites-le parler.* Quelles réflexions ses camarades font-ils?

2. Imaginez que ce n'est pas fini. Une autre victime apparaît au bout de la rue. *Présentez-la.* Quelqu'un siffle... La personne visée se rend compte qu'on veut lui jouer un tour. Que se passe-t-il?

Mémoire buissonnière

Mouette

Fine aiguille d'argent
Tout au loin faufilant
Des franges de ciel clair
Aux draps lourds de la mer.

Chardonneret

De chardon en chardon
Beau page mon beau page
Qui broda ton pourpoint
De brocarts et d'or fin?

De chardon en chardon
Beau page mon beau page
N'est-ce toi qui pillas
Les groseilles du roi?

Ramiers

Dans le haut village de branches
J'entends claquer leurs volets clairs.
Avec du couchant sous leur gorge
Où meurt la cendre de l'hiver
Voici mes ramiers s'égaillant
Aux ruelles des quatre vents.



PIERRE LOUBIÈRE : Florilège poétique « L'amitié par le livre ».



Trois petits moutons

Trois petits moutons sont allés
Se promener dans la clarté ;

Sont allés, avec des couronnes,
A la rencontre de l'automne.

L'ont rencontré comme il sortait
Avec le vent de la forêt.

Et l'automne leur a donné
Un étrange petit panier,

Puis, souriant, s'en est allé
Avec le vent dans la clarté.

Mon Dieu! qui nous dira jamais
Ce que le panier contenait

Pour qu'à la lisière mouillée,
Tous trois se soient agenouillés,

Tandis que les cloches lointaines,
Tintaient doucement sous les chênes...

Maurice Carême : La lanterne magique.



Apprenti pâtissier

1. Tu manges la crême!

Marc, devenu orphelin, est recueilli par sa tante qui, très pauvre, le met en apprentissage chez un pâtissier.

I C'est timidement que j'entrai dans la boutique. Mais tout se passa bien. La patronne me conduisit au fournil, où son fils était déjà au travail, sortant du four de grandes plaques noires sur lesquelles croustillaient [1] des croissants. Je n'en avais jamais tant vu.

« Dis, l'ahuri! Apporte les paniers!

Le garçon prenait légèrement les croissants du bout des doigts, les faisant glisser dans les corbeilles plates comme si c'eût été une marchandise ordinaire.

— Porte-les au magasin!

Je courus avec ma charge légère et odorante. La pâte me chauffait le visage, j'entendais les croissants chanter, je les respirais, j'avais une envie folle d'en manger...

Félix, élevé dans les mille-feuilles, ne me comprenait pas; il faisait des gâteaux comme il eût fait des chaussures, mais qu'on ait envie d'en manger, voilà qui lui paraissait bizarre. Et, naturellement, devant lui je n'osais apaiser ma fringale [2]. Tant de merveilles qui me passaient entre les mains et ne pouvoir en goûter aucune!

Tout au plus avalai-je à la dérobée, de loin en loin, une cuillerée de la crème que je tournais. Mais si Félix me questionnait alors, j'étais bien empêché de répondre.

— Eh, l'ahuri! Tu es sourd?

2 Mes silences finirent par l'alerter; un jour il vint près de moi, m'observant avec défiance.

— Où est le moule pour les savoies? demanda-t-il, sans me lâcher de l'œil.

Les joues dodues [3], mais les traits impassibles, j'étendis le bras.

— Sur la planche?

Je secouai rapidement la tête.

— Eh bien, alors, tu ne peux pas le dire, l'ahuri?

Pas tout de suite, mais dès que j'eus la bouche vide :

— Vous le savez bien qu'il est là, me pressai-je de répondre. Vous m'avez vu quand je l'ai mis sur l'étagère.

Il me semblait que plus ma réponse était longue, mieux elle témoignait de mon innocence.

Mon patron me regarda d'un air ahuri.

— Qu'est-ce que tu racontes là? Je n'ai rien vu du tout!



3 La comédie dura quelques jours, puis Félix comprit.

— Tu manges la crème! s'écria-t-il.

Je remuai énergiquement la tête.

— Ouvre ta bouche!

Faisant un dernier effort j'achevai d'engloutir ma pâtée, puis j'ouvris la bouche, toute grande.

— Tu en as mangé!

— Non!

— Fais sentir!

Il approcha son nez, tandis que je retenais ma respiration.

— Écoute, dit-il, si tu dois en manger, je préfère que ce soit devant moi.

— Bon. »

(à suivre.)



1. **Croustillaient :** craquaient (ou étaient prêtes à craquer) sous la dent.
2. **Fringale :** faim subite et violente.
3. **Dodues :** grasses et potelées.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quel surnom le pâtissier donne-t-il à Marc? Pourquoi? Dans quelle phrase l'émerveillement et l'envie de Marc se manifestent-ils? Pourquoi Félix ne comprend-il pas cela? L'apprenti résiste-t-il à la tentation?

2. Comment expliquez-vous les silences de Marc? Quel mot indique que le pâtissier se doute de quelque chose? Prenez son ton soupçonneux et agacé.

3. Pourquoi l'auteur appelle-t-il cette scène une comédie? Marc craignait-il d'être surpris? Qu'est-ce qui rend ce dénouement amusant? Félix parle avec brusquerie. Pourtant, est-il méchant?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Marc a faim et il est privé de gâteaux. Pourquoi? Qu'est-ce qui le tente?
Vous faites des courses avec vos parents. Dans quel but? Vous passez devant des vitrines qui exposent beaucoup de belles choses. Lesquelles? Quels magasins préférez-vous? Que faites-vous? Qu'est-ce qui vous attire particulièrement? Que demandez-vous à vos parents?
Vous voulez acheter un objet pour l'offrir à votre maman. Dans quels magasins le cherchez-vous? Vous hésitez, vous ne savez quel cadeau choisir. *Racontez.*

2. En faisant des courses avec votre maman au bazar, vous passez devant le rayon des patins à roulettes. Une paire vous tente. *Décrivez-la.* Que faites-vous? Que dites-vous? Qu'arrive-t-il? Quels sentiments éprouvez-vous?



2. Tant que tu en voudras !

1 Le lendemain après-midi, il vint vers moi en souriant.

— Écoute ! J'ai compris ce qu'il faut faire avec un goinfre [1] comme toi. Tu aimes les gâteaux ?

Levant les yeux de sur la plaque que je beurrais, j'examinai Félix sans répondre.

— Sois franc ! Tu les aimes ?

Je remuai doucement la tête d'une façon qui ne voulait dire ni oui ni non.

— Eh bien ! Tu peux en manger.

— Devant vous ?

D'un ton autoritaire, Félix ordonna :

— Je te dis d'en manger ! Tu ne t'attendais pas à celle-là, hein ?

Bien que demeurant muet, je me dis qu'en effet je ne m'attendais pas à celle-là.

— Et d'en manger tant que tu voudras ! ajouta le pâtissier en riant. Je t'en bouche un coin, pas vrai ?

2 Son rire puissant résonnait dans le fournil [2] ; sous le tricot rayé qui laissait nus la gorge et les bras, je voyais les muscles qui se gonflaient.

— Qu'est-ce que tu attends ?

Je contemplai mon patron, les choux avec leur frange [3] de crème autour de leurs petites têtes blondes, sans comprendre.

Voyant que je n'oserais jamais, Félix se décida à parler clairement.

— Tant que tu en mangeras un par-ci par-là, en douce, tu en auras toujours envie. Mais si tu en manges à en avoir une indigestion, tu t'en dégoûteras.

L'offre me parut soudain plus franche, mais j'éprouvais tout de même une certaine gêne. Devant le patron et tant que je voudrais !

— Alors, je peux?
— Puisque je te le dis! A en crever!

3 Prenant un chou délicatement, du bout des doigts, je le portai avec lenteur à ma bouche, tout en surveillant le patron; mais il continuait à rire, sans malice, à ce qu'il me parut.

Je mangeai le gâteau, dignement, sans hâte; puis je me léchai les doigts, sans cesser d'observer Félix. Il riait encore.

Le chou réveilla mon appétit : du fond de mon estomac creux, il appela ses frères. Il n'eut pas à crier longtemps : j'en mangeai un deuxième, un troisième, un quatrième, un cinquième, un sixième... La pâte légère fondait dans ma bouche sans vraiment l'emplir. Et à mesure que j'avançais, creusant dans la petite troupe des choux blonds et blancs d'irréparables vides, le rire de Félix s'éteignait par degrés [4]. De sorte qu'après un instant je mangeai dans un silence absolu, au chant près des grillons dans les fagots.

Ce silence m'inquiéta; pressentant [5] les sentiments qui agitaient mon patron, je mis les bouchées doubles. Et, en effet :

— Assez!... J'ai dit assez!

Félix paraissait stupéfait.

— Mais... tu ne manges donc rien chez toi!... Tu devrais aller voir le médecin; tu dois avoir le ver solitaire! »

(à suivre.)

1. **Goinfre** : qui mange beaucoup et plutôt malproprement.
2. **Fournil** : local où se trouve le four et où l'on pétrit la pâte.
3. **Frange** : au sens propre, garniture sur le bord d'un tissu.
4. **Par degrés** : progressivement.
5. **Pressentant** : devinant, comprenant.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quelle question Félix pose-t-il à deux reprises? Marc n'a pas répondu franchement. Pourquoi? Quelle question étonnée pose-t-il? Pourquoi? Prenez le ton insistant et moqueur de Félix.

2. Félix, au langage un peu négligé, expose nettement les raisons de sa générosité. En lisant, faites ressortir le contraste entre la décision de Félix et l'embarras de Marc.

3. La lecture doit traduire l'évolution parallèle que manifestent les personnages : quand Marc hésite et mange prudemment, que fait Félix? Lorqu'il précipite la cadence, quelle est l'attitude du pâtissier? Enfin, quand Marc met les bouchées doubles, comment Félix réagit-il?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. *Rappelez par quel moyen le pâtissier veut guérir Marc de sa fringale.* Avez-vous vous-même. mangé tellement d'une chose délicieuse que vous en avez été plus que rassasié? *Racontez.*
Qu'est-ce que vous aimez beaucoup? Comment arrivez-vous à satisfaire ou comment espérez-vous arriver à satisfaire votre envie?
Vous avez participé à un repas plus riche que d'habitude. *Racontez :* à quelle occasion? Où? Qu'avez-vous mangé? *Dites avec précision ce que vous faisiez.*

2. *Fermez votre livre et racontez en quelques phrases la scène où Marc dévore les gâteaux.*



3. Une merveilleuse boutique

1 L'expérience parut au pâtissier si concluante que non seulement il ne la renouvela pas, mais qu'à partir de ce jour il me surveilla de près, exigeant, lorsqu'il ne me voyait pas, que je lui répondisse sur-le-champ. Comme il ne savait pas toujours quoi me dire, cela faisait des conversations bizarres.

« Eh! Qu'est-ce que tu fais?

— Je travaille.

— A quoi?

— Je monte la crème.

— Ça avance?

— Oui.

— Elle s'épaissit?

— Ça commence...

L'expérience des choux l'avait si vivement frappé qu'il ne doutait pas je crois, que je puisse manger, en une heure, tous les gâteaux qu'il faisait en une journée.

— A cette défiance près, nous nous entendions très bien.

Mon patron avait les ruses du métier.

— Vous avez laissé tomber des petits morceaux de coquille, m'arriva-t-il de lui faire remarquer.

Félix prit un air malin et, à mi-voix, comme si les clients eussent pu nous entendre :

— Comme ça on croit qu'il y a beaucoup d'œufs, dit-il.

2 J'aimais l'atmosphère chaude du fournil. Félix introduisait une pâte grise, informe, que je badigeonnais de jaune d'œuf, et il ressortait

des choux pimpants, de bruissantes lames feuilletées, des babas roux, des éclairs, de spongieux [1] gâteaux de Savoie.

Soudain, la pièce misérable où nous travaillions se remplissait de merveilles blanches, brunes, glacées par le gel, brillantes de rosée lorsque, pareils à des orfèvres [2] et à des alchimistes [3], nous avions répandu la crème, le chocolat, les arômes, les liqueurs, semé les pralines, les amandes, les noisettes. Ce n'étaient plus des gâteaux que je transportais dans la boutique, mais des émaux [4], des camées [5], des broches, faits d'or, d'argent et d'autres métaux inconnus, fragiles, friables, incrustés [6] de pierres précieuses, enrobées d'une coulée de jade [7].

3 Mon émerveillement n'allait pas, toutefois, jusqu'à me retenir de briser de temps à autre un mille-feuille ou d'aplatir un savarin; mais comme, à la longue, ma maladresse eût été suspecte, il m'arrivait de m'arranger pour les faire abîmer par Félix. Je devais bien le lui reprocher ensuite.

— Vous pourriez faire attention!

— Encore! Comment ça s'est fait? demandait mon patron, penaud.

— D'un coup de pelle, pardi! Pourtant, je les avais mis de côté!

Et Félix, voulant faire excuser sa maladresse :

— Eh bien, mange-le, disait-il, et n'en parlons plus! »

Nous n'en parlions plus.

(à suivre.)

1. **Spongieux :** qui ont la consistance d'une éponge.
2. **Orfèvre :** qui travaille l'or pour faire des bijoux.
3. **Alchimistes :** chercheurs qui, aux siècles derniers, prétendaient pouvoir transformer en or d'autres métaux.
4. **Emaux :** objets, pierres, bijoux, rendus plus beaux par un vernis spécial.
5. **Camées :** pierres fines, scultpées en relief.
6. **Incrustés :** dans lesquels les pierres précieuses sont prises, enfoncées comme dans une croûte.
7. **Jade :** pierre très dure, de couleur verdâtre.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Félix est devenu méfiant. Quel moyen de contrôle utilise-t-il? Quel adjectif qualifie la conversation des deux pâtissiers? Mettez en valeur la différence de ton entre les questions de Félix, teintées de méfiance, et les réponses très brèves de Marc.

2. Qu'est-ce qui émerveille Marc dans la préparation des gâteaux? Traduisez cet émerveillement en énumérant les richesses qui remplissent le fournil.

3. Comment Marc arrive-t-il à satisfaire sa gourmandise? Que pensez-vous de son stratagème? Aux paroles faussement indignées de Marc, sur quel ton le patron répond-il?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Souhaiteriez-vous d'être à la place de Marc? Pourquoi? Quelles sortes de gâteaux l'auteur présente-t-il? En connaissez-vous d'autres? Quels produits utilise-t-on pour faire des gâteaux? Vous vous arrêtez devant la vitrine d'une pâtisserie-confiserie. Que voyez-vous? Vous commandez un gâteau. *Répétez le dialogue que vous engagez avec le pâtissier.*

2. C'est votre anniversaire. A la fin du repas, maman apporte le gâteau... *Racontez la scène.*



4. Quel beau métier!

1 Mais où mon admiration devenait éperdue c'est lorsque Félix dessinait des rosaces [1], des fleurs, des lettres, sur les grands gâteaux. Je craignais toujours qu'il ne s'y perdît, mais non, il ne repassait jamais deux fois sur la même ligne, sinon pour un entrelacs [2]. D'une main, il dirigeait l'entonnoir, de l'autre il pressait le sac de toile [3] pour en faire jaillir un fragile ruban de crème, de sucre ou de chocolat.

Penché sur la surface givrée du moka je retenais mon souffle, redoutant que la moindre distraction dont je serais la cause ne fît manquer le grand œuvre. Il me semblait que mon attention aidait Félix à parachever une volute [4], une majuscule, à ne point rater un feston. Quand le serpent cessait de se dévider, que d'un mouvement preste l'artiste relevait le cornet, alors je soufflais. Mais j'avais eu chaud!

2 Quant à mon patron, il n'y mettait aucune vanité, c'est d'un poignet ferme qu'il allait de l'avant, sans jamais douter de sa réussite : tout simplement il lui suffisait de presser d'une main, de guider le cornet de l'autre; les signes lui étaient soumis. C'est avec la même tranquillité d'âme qu'il passait d'un feuilleté à une pièce montée : il ne pouvait les manquer.

Mon admiration l'assommait.

« Eh bien, quoi! Ce n'est pas si malin! disait-il. Un tour de main, c'est tout...

Il faisait son travail, sans orgueil ni malice. Mais j'emportais de telles splendeurs dans la boutique avec infiniment de respect.

3 Félix m'abandonnait les déchets de son art : encroûtement [5] des cornets, raclures de chocolat, craquelures du caramel, aiguilles acérées du sucre, giclures de crème. Je nettoyais soigneusement avec la langue et les doigts, avant de les rincer, les entonnoirs et la table d'opération. Ce qui donnait toujours à Félix le même étonnement et le même dégoût.

— Je me demande comment tu peux manger toutes ces cochonneries ! » disait-il.

Je n'avais ni le temps ni l'envie de me justifier; j'apaisais à la hâte une vieille fringale, en me disant toujours que tout cela était trop beau pour que ça dure.

Je ne me trompais pas. Deux mois plus tard, ma cousine vint demander d'un ton vif, une augmentation. Je gagnais douze francs, ma cousine en voulait quinze; ce qui parut à la pâtissière si extravagant qu'elle préféra se passer de mon aide. On m'arrachait les babas de la bouche. Je quittai la boutique désespéré. Jamais je n'avais autant aimé le travail.

Marc BERNARD, « Vacances ». *(Éd. Bernard Grasset.)*



1. **Rosaces :** motifs d'ornement en forme de roses et d'étoiles.
2. **Entrelacs :** ornements composés de moulures, de dessins entrelacés l'un à l'autre.
3. **Sac de toile :** sorte de cornet, effectivement en toile, contenant la crème.
4. **Volute :** ornement en forme de spirale.
5. **Encroûtements :** déchets de croûte.
6. **Raclures :** ce que l'on enlève en raclant.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quelles expressions, quels détails prouvent que l'art du pâtissier ressemble à celui d'un peintre? Quel sentiment Marc éprouve-il? Quels mots, quels détails soulignent ce sentiment? En lisant, mettez en valeur l'attention passionnée de Marc.

2. Quelle attitude Félix garde-t-il devant l'admiration de Marc? Quelle raison donne-t-il de son habileté? Quelle phrase faut-il lire en exprimant quelque agacement? Avec un ton d'admiration contenue?

3. Comment Félix appelle-t-il les déchets? Marc partage-t-il son opinion? Quelle crainte éprouve-t-il? Cette crainte est-elle justifiée? Qu'éprouve Marc?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Vous aidez maman à confectionner une tarte. Que prépare-t-elle d'abord? Quels ustensiles utilisez-vous? *Enumérez tout ce qui est nécessaire à la confection du gâteau.* Vous préparez les fruits pendant que maman prépare la pâte. Comment procédez-vous? Que faites-vous ensuite? Que fait maman?

2. Votre amie vous demande la recette d'un gâteau qu'elle a goûté chez vous. *Rédigez cette recette.*



Vacances aux Vergnes

1. Le départ

Marianne, une gentille jeune demoiselle, emmène en vacances aux Vergnes, sa maison de Dordogne, cinq jeunes voisins et amis : Milou (onze ans), Zizi, Lulu et Marinette (douze ans), Bernard (quatorze ans). C'est Zizi — de son vrai nom Lucien Péroni — qui raconte ces vacances.

1 Que de monde à la gare! Pas moyen de s'arrêter pour lire les titres des livres dans les kiosques à journaux. Nous avancions péniblement, cognant les gens avec nos valises et oubliant parfois de dire pardon. Trin! Trin! Attention! Bruit de ferraille, cris... Les petits trains électriques chargés de bagages se tortillaient à toute allure sur les quais. Les gens se sauvaient à droite et à gauche.

Enfin, nous avons trouvé la voie 9, direction de Bordeaux et Hendaye, le train de 21 h 30, la voiture 23, le compartiment 6, et Marianne, arrivée la première, avec un gros sac de montagne et des bouteilles thermos.

2 Le quai était noir de pères et de mères qui accompagnaient leurs enfants partant en colonie. De cette foule ont surgi Bernard, Marinette, Milou et leurs familles. La mère de Milou apportait un gros paquet d'illustrés. « Pas trop d'histoires de gangsters? » a demandé le père de Bernard. Les parents ont discuté sur les livres d'enfants pendant que nous regardions une aventure d'explorateurs, très intéressante. Puis, Bernard a sorti du paquet un journal avec des revolvers à chaque page. « Je le connais, a-t-il dit, il est bête comme chou. On n'en veut pas, vous êtes d'accord? » Nous étions d'accord.

3 « Je suis inquiète, disait Marianne, que devient Lulu Chabrier? Sur la pendule, l'aiguille approchait de l'heure du départ. Pas de Lulu. Nous tendions le cou aux portières. Nos parents, nous ayant serrés dans leurs bras, regagnaient le quai.

— Le voilà! a crié Bernard.

C'était bien lui. Nous avons aperçu, se frayant péniblement un passage dans la foule, M. Chabrier, une valise sur l'épaule, l'air hagard[1], Mme Chabrier, l'air également hagard, chargée de paquets, et Lulu, pas du tout hagard.

— Voyez ce gros Père Tranquille! a dit Bernard.

On a eu juste le temps de hisser Lulu dans le wagon avec sa valise et ses multiples colis et le train s'est ébranlé. Nos parents agitaient leurs mouchoirs. La mère de Lulu criait : « Mangez d'abord le contenu de la boîte longue, le reste peut se garder! »

— Nous avons de quoi vivre huit jours sur une île déserte », a observé Marianne.

4 Voilà notre voyage vers Fleyrac commencé. Impossible de tenir en place. Nous nous faufilions[2] parmi les voyageurs debout dans le couloir, nous regardions par les portières. Au départ, le ciel gardait un reste de jour, puis la nuit est entièrement tombée. Au-dessus des cheminées d'usine flottaient des nuages de fumée rouge. Ensuite, par les fenêtres ouvertes, nous avons commencé à sentir une odeur de campagne.

(à suivre.)

LECTURE EXPRESSIVE

1. **L'air hagard :** l'air farouche, rude.
2. **Nous nous faufilions :** se faufiler, c'est se glisser adroitement.

1. Quelle phrase (sans verbe) faut-il lire sur un rythme accéléré? Détachez bien les indications numériques qui permettent de trouver le compartiment.
2. L'interrogation du père de Bernard doit faire apparaître du mépris pour les mauvais illustrés. Bernard parle avec décision.
3. Quel sentiment éprouve Marianne? Et Bernard? Quels passages seront lus sur un ton amusé?
4. Soulignez les expressions ou les verbes: « impossible, faufilions, regardions », afin de traduire l'énervement des jeunes voyageurs. Pourquoi la dernière phrase doit-elle être lue plus lentement, en donnant une impression d'apaisement?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. A quels moments de l'année la gare voit-elle le plus d'affluence? Pourquoi? Quelles personnes travaillent aux abords ou à l'intérieur de la gare? Que font-elles? En quelles circonstances avez-vous voyagé dans le train? Si vous pouviez choisir votre place, laquelle prendriez-vous? Pourquoi? Lorsque le trajet dure longtemps, que fait-on pour ne pas s'ennuyer? Votre train s'arrête quelques minutes dans une grande gare. Que se passe-t-il? Vous allez arriver à destination dans quelques minutes. Que font, que disent vos parents? Et vous-même?
2. Lulu explique pourquoi il a failli arriver en retard.



2. L'arrivée aux Vergnes

1 Nous avons traversé un village, une série de maisons basses échelonnées [1] le long de la route à la suite d'une petite église, comme les wagons derrière la locomotive. Des gens sont sortis sur le pas des portes et ont répondu joyeusement au bonjour de Marianne. Puis elle a annoncé :

« Vous voyez les gros chênes, là devant nous ? C'est le bout de l'allée. La maison est encore cachée dans la verdure. »

La camionnette a pris le tournant. Les branches des arbres fruitiers nous ont giflé la figure. Milou a même attrapé une prune au passage, une grosse reine-claude d'un vert bleuté.

En débarquant, Marianne a embrassé une vieille dame coiffée d'un petit foulard noir, noué sur son chignon.

— Voilà mémé Mélina !

2 Ce qui nous a frappés tout de suite dans le jardin, c'est une balançoire fixée à la plus grosse branche d'un vieux pommier couvert de petits fruits verts et, entre deux grands platanes, des anneaux et un trapèze. A peine étions-nous descendus de la voiture que Milou s'accrochait aux anneaux, faisant le cochon pendu, et Marinette voltigeait sur la balançoire.

Un chien blanc courait autour de nous en jappant : Papillon. Il a flairé les mollets de Lulu Chabrier qui n'a pas eu l'air trop rassuré. Puis on a vu arriver deux chats, la queue en l'air : Migoustrille, la mère, toute noire avec de grands yeux vert pâle et Muguet, le fils, gentil comme tout.

On croirait qu'il porte un petit bavoir jaune. Cinq lignes noires descendent de son front tout le long du dos. Ses pattes jaunes sont rayées en travers comme s'il mettait des bracelets.

3 Pendant que Marianne et mémé Mélina préparaient le déjeuner, nous avons couru à la rivière. Jamais aucun de nous n'a vécu si près d'un grand cours d'eau. C'est drôle de penser qu'à peine sorti de la maison, on se trouve sur la berge, dans une forêt d'orties qui cachent le pied des arbres et le sentier. Nous avons vu le bateau de Marianne, à demi échoué sur une petite plage de galets et de sable gris. Avant qu'on ait eu le temps de dire « ouf » Milou bondissait dans la barque en nous éclaboussant, car le fond était plein d'eau et, saisissant la godille [2] à deux mains, il l'agitait en tous sens.

Bernard l'a vivement ramené sur la terre ferme.

— Écoutez-moi bien, dit-il, nous ne sommes que deux à savoir nager et personne, sauf Marianne, ne s'entend à conduire un bateau. On est donc prié de faire attention. Pas de noyades!

Marinette a protesté. Elle nage parfaitement, à l'entendre.

— Oui, enfin, tu te soutiens sur l'eau, a dit Bernard. On te jugera à l'œuvre.

A ce moment, on nous a appelés :

— A table! A table! »

(à suivre.)



1. **Echelonnées** : disposées de distance en distance.
2. **Godille** : aviron placé à l'arrière d'un canot.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Une assez longue pause est nécessaire après « devant nous ». Pourquoi? Quelle exclamation traduit la joie de Marianne?
2. Quelle phrase exprime l'agitation des enfants? En la lisant, insistez un peu sur les verbes. Quelle expression souligne l'impression donnée par Muguet?
3. Quelle phrase traduit l'étonnement des petits Parisiens? Pourquoi Bernard prend-il un ton grondeur?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Quels projets faites-vous pour les prochaines vacances? Où espérez-vous aller? Quelles seront vos distractions? Quels seront vos compagnons de jeu?
Vous arrivez au lieu de vos vacances. *Dites ce que vous voyez ou entendez, ce à quoi vous pensez.*
Quelles différences voyez-vous entre les vacances des grandes personnes et les vôtres?
Même si vous ne devez pas voyager à l'occasion des vacances, quels plaisirs attendez-vous de ces semaines de liberté?
2. En allant déjeuner, Milou et Marinette discutent à propos des ordres de Bernard. *Faites-les parler.*



3. Le soir du 14 Juillet

Pierrot, le fils du fermier voisin, va conduire les petits Parisiens au proche village de Fleyrac, le soir du 14 Juillet.

1 A Fleyrac, la chaleur semblait plus lourde qu'aux Vergnes. Pierrot flairait le vent :

« On va avoir de l'eau. »

Nous, nous pensions : « Pourvu qu'il ne pleuve pas avant le feu d'artifice ! »

Sur le champ de foire, on se serait cru à l'arbre de Noël. Les lumières étincelaient au fronton des baraques. Les roues des loteries tournaient en crépitant [1]. Les détonations des tirs éclataient. Partout, des sucreries : nougats, chocolats, pains d'épice. Des écheveaux de pâte de guimauve verte, rose, jaune et violette s'emmêlaient, se défaisaient, formaient des huit. Marianne avait acheté un gros cornet de pralines rouges où nous puisions tout en marchant.

2 Tout à coup, nous nous sommes trouvés devant un carrousel [2] superbe. Tous les enfants du pays prenaient le manège d'assaut. Nous bondissons, cherchant les porte-monnaie. Je me hisse dans un avion un peu trop petit. La musique est incessante, enivrante. Nous démarrons. Voilà

peut-être, qui sait, ce qu'on éprouve dans un véritable avion. Les lumières tournoient, Marianne lève le bras, mais je ne vois pas la fin de son geste. Je ne vois que des figures inconnues, des bouches ouvertes, qui défilent vertigineusement. Tout le monde s'amuse. Peu à peu, reprenant mes esprits, je distingue Milou devant moi, qui conduit une locomotive en imitant le bruit du train. Les autres restent invisibles. J'ai su après que Marinette, perchée sur un éléphant, dans un palanquin[3], s'imaginait être un rajah[4], tandis que Lulu Chabrier circulait en autobus.



Nous avons fait trois tours. Pierrot nous a invités pour le deuxième, « pour souhaiter la bienvenue aux Parisiens ». J'avais pris place dans le palanquin.

Le troisième tour nous a été offert par un petit monsieur à barbiche, un notaire, paraît-il, que Marianne appelait Maître Frimoux. J'avais d'abord envie de reprendre l'avion, puis j'ai voulu essayer du nouveau et je suis monté sur le siège d'un camion, à côté d'un garçon de Fleyrac qui ne m'a pas laissé le volant une seule fois...

3 Soudain, une détonation. Les gens ont crié :
« Le feu d'artifice a commencé! »

Nous voilà ballottés dans la foule. Pierrot, très gentiment, m'a fait monter sur ses épaules et de là-haut j'ai pu voir à merveille. Le feu d'artifice partait du pont suspendu. Des traînées lumineuses s'étiraient dans le ciel, s'épanouissaient en grosses plumes brillantes, avec un bruit impressionnant. Puis, ça a démarré de tous les côtés : vert, rouge, bleu, jaune ! Nous poussions des cris. C'était bien joli de voir le ciel tout entier éclairé, comme empli de nuages dorés. Contre ces nuages se découpaient les toits de la vieille ville de Fleyrac.

Après un bouquet[5] éblouissant, tout est retombé dans l'ombre et il a fallu songer à rentrer.

(à suivre.)



1. **En crépitant :** en faisant entendre un bruit comme celui d'une flamme qui pétille, ou celui du sel jeté sur le feu.
2. **Carrousel :** exercice de parade fait par des chevaux.
3. **Palanquin :** guérite d'osier, servant de siège, posée sur le dos des chameaux et d'éléphants.
4. **Rajah :** grand seigneur hindou.
5. **Bouquet :** la plus belle pièce du feu d'artifice.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Pierrot est-il sûr de ce qu'il dit? Pourquoi? Quels sentiments éprouvent les petits Parisiens? L'animation du champ de foire provoque une admiration que doit faire sentir la façon de lire.

2. Quels sentiments successifs éprouve Lucien, le garçon qui conte cette histoire?

3. Quelle exclamation sera lue en élevant le ton? Pourquoi les petits Parisiens poussaient-ils des cris? Faites passer quelque regret dans la façon de lire la dernière phrase.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Qu'est-ce qu'une fête nationale? Pourquoi la fête nationale des Français est-elle célébrée le 14 juillet?
Dites quelles manifestations, quelles réjouissances marquent le 14 juillet à Paris, dans votre ville ou dans votre village. Choisissez l'une d'entre elles (défilé, retraite aux flambeaux, jeu, bal, feu d'artifice..., etc.) et *décrivez-la avec précision.*
Quand vous faites un tour de manège, sur quoi aimez-vous monter de préférence? Pourquoi?

2. Le petit monsieur à barbiche, maître Frimoux, s'adresse successivement, mais vite, aux petits Parisiens et au patron du manège. *Répétez ce qu'il dit.*



4. Sur le toit

Milou, turbulent et hardi, imagine un jeu original.

1 Milou s'est agrippé par les mains aux barreaux de la cage au-dessus des poules et il s'est hissé à la hauteur des lapins qui, affolés, galopaient avec un bruit sourd dans leur parc. Après avoir suivi les barreaux tout du long, jusqu'au coin, Milou s'est accroché à la gouttière et hop! le voilà sur le toit de la cabane des animaux. L'instant d'après, il passait sur le grand toit de la maison. Et une minute plus tard, nous l'avons entendu pousser des cris d'admiration. Il avait ramassé un nid d'oiseau avec une coquille d'œuf dedans.

Marinette a imité Milou et n'a pas tardé à se trouver, elle aussi, sur le toit.

« C'est formidable! On se croirait sur le pont d'un bateau!

Lulu a essayé de grimper, mais il est trop lourd et pas leste du tout.

— Allez! Venez, espèces de terriens! criait Milou.

Je suis allé chercher l'échelle dans le chai [1] et nous avons ainsi pu gagner directement le grand toit, sans trop de mal.

2 D'en haut, la maison de memé Mélina paraît encore plus minuscule. On distingue bien la route et on peut compter les voitures qui passent. On voit bien le paysage : des vignes dans la plaine et des vignes qui escaladent les coteaux. Des lignes de saules serpentent à travers les prés. Nous savons que là coulent les ruisseaux qui vont se jeter dans la Dordogne. Et de-ci de-là, trois par ici, quatre par là, des groupes de cyprès...

Nous avons tout exploré à fond. Un toit n'est pas du tout ce qu'on s'imagine d'en bas : une pente lisse. Ça fait des creux et des bosses. Il y pousse des plantes, des pelotes de mousse. Nous avons trouvé des marrons de l'an dernier, tout noirs, et une cuiller d'étain [2]. Je me demande comment elle est venue là. Serait-ce une pie qui l'aurait volée, puis perdue ?

Nous avons goûté là-haut. Milou est descendu au ravitaillement et il a aussi rapporté la lampe-tempête, pour nous servir de phare, au cas où l'on jouerait aux naufragés.

3 Et soudain, ç'a été l'accident !

Milou a fait un mouvement brusque, une tuile a glissé sous son pied, il a perdu l'équilibre, roulé sur la pente et disparu de l'autre côté du faîte [3]. Les tuiles détachées ont dégringolé avec un bruit terrible. Puis, plus rien, plus aucun son. Pétrifiés [4], nous attendions un cri, un cri épouvantable. Milou est tombé dans le vide. Il était peut-être mort. Il me semble que nous sommes restés là, immobiles, pendant des heures.



En bas, mémé Mélina a levé la tête, puis les bras, et sa bouche s'est ouverte toute ronde comme un trou. Elle n'a pas crié mais elle s'est mise à courir vers le côté de la maison. Nous avons retrouvé l'usage de nos membres et nous nous sommes avancés au bord du toit, glacés d'horreur à l'idée de ce que nous allions voir.

Milou était là, par terre, sur le tas de vieilles feuilles, d'écorces de
4 melon et autres débris qu'on garde soigneusement pour faire du terreau et
fumer le potager. Alors, je suis descendu par l'échelle. Je n'aurais jamais cru
que je pourrais aller si vite.

Quand je suis arrivé en bas, Milou bougeait! Mémé Mélina l'a serré dans ses bras.

— Tu n'as pas mal, mon chéri? Tourne la tête, pour voir, plie le genou, l'autre maintenant. Fais voir tes mains.

Sa voix tremblait. Milou avait le hoquet.

— Ce n'est rien! C'est la peur! Pauvre petit! »

Et elle lui passait tout doucement la main dans les cheveux.

Madeleine GILARD, « Victoire sur Arcadius ». *(Éd. La Farandole.)*



1. **Chai :** local où l'on emmagasine le vin.
2. **Etain :** métal blanc plus dur et moins pesant que le plomb.
3. **Faîte :** sommet.
4. **Pétrifiés :** immobiles, comme transformés soudainement en pierre.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Pourquoi faut-il lire assez lentement les deux premières phrases, plus longues que les autres? Marinette crie son enthousiasme. Qu'y a-t-il d'autre que l'enthousiasme dans l'interpellation de Milou?

2. Qu'offre de nouveau, d'intéressant, d'inattendu, le séjour sur le toit?

3. Quelles expressions traduisent la stupeur et le bouleversement des enfants ? de Mémé Mélina ?

4. Quels sentiments éprouve Mémé Mélina ?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Pendant que vous étiez en vacances, vous avez vu des enfants, peut-être aussi de grandes personnes, commettre des imprudences. Lesquelles?
Quels conseils donneriez-vous à un camarade qui, pour la première fois, va passer des vacances à la montagne? à celui qui aura l'occasion de se baigner? Quel risque peut courir un garçon de la ville en vacances dans une ferme?
Georges et Marcelle quittent leur village pour aller passer quelques jours à Paris, chez leur tante. En les quittant, maman leur fait des recommandations. *Répétez-les.*
On donne les premiers soins à une personne accidentée. *Racontez.*

2. Bernard a couru au-devant de Marianne pour lui annoncer l'accident de Milou. Il la met au courant, répond à ses questions. *Imaginez le dialogue.*



Le mystère de Malengin

1. Vous ne devinez pas ?

En vacances à Cantemerle, trois cousins mènent une vie aventureuse sous la direction du plus grand, Frédéric, garçon violent et autoritaire. Le mystérieux château de Malengin, propriété des frères Broca, gens peu connus dans le pays, les intrigue et les attire.

1 Ce fut alors que Frédéric parla. Et sa voix était si grave que nos rires s'arrêtèrent net.

« Écoutez, nous dit-il. Rappelez-vous ce que je vous ai dit, dès le jour de mon arrivée : il y a du drame dans l'air. Oui, du drame ! Et tout vient de Malengin. Avez-vous remarqué, l'autre soir, comme ce château est sinistre [1] ? Et ces fenêtres soigneusement closes ? Je devine un mystère. J'ai même une preuve. Je n'ai pas voulu vous en parler plus tôt pour réfléchir à mon aise, mais le moment est venu. Regardez ce que j'ai trouvé devant Malengin, sur la pelouse...

Et il sortit de sa poche un morceau de papier froissé, sur lequel je déchiffrai :

Pour la marquise, prendre des gants. Opérer la nuit. Pas de lumière, les voisins sont curieux. Ne s'occuper que du salon chinois, le reste ne vaut rien.

— C'est clair, commenta Frédéric. Vous comprenez ?

Nous ne comprenions pas.

2 — Vous ne me ferez pas croire que vous êtes bêtes à ce point... Voyons, les gants !... L'absence de lumière ! Le salon chinois !... Vous ne devinez toujours pas ? Ce sont des voleurs, une bande organisée. Ils

projettent de cambrioler une marquise, c'est écrit en toutes lettres... à moins que le vol n'ait déjà eu lieu.

— Nous devons les démasquer. Nous avons déjà un gros avantage sur eux, ils ne nous connaissent pas alors que nous savons qui ils sont.

— Qui « ils »? demanda Luce.

— Les frères Broca.

— Comment as-tu fait pour deviner?

— C'est un don. Là où tout le monde ne verrait que du feu, je sais aussitôt dépister le mystère. Je n'y peux rien. C'est plus fort que moi...

3 Luce et moi nous étions excités au plus haut point. Nous tenions la grande aventure, l'exploit dont nous n'osions rêver. Les étonnantes facultés de notre cousin nous stupéfiaient. Nous le regardions avec une admiration naïve qui dut lui faire plaisir, car il daigna, contre son habitude, nous initier à ses projets.

— Voici mon plan, dit-il. D'abord faire une enquête. Il nous faut entrer dans la place, réunir des preuves. Ensuite nous aviserons. C'est affaire d'intuition[2], de flair.

« Je vous demande le silence le plus absolu. Ni un mot, ni une allusion! A personne! Ne parlez surtout pas des frères Broca, on pourrait se demander pourquoi nous nous intéressons à eux. Ne prononcez jamais leur nom. Nous les appellerons les coucous. Voilà... Nous irons à la chasse aux coucous. Personne ne comprendra. »

(à suivre.)

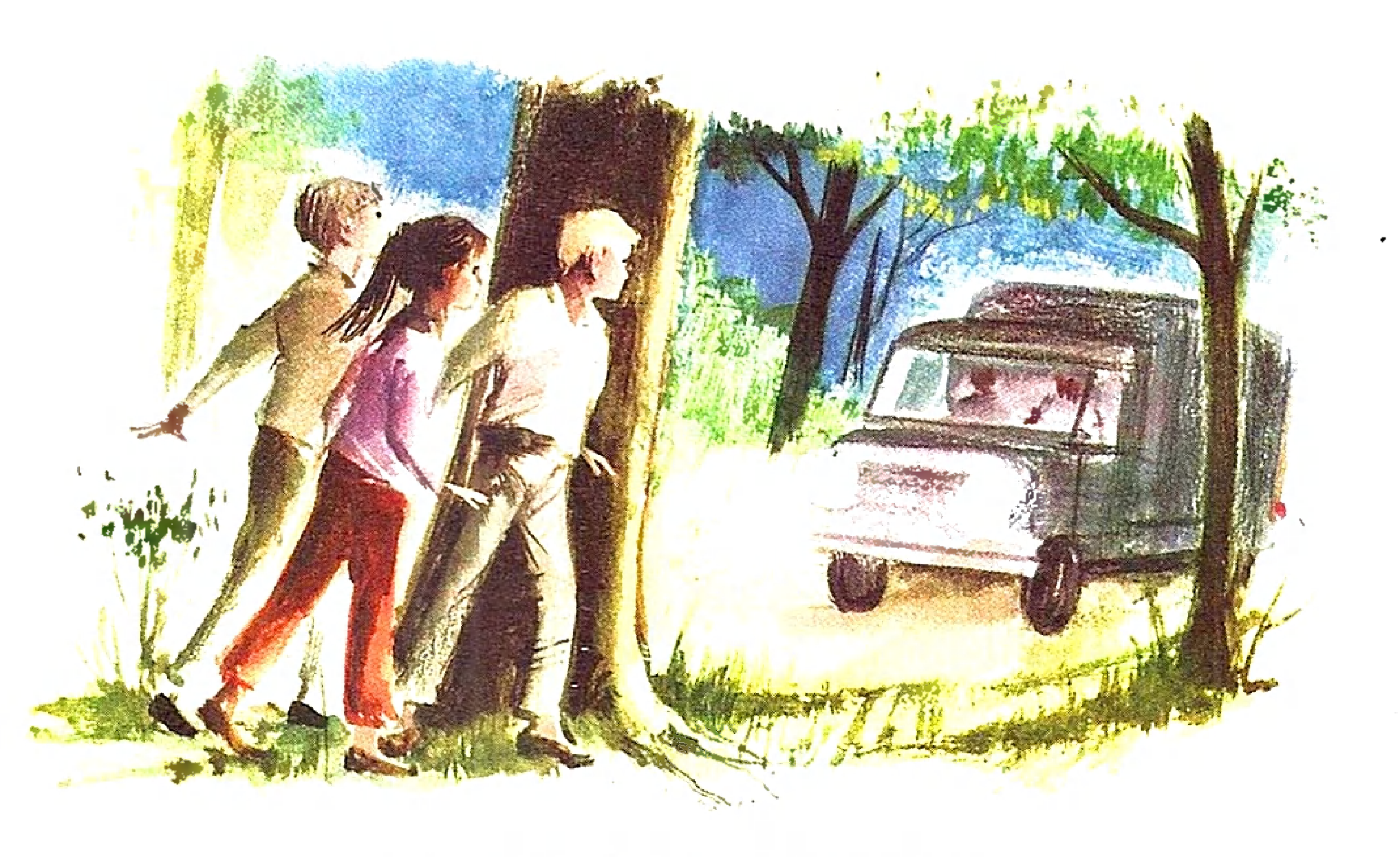
1. **Sinistre** : sombre, presque effrayant.
2. **Intuition** : la faculté qui nous permet de deviner, de connaître immédiatement, sans raisonner.

LECTURE EXPRESSIVE

1. D'emblée, nous comprenons qu'il s'agit de choses sérieuses. Sur quel ton Frédéric expose-t-il l'affaire? Quels mots justifient ce ton? Les explications de Frédéric font penser à une véritable énigme policière ; prouvez-le.
2. Frédéric s'impatiente. Parlez comme lui, avec véhémence. Il mélange les faits et les suppositions ; distinguez-les. Sur quoi se base-t-il pour désigner les suspects? Quel trait de caractère ses paroles révèlent-elles à la fin?
3. Quel sentiment Luce et son frère éprouvent-ils pour Frédéric? Celui-ci expose son plan comme un vrai policier et parle avec autorité.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Fermez le livre et résumez l'affaire qui occupe les enfants dans le texte ci-dessus, en faisant une phrase pour préciser chacun des points suivants : le lieu du cambriolage — son objet — la preuve du vol — le rôle des enquêteurs — le plan de recherches.
2. Une petite bande garçons et de filles étudie un projet qui ne doit pas être connu des grandes personnes. De quoi s'agit-il? (faire une surprise ; laquelle? à qui? ; affronter une autre petite bande, pénétrer en certain lieu?..., etc.) Le plus décidé parle ; les autres interrogent ; il répond ; finalement il décide que... *Racontez.*



2. L'enquête se poursuit

Pourtant, avant d'agir, nos trois enquêteurs surveillent le château plusieurs soirs de suite. Des camions entrent et sortent. A quoi servent-ils ? Un soir, voulant en avoir le cœur net, les enfants se cachent près du château. Ils attendent longtemps...

1 J'attendais, anxieux, sans trop savoir si je préférais que les camions viennent ou ne viennent pas. Mais bientôt des phares puissants apparurent, tout au bout de l'allée. Il n'y avait plus à douter.

« Cachez-vous ! dit Frédéric.

Nous nous fîmes tout petits, derrière notre arbre. Dissimulés dans l'ombre, invisibles, nous avions cependant l'impression d'être pris par les phares comme un avion dans le pinceau d'un projecteur. Des ombres dansaient, au bord de la route, les herbes semblaient grandir, des bornes et des piquets se révélaient, que nous n'avions pas aperçus jusque-là.

Et deux camions gigantesques, bâchés de toile, passèrent dans un ronflement de moteur à moins d'un mètre de nous, puis stoppèrent bruyamment devant le château.

2 Leurs phares restèrent allumés, inondant de lumière la cour et le perron. La porte de Malengin s'ouvrit, l'entrée s'éclaira. Un homme sortit, l'un des coucous sans doute. Nous le distinguions mal, à cette distance. Il s'approcha des deux chauffeurs qui descendaient de leur camion.

— Tout a bien marché ?

— Très bien, patron. Pas d'accroc.

— L'armoire normande?

— On a réussi à la caser.

— Bon. Débarquez-moi ça en vitesse. Vous porterez le tout dans le grand hall; mon frère vous y attend. »

Les hommes se hâtèrent. Ils nous semblaient puissants, énormes. Leurs ombres dansantes se projetaient sur la façade éclairée du château. Ils ouvrirent les portes des camions; ils sortirent un monceau de tables, de fauteuils, de guéridons, de lits démontés, d'armoires, de bureaux à cylindres, de panetières [1], de dessertes, de coiffeuses... de quoi meubler un musée. Un amoncellement de vieilleries, de glaces, de pots d'étain, de tentures, de tableaux et de vases... C'était, à n'en pas douter, le fruit de maints cambriolages. Et ces objets volés prenaient, à la lumière des phares, une apparence fantastique, ils avaient à la fois quelque chose de misérable et de précieux qui nous fascinait [2]...

3 Bientôt les camions furent vides. La porte du château se referma, les moteurs ronflèrent, et nous fûmes de nouveau dans la nuit, dans l'ombre, dans le silence... Nous aurions pu rêver, nulle trace ne demeurait de cette scène fantastique. Malengin dormait, ses volets soigneusement clos. La cour était vide. Nous étions seuls, sous les étoiles.

(à suivre.)

1. **Panetières :** petites armoires dans lesquelles on rangeait le pain.
2. **Fascinait :** fixait l'attention au point de faire oublier tout le reste.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quel adjectif qualifie l'état d'esprit du petit garçon? Qu'est-ce qui inquiète les enfants, bien qu'ils soient invisibles?

2. Un bref dialogue s'établit entre le propriétaire du château et les camionneurs : faites ressortir, en lisant, le caractère laconique, la brièveté des questions et des réponses.
Qu'est-ce qui confirme les suppositions de Frédéric?
Le déchargement des camions revêt une apparence fantastique. Traduisez cette impression en énumérant les meubles déchargés.

3. Les camions partis, les enfants ont l'impression qu'il ne s'est rien produit. Quel verbe l'indique? Qu'est-ce qui confirme les sentiments de solitude qu'éprouvent les trois enquêteurs?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Quels meubles les camions contenaient-ils? Pourquoi ceux-ci étaient-ils bâchés? Décrivez les camions qui servent aux déménagements.
Est-il facile de déménager les gros meubles? Comment procède-t-on? Quelles précautions prend-on pour la vaisselle? pour les vêtements?
Quels meubles les cambrioleurs pourraient-ils emporter facilement? Quels sont ceux qui les intéressent? Pourquoi?

2. Il fait nuit. Maman dit à Paul : « Veux-tu aller au jardin chercher mon tricot? Je l'ai oublié sous la tonnelle. » Paul prend la lampe électrique. Pourtant il a un peu peur... *Racontez.*



3. Pris au piège

On passe à l'action; les enquêteurs pénètrent à l'intérieur du château. Tout le monde dort. Les meubles sont là... Soudain un bruit de moteur : les camionneurs arrivent. Il faut fuir. Mais comment ?

J'entendis Frédéric qui m'appelait :

« Où es-tu passé ?

— Là, près d'une fenêtre.

— On peut l'ouvrir ?

— Penses-tu ! Elle est bloquée par une plaque de marbre.

— Reste où tu es. J'arrive.

— Je vais avec toi, dit Luce.

Bientôt ils m'eurent rejoint.

— Il y a une solution, dit Frédéric.

— Laquelle ?

— Briser un carreau. On passe au travers, on ouvre le volet, et hop ! on saute... Du rez-de-chaussée, ce n'est pas difficile.

— Ça fera du bruit. Tu n'auras pas plus tôt cassé la vitre que tu auras les coucous à tes trousses.

— C'est un coup à tenter. Si on fait vite, on peut s'en tirer. En trois secondes, on doit être loin d'ici. Le temps qu'ils comprennent ce qui leur arrive...

— Après tout, qu'est-ce qu'on risque ?...

— Il faut d'abord que j'étudie la fermeture du volet... Bon. Je vois. Maintenant sortez-vous, à cause des éclats. A trois je frappe avec ma lampe, je décroche le volet, je saute... Luce me suit, et toi après... Vous avez compris ? Un... deux... trois...

La vitre s'écroula dans un grand fracas, le volet claqua et Frédéric disparut. Je poussai Luce qui n'arrivait pas à enjamber le rebord de la

fenêtre. Mon tour vint enfin. Mes jambes flageolaient [1]. Je me coupai à la main. Quand je réussis à sauter, la maison s'illuminait déjà.

— Courez! Courez! criait Frédéric.

2 Des volets battaient, la porte d'entrée s'ouvrit... Ce fut une belle poursuite. Mais nous avions une certaine avance et la nuit était noire, profonde, le ciel couvert de gros nuages sombres. Dès que nous fûmes en haut du coteau, nous nous sentîmes sauvés. Nous n'avions plus qu'à dévaler la pente pour retrouver la forêt. Là, nous serions à l'abri, en sûreté. C'est à ce moment qu'éclatèrent deux coups de feu. Je fis un bond de plusieurs mètres. On nous tirait dessus! Nous étions morts! Fusillés à bout portant.

3 Je franchis l'orée [2] du bois et continuai de courir sur ma lancée. Je ne sais pas où m'aurait conduit cette course éperdue si un buisson ne m'avait barré la route. J'y plongeai tête la première, au grand dommage de ma personne.

Quand Frédéric et ma sœur m'eurent rejoint :

— Vous avez entendu? dis-je. Ils avaient des fusils.

— Ils tiraient en l'air pour nous effrayer.

— N'empêche. Il s'en est fallu de peu.

— J'en ai assez de Malengin, dit Luce. Je n'y retournerai jamais plus. »

(à suivre.)

1. **Flageolaient :** tremblaient d'émotion ou de faiblesse.
2. **L'orée :** le bord, la lisière.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Qui est-ce qui continue à mener le jeu? Les enfants montrent-ils de la peur? Que fait d'abord Frédéric?
Après avoir réfléchi à haute voix sur ce qu'il faut faire, il donne des ordres. Sur quel ton parle-t-il? Tout se déroule-t-il comme prévu? Lisez vivement le récit de la fuite et criez avec force comme Frédéric.

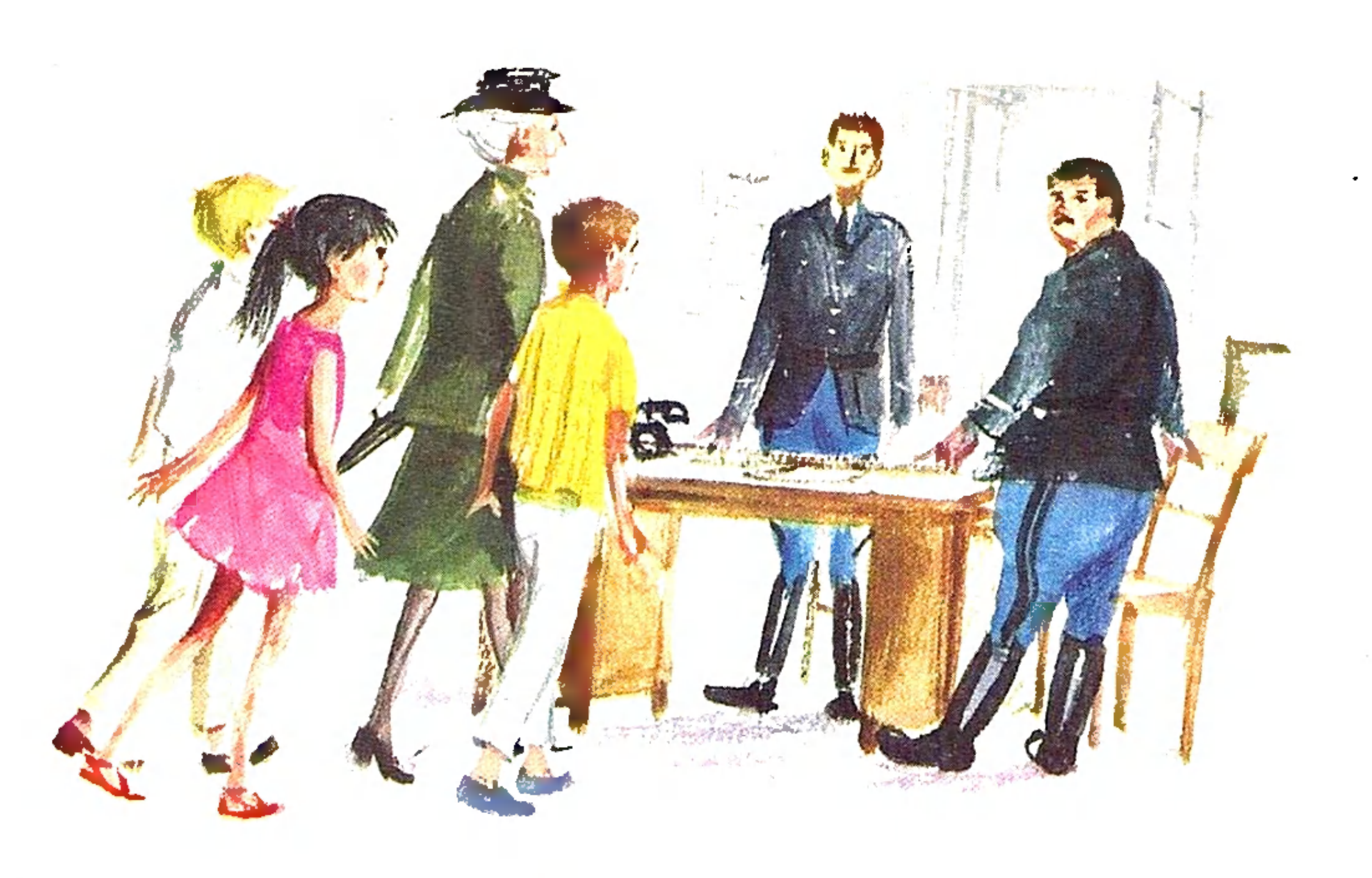
2. Qu'est-ce qui donne du courage aux enfants? Lisez plus calmement, en exprimant l'espoir des fugitifs, jusqu'au moment où sont tirés les coups de feu. Quel sentiment l'auteur éprouve-t-il? Quelles expressions semblent exagérées?

3. Qui est-ce qui a couru le plus vite? Pourquoi? Qui est-ce qui montre le plus grand courage? Faites sentir, en lisant la dernière phrase, toute la lassitude et le découragement de Luce.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Reconstituez la fin du premier paragraphe où l'on raconte comment les enfants parviennent à quitter le château : " La vitre s'écroula... "

2. *Les petits maraudeurs.* — Dans le verger du père Camus, on voit de loin un cerisier aux grosses cerises rouges bien tentantes... Jean, Philippe et Gilberte arrivent jusqu'à l'arbre (avec quelles précautions? par quelles ruses?). Qui grimpe? que fait-il? Que font les autres? Soudain on voit apparaître, à la lisière du champ, le père Camus avec son chien. *Racontez la suite.*



4. Tout s'éclaire...

Les enfants ont peur; ils ne parlent plus de Malengin. Quelques jours passent... Mais un remords les tourmente : les voleurs n'ont pas été punis. Ils mettent tante Lou au courant. Elle prend les choses en main et emmène tout le monde à la gendarmerie.

Nous entrâmes dans la gendarmerie d'un pas ferme et décidé. Deux gendarmes sursautèrent et se redressèrent au garde à vous.

« Messieurs, dit notre tante avec cette voix aiguë qu'elle employait hors de chez nous, messieurs, qui d'entre vous connaît Malengin ?

— Pour sûr qu'on connaît tous Malengin, dit l'un des gendarmes. Mais on préférerait n'en avoir jamais entendu parler.

— Que voulez-vous dire par là, brigadier ?

— Il s'y passe des choses peu ordinaires.

— Ah ! ah ! dit tante Lou. Et quoi donc ?

— Il y a eu vol, ou plutôt tentative de vol, effraction[1], bris de clôture. Depuis, nous sommes sur les dents !

— Ça fait huit jours qu'on ne dort pas, dit l'autre gendarme.

— Une affaire embrouillée, pas de piste, pas de traces.

— Aucun indice.

— Et rien de volé. Voilà le hic[2].

— D'ailleurs, il fallait s'y attendre. Ils gardent des millions là-dedans. Des millions et des millions, ce sont les plus gros antiquaires de la région.



2 — Comment dites-vous ? s'écria tante Lou. Des antiquaires ?

— Des marchands de vieux meubles si vous préférez. Ils écument[3] le pays. Ils achètent à droite, à gauche, chez les paysans, chez les châtelains. Ils ont deux camions qui vont jusqu'à cent kilomètres à la ronde et qui reviennent certains soirs plus chargés qu'une péniche...

— Je comprends tout, dit ma tante.

— Et pour votre service, qu'est-ce qu'on peut faire, mademoiselle ?

— Rien... Je me suis trompée, excusez-moi.

Nous battîmes dignement en retraite sous l'œil ahuri des gendarmes. Tante Lou nous poussait devant elle, sans un mot. Nous étions accablés, humiliés. Depuis des jours et des jours nous poursuivions une bande imaginaire, nous traquions le néant. Les coucous, ces terribles bandits, n'étaient que de vulgaires antiquaires. Nous en aurions pleuré. Et nous n'osions nous regarder les uns les autres, de peur de lire notre propre honte sur le visage d'autrui...

3 Quand nous fûmes à Cantemerle, tante Lou demanda :

— Frédéric, montre ce papier.

Il sortit de sa poche le fameux billet. Et alors le doute m'envahit. Ce billet, nous ne l'avions pas rêvé. Il existait bel et bien, les gendarmes se trompaient peut-être, après tout...

— Tout s'éclaire, s'écria tante Lou. Savez-vous ce que cela signifie, prendre des gants ? Se montrer délicat, ne pas brusquer les choses. Quand une marquise en est réduite à vendre son salon, ce n'est pas une raison pour l'humilier. Elle souhaite que personne ne l'apprenne. Elle se cache. Elle fait venir l'antiquaire pendant la nuit, en grand secret... Comprenez-vous maintenant ? »

Nous comprenions. Tout s'éclairait, en effet, mais trop tard. Notre beau rêve crevait. J'avais un goût amer dans la bouche.

Jean FORTON, « Cantemerle ». *(Gallimard.)*



1. **Effraction :** fracture faire dans l'intention de voler.
2. **Le hic :** la principale difficulté.
3. **Ecument :** écumer le pays : le parcourir pour rechercher tous les meubles de quelque valeur.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Qu'est-ce qui révèle que Tante Lou fait preuve d'autorité, tant dans son attitude que dans ses paroles? Sur quel ton parle-t-elle?
Les gendarmes se montrent excédés par le mystère Malengin. Qu'est-ce qui le prouve? Quelles expressions soulignent les difficultés de cette affaire?

2. Pourquoi peut-on dire que Tante Lou a l'esprit vif? Qu'est-ce qui lui permet de dire qu'elle a tout compris? Faut-il lire la dernière réplique de Tante Lou sur le même ton que la première? Pourquoi?
Quelles expressions faut-il lire avec tristesse et déception?

3. Un léger doute laisse subsister quelque espoir. Quelles phrases le révèlent? Cet espoir dure-t-il longtemps? Pourquoi? La leçon a été pénible. Quelle phrase le souligne?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Pourquoi les enfants sont-ils honteux de leur méprise? Qu'auraient-ils pu faire au lieu de mener eux-mêmes l'enquête?
Les gendarmes ont arrêté un vagabond qu'ils soupçonnent d'avoir pénétré dans le château. Que demande Tante Lou? Que font les enfants? Que décident les gendarmes?
Quelques jours après, Frédéric décide de faire normalement connaissance avec les antiquaires. Quelles bonnes raisons trouve-t-il? Comment est-il accueilli par les frères Broca? Que raconte-t-il à ses cousins?

2. « Plus tard, dit Frédéric, je serai détective, parce que... ». Que lui répond la petite Luce? Faites-les parler.



Les pirates de l'île Jackson

1. Droit dans le vent

Cette aventure se passe au siècle dernier, dans une petite ville des Etats-Unis. Deux garçons, Tom et Joe, s'estiment malheureux — bien à tort — et envisagent de s'enfuir pour devenir pirates !

A cinq kilomètres en aval de leur petite ville, àun endroit où le Mississippi a plus d'un kilomètre de large, s'étendait une île étroite et longue, couverte d'arbres, qu'un banc de sable permettait d'atteindre. Elle était inhabitée et on l'appelait l'île Jackson. Ce qui devait faire l'objet de leur piraterie, ma foi, il n'en était pas question pour l'instant. Il leur vint à l'idée que l'ami Huck serait un compagnon rêvé et ils partirent à sa recherche. Ils eurent vite fait de le trouver et de lui exposer leur projet. Puis les trois amis se séparèrent en convenant de se retrouver dans un endroit solitaire sur le bord de la rivière, à la meilleure heure : minuit. Il y avait là une petite barque dont on s'emparerait. Chacun devait apporter des hameçons et des lignes, et toutes les provisions que l'on pourrait se procurer de la manière la plus mystérieuse, comme c'est la règle des hors-la-loi ! Avant la fin de l'après-midi, les trois enfants avaient fini leurs préparatifs et annoncé dans tout le village que bientôt on apprendrait du nouveau...

Vers minuit, Tom arriva avec un jambon et d'autres menues provisions. Il se posta sur un petit monticule recouvert d'herbes qui surplombait l'endroit du rendez-vous. Il siffla doucement; on lui répondit d'en bas. Tom siffla deux fois encore, et on lui répondit de la même façon. Alors la voix d'un homme de garde s'écria :

« Qui va là ?
— Tom, le Vengeur Noir des Antilles; et vous, qui êtes-vous ?
— Huck les Mains Rouges et Joe, la Terreur des Mers.
C'est Tom qui avait trouvé ces surnoms dans ses livres favoris.
— Parfait, donnez-moi le mot de passe ! [1]
Deux voix caverneuses [2] répondirent en chœur le même mot sinistre :
— Sang.

2 Alors, Tom lança son jambon du haut de la butte et se laissa glisser en bas, au risque de se déchirer les vêtements et la peau. Il y avait bien un chemin plus facile, plus commode, le long de la berge pour aller jusqu'en bas de la butte, mais cela aurait manqué de difficultés et de danger et n'aurait pas été digne d'un pirate.

La Terreur des Mers avait apporté une pièce de lard. Huck les Mains Rouges avait chipé une casserole, du tabac et des épis de maïs pour en faire des pipes. Mais il faut dire qu'il était le seul des trois pirates à fumer. Le Vengeur Noir des Antilles déclara qu'on ne pouvait partir sans avoir de quoi faire du feu. C'était une sage observation. A cette époque, on ne connaissait pas encore beaucoup les allumettes. Ils aperçurent à quelque distance le foyer qui achevait de se consumer; ils s'en approchèrent prudemment et s'emparèrent de quelques tisons. La marche sans danger vers ce bûcher était pourtant devenue une expédition d'importance. On s'arrêtait à chaque pas en faisant chut, un doigt sur la bouche, en rampant par moment la main sur le manche d'un poignard imaginaire et avec l'intention « d'enfoncer la lame jusqu'à la garde », si « l'ennemi » se présentait, parce que « les morts ne bavardent pas ».



3 Après quoi la bande s'installa dans le canot : Tom commandait, les sourcils froncés, les bras croisés et donnant des ordres à voix basse à Huck, à l'aviron, et à Joe, au gouvernail.

— Lofez [3] et droit dans le vent!

— Bien, capitaine.

— Souquez [4] ferme.

— Bien, capitaine.

— Laissez filer un point à bâbord [5].

— Bien, capitaine.

Les enfants avaient déjà gagné le milieu du fleuve; ces ordres n'étaient donnés que pour la forme et ne correspondaient à rien de particulier.

— Quelles voiles sont larguées?

— Les basses, les huniers et le foc, capitaine.

— Larguez le cacatois et aussi la misaine. Vivement, les gars!

— Bien, capitaine. »

(à suivre.)



1. **Mot de passe :** le mot que l'on dit à la sentinelle pour passer, et qui est connu seulement des troupes amies.
2. **Voix caverneuse :** très grave.
3. **Lofez :** gouvernez au plus près du vent.
4. **Souquez :** tirez avec énergie sur les avirons.
5. **A babord :** à gauche du navire en regardant vers l'avant. Filer un point à babord, c'est tourner un peu le gouvernail vers l'ouest.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Dès la première partie du paragraphe qui décrit l'île Jackson et conte les préparatifs de l'expédition, certains passages nous font sourire. Lesquels? Qu'y a-t-il de franchement amusant dans le dialogue?

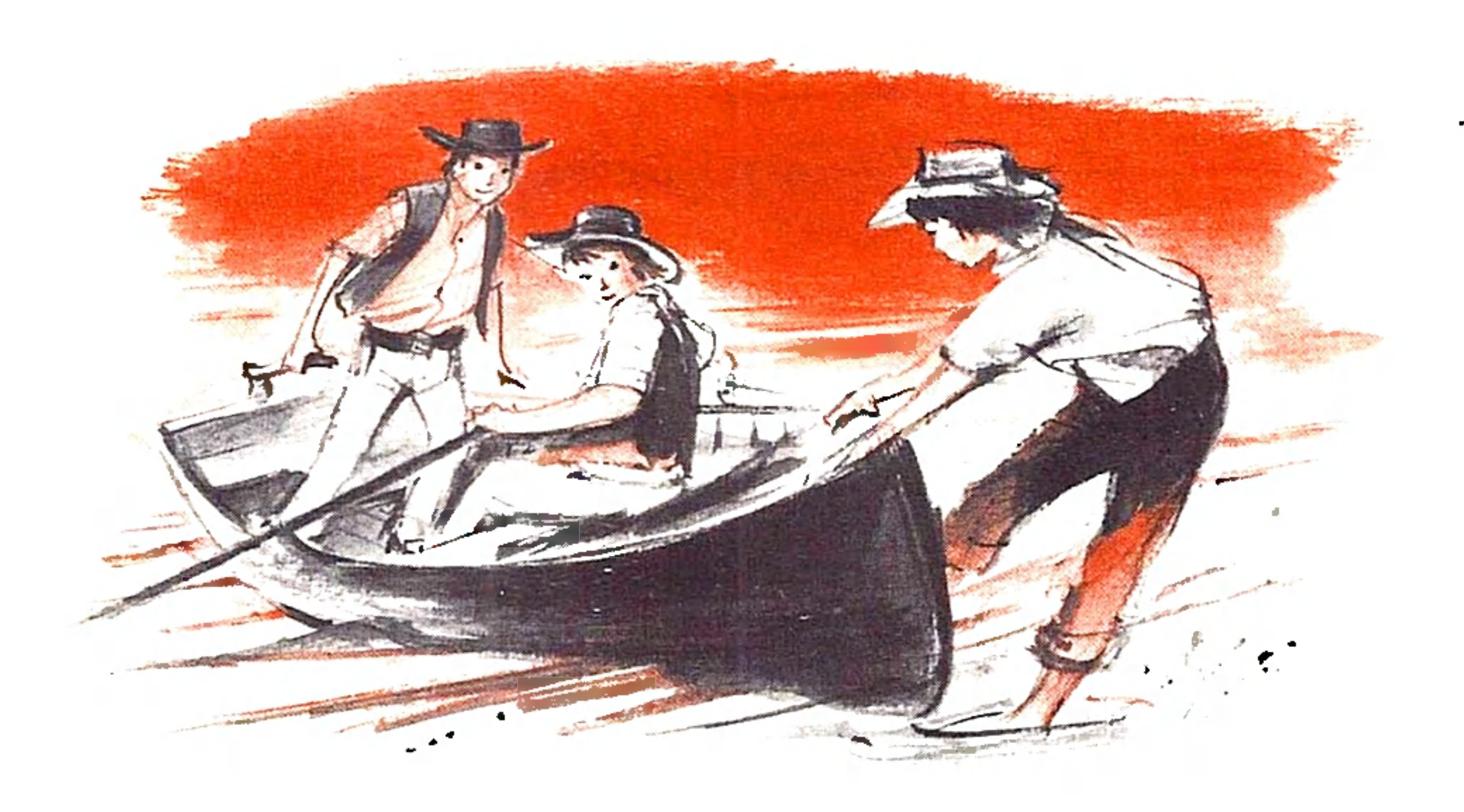
2. Quels détails indiquent la volonté des enfants de transfigurer la réalité, de rendre difficile ou dramatique ce qui devrait être banal?

3. De quel ton le capitaine Tom donne-t-il ses ordres? Pourtant, pourquoi parle-t-il à voix basse? Que répondent le plus souvent les membres de l'équipage? Les ordres et les réponses correspondent-ils à des manœuvres réelles?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Les garçons veulent garder leur expédition secrète. Quels détails du texte nous le prouvent? Pourtant qu'annoncent-ils au village? Comment expliquez-vous cette apparente contradiction? Est-il normal que ces aventuriers parlent d'abord comme des soldats, puis comme des marins? Pourquoi?
Qu'apportent avec eux les aventuriers? Que pensez-vous en particulier de l'apport de Huck? Si vous participiez, de nos jours, à une telle expédition, quelle liste d'objets à emporter établiriez-vous?

2. Un inoffensif passant vient à la rencontre des trois aventuriers sur le point d'embarquer. *Imaginez la conversation, à voix basse, des trois camarades.*



2. Le feu de camp

I Il était deux heures du matin lorsqu'ils atteignirent la pointe de l'île. Leur bateau s'échoua et ils gagnèrent la terre avec leur chargement. Dans la barque, ils avaient trouvé une vieille voile; ils en firent une tente-abri pour leurs provisions. Eux, bien entendu, devaient dormir à la belle étoile, comme de vrais pirates.

Leur premier souci fut d'allumer un feu avec une grosse bûche, à la lisière des sombres profondeurs de la forêt. Ils firent cuire un morceau de lard dans la casserole, pour leur souper. C'était chic de festoyer [1] dans cette île sauvage, inexplorée, déserte, à deux doigts de la forêt vierge. Loin des demeures des hommes, ils déclarèrent renoncer à jamais à la vie civilisée. Quand la dernière tranche de lard fut avalée, les enfants s'allongèrent sur l'herbe, épanouis de bonheur... Ils auraient aisément pu trouver un endroit plus frais, mais pour rien au monde ils n'eussent renoncé au feu de camp.

« C'est épatant, hein! dit Joe.

— Je te crois! répondit Tom.

— Qu'est-ce qu'ils diraient les autres, s'ils nous voyaient?

— Ce qu'ils diraient : ils mourraient d'envie d'être avec nous. Pas vrai, Huck?

— Tu peux le dire. Ce métier me plaît. Je ne connais rien de meilleur.

— C'est aussi la vie qui me plaît. Tom on n'a pas besoin de se lever de bonne heure, le matin; on n'a pas besoin d'aller à l'école, ni de se laver, ni de faire un tas de choses imbéciles.



2 Huck les Mains Rouges n'ajouta rien, ayant mieux à faire. Il venait de creuser un épi de maïs, avait emmanché un tuyau en roseau et s'était bourré cette pipe grossière de tabac. Avec un tison, il l'alluma et souffla un nuage de fumée, se donnant l'apparence du plus vif plaisir. Les deux autres pirates admirèrent ce talent et résolurent en secret de l'acquérir bien vite. Enfin, Huck demanda :

— Qu'est-ce que font donc les pirates ?

— Ce n'est pas le travail qui leur manque, répondit Tom. Ils prennent des bateaux à l'abordage [2] ; puis ils les brûlent et ils emportent l'argent qu'ils enterrent dans des cachettes de leur île. Ils tuent ceux qui leur résistent à bord, et ils les jettent à l'eau.

— Les femmes, déclara Joe, on les emmène dans l'île, on ne les tue pas.

— Non, confirma Tom, on ne tue pas les femmes. Les pirates sont trop nobles pour cela.

— Est-ce qu'ils ne portent pas de splendides vêtements avec de l'or et de l'argent et des diamants ? s'écria Joe avec enthousiasme.

— Qui ça ? demanda Huck.

— Mais les pirates, bien sûr.

Huck regarda ses vêtements d'un air attristé.

— J'ai bien peur de n'être pas convenablement habillé pour faire un pirate, dit-il avec regret, mais je n'en ai pas d'autres. »

Ses compagnons l'assurèrent que les beaux habits viendraient vite, dès qu'ils auraient commencé leurs aventures; ils lui firent comprendre que pour commencer, ses habits ne le gêneraient pas.

3 Peu à peu le bavardage tomba et le sommeil commença à peser sur les paupières de nos aventuriers. La pipe tomba des mains de Huck et il ne tarda pas à s'endormir du sommeil du juste. La Terreur des Mers et le Noir Vengeur des Antilles eurent plus de mal à trouver le repos. Ils commençaient à penser vaguement qu'ils avaient mal fait de s'enfuir et qu'ils étaient coupables d'avoir volé de la viande. Ils se disaient bien qu'ils avaient déjà chapardé [3] des gâteaux et des pommes maintes et maintes fois, mais leur conscience n'était pas apaisée pour cela. Ils décidèrent que, dorénavant, leurs exploits de pirates ne seraient plus jamais souillés par des méfaits de ce genre. Après cette promesse intérieure, leur conscience leur laissa la paix et ils purent s'endormir à leur tour.

(à suivre.)



1. **Festoyer :** faire la fête.
2. **A l'abordage :** les pirates approchent bord à bord leur navire de celui dont ils veulent s'emparer et sautent sur leur proie.
3. **Chapardé :** chaparder, c'est commettre de petits vols, de menus larcins.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quels détails soulignent la volonté des enfants de se conduire en véritables aventuriers? Quelles expressions nous amusent? Pourquoi?

2. Huck éprouve-t-il réellement un vif plaisir à fumer sa pipe grossière? Pourquoi la réflexion de Joe est-elle naïve et comique? Qu'y a-t-il d'attendrissant dans la réflexion de Huck?

3. Huck est orphelin, ses camarades ne le sont pas. Vous expliquez-vous leur état d'esprit différent? Mettez quelque inquiétude dans la façon de lire la dernière phrase.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Pourquoi de vrais aventuriers faisaient-ils de vrais feux de camp? Dans quelles circonstances évitaient-ils d'en faire?
De nos jours, où et quand fait-on un feu de camp? Comment le prépare-t-on? Qui l'alimente? Comment? Quelles précautions faut-il prendre? Se contente-t-on de regarder et d'alimenter le feu? Que fait-on d'autre?
Si vous avez effectivement participé à un feu de camp, *dites ce que vous en pensez personnellement.*

2. « Nous reviendrons au village riches et glorieux » disent les trois pirates. Ils imaginent ce retour. *Faites-les parler.*



3. Une journée bien remplie

I Lorsque Tom s'éveilla le lendemain matin, il fut tout étonné de voir dans quel lieu il était. Il s'assit, se frotta les yeux, regarda autour de lui et comprit la situation. Joe et Huck dormaient encore. Quelque part au loin dans les bois, un oiseau appela, un autre lui répondit, puis l'on entendit les coups de bec d'un pivert. Peu à peu, la buée grise du matin se levait, les sons se multiplièrent, et la vie reprit avec intensité.

Le merveilleux spectacle de la nature au réveil se révélait aux yeux de l'enfant attentif; voici une petite chenille verte qui rampe sur une feuille couverte de rosée, puis voici une procession de fourmis qui paraissent venir on ne sait d'où et se rendent à leur travail. Une coccinelle tachée de brun escalade la hauteur vertigineuse d'un brin d'herbe et Tom se penche vers elle pour lui chanter :

Bête à bon Dieu
Vole, vole, vole,
Ta maison est en feu
Et tes enfants sont tout seuls.

Aussitôt l'insecte s'envole pour aller voir ce qu'il en est, ce qui ne saurait surprendre nullement notre petit ami, car il sait depuis longtemps que les bêtes à bon Dieu sont très crédules quand on leur parle d'incendie.

Les oiseaux s'éveillent à leur tour et s'agitent partout. Un écureuil gris et un autre animal qui doit être de la famille des renards se poursuivent, s'arrêtant par instant pour considérer les visiteurs. Maintenant, les rayons du soleil percent le feuillage et quelques papillons viennent voleter.

2 Tom secoua les autres pirates qui se levèrent en poussant des cris de joie. En un clin d'œil les vêtements furent par terre et, en courant et gambadant, ils se précipitèrent dans l'eau claire qui bordait leur petite plage de sable blanc. Ils n'éprouvaient aucun regret pour leur village qu'ils voyaient dormir là-bas, par-delà la majestueuse largeur du fleuve. Quelque courant ou la montée du niveau de l'eau avaient emporté leur bateau. Mais cet incident ne fit que les réjouir : c'était en quelque sorte le dernier pont qui les reliait à la civilisation qui se trouvait coupé. Ils regagnèrent leur campement, rafraîchis, le cœur joyeux et l'estomac dans les talons. En un instant, le feu fut ranimé, tandis que Huck découvrait non loin de là une source d'eau claire et fraîche.

Joe commençait à couper quelques tranches de lard pour le petit déjeuner, mais Tom et Huck lui demandèrent d'attendre un instant : ils avaient remarqué un coin prometteur [1] au bord de l'eau vers lequel ils se précipitèrent avec leurs lignes. La pêche fut miraculeuse. Avant que Joe ait eu le temps de s'impatienter, ils revenaient avec quelques perches, des gardons et un petit brochet. Ils les firent frire avec leur lard et furent tout surpris de constater que jamais poisson ne leur avait semblé plus délicieux. Ils ne savaient pas qu'un poisson de rivière est d'autant meilleur qu'on le fait cuire dès qu'il a été pêché; ils ne pensaient pas non plus que la nuit à la belle étoile, les exercices en plein air, le bain, avaient aiguisé leur appétit.



3 Le repas terminé, ils firent la sieste à l'ombre, tandis que Huck fumait sa pipe; puis ils partirent dans les bois en exploration. Ils marchaient d'un pas alerte sur des branches mortes à travers des broussailles, se glissant sous les branchages des majestueux géants de la forêt qui laissaient tomber jusqu'au sol des lianes de vigne vierge.

Ils virent des quantités de choses qui les amusèrent sans doute, mais aucune ne les étonna vraiment. Ils se baignaient à peu près toutes les heures, si bien que l'après-midi était déjà bien avancé, lorsqu'ils regagnèrent leur campement. Ils avaient trop faim pour se remettre à pêcher et ils se taillèrent de belles tranches de jambon. Après, ils s'installèrent à l'ombre pour bavarder. Cependant, la discussion ne tarda pas à tomber[2] : le calme, la solennité qui pesaient sur ces bois et aussi le sentiment de la solitude commençaient à agir sur l'esprit des enfants.

(à suivre.)



1. **Prometteur :** qui promet, qui laisse deviner telle ou telle satisfaction (ici, une bonne pêche).
2. **A tomber :** à baisser, à finir.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Quelle phrase du paragraphe pourrait-on choisir pour le résumer? Voyez comme elle indique aussi le ton à adopter.

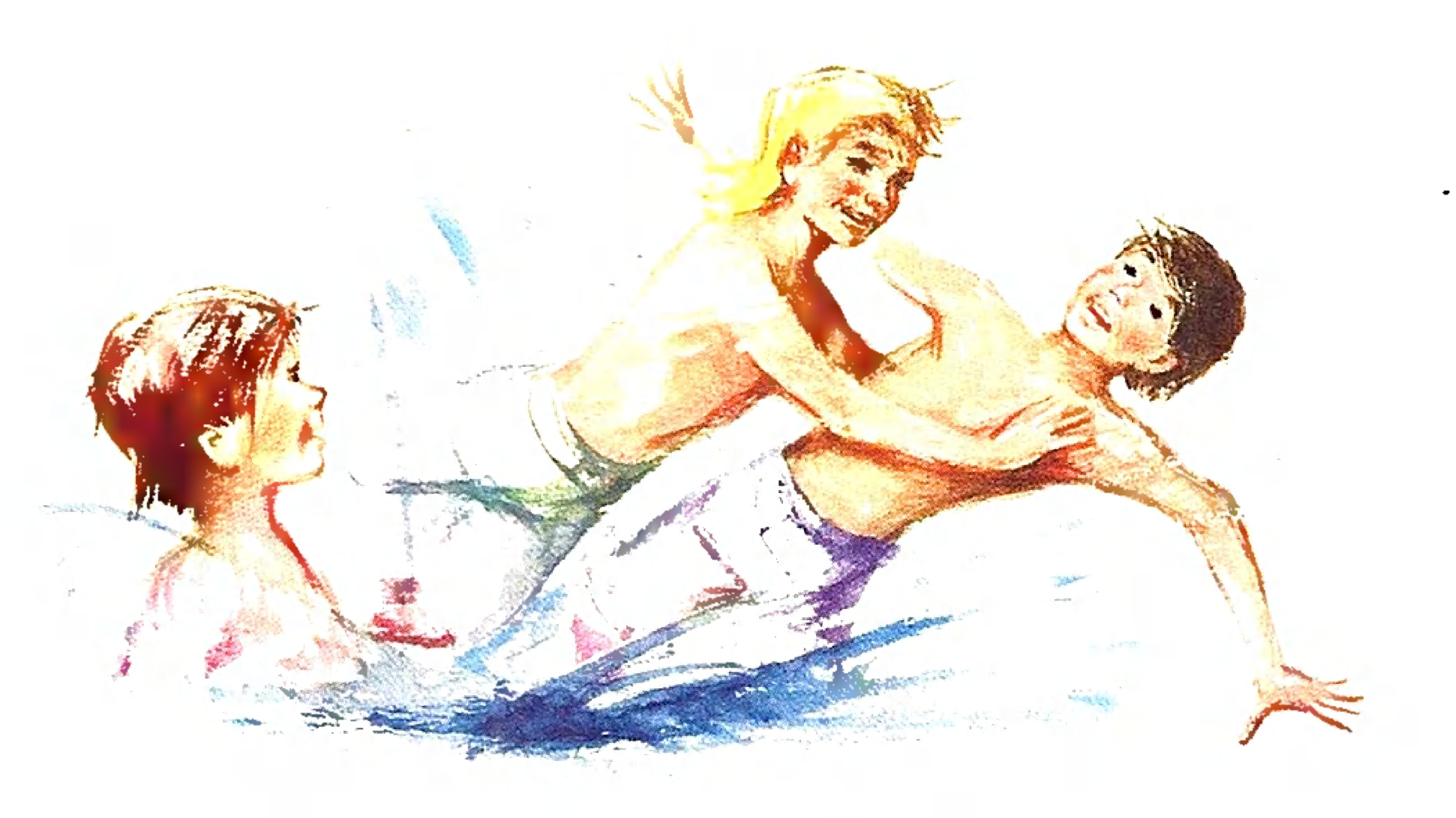
2. Pourquoi les enfants sont-ils heureux? Quelles explications raisonnables ignorent-ils? Mais les aventuriers veulent-ils être raisonnables?

3. Quel changement se produit peu à peu dans l'état d'esprit des enfants? Votre ton passera de l'allégresse à une sorte de gêne.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Vous avez vécu une journée de grand loisir à la campagne. Où étiez-vous? Dans quelles circonstances? Pourquoi peut-on dire que le spectacle de la nature est merveilleux?
Quels animaux, quelles petites bêtes avez-vous pu observer? *Décrivez-en deux ou trois, se livrant à leurs activités habituelles.*
Vous avez pêché, ramassé des champignons ou, tout simplement, cueilli un bouquet. *Racontez cette recherche, quelle qu'elle soit.*
Décrivez le repas rustique. Vous vous êtes ensuite reposé avec vos parents ou vos camarades. Que faisait, que disait chacun?

2. Joe commence à préparer le petit déjeuner. Tom et Huck lui demandent d'attendre leur retour de la pêche. *Faites converser, rapidement, les trois camarades.*



4. Mieux vaut rentrer

1 Après le dîner, toute la bande partit à la recherche d'œufs de tortue. On enfonce un bâton pointu dans le sable et quand on découvre un endroit mou, on s'agenouille et on creuse avec les mains. Quelquefois, dans un seul trou, il y a cinquante ou soixante œufs parfaitement ronds et blancs, de la grosseur d'une noix. C'est délicieux quand on les fait frire ; ils s'en régalèrent ce soir-là, et le lendemain matin encore.

Après le petit déjeuner, ils s'en allèrent jouer sur la plage formée par le banc de sable ; ils se poursuivaient, se saisissant à bras-le-corps et la lutte finissait par un grand plongeon dans l'eau. Vainqueurs et vaincus disparaissaient pendant un moment... On n'apercevait plus qu'un fouillis de jambes et de bras et ils se retrouvaient soufflant, s'ébrouant [1], riant, essoufflés et ravis. Quand ils étaient fatigués, ils se roulaient sur le sable chaud, s'en recouvraient, et bientôt retournaient dans l'eau. Puis ils jouèrent au cirque, un cirque où il y avait trois clowns, car aucun d'eux n'aurait voulu renoncer à ce rôle prestigieux. Ensuite ce fut une merveilleuse partie de billes qui dura un bon bout de temps. Enfin, ils se reposèrent.

2 Le repos entraîne à la rêverie, surtout quand on voit au loin son village natal briller dans la lumière du soleil. Tom, à l'écart, rêvassait mélancoliquement. Joe avait le mal du pays et les larmes bien près des yeux. Huck n'était pas très gai lui non plus et Tom, quoique broyant du noir, se dit qu'il ne fallait pas le laisser paraître. Aussi s'exclama-t-il d'un air enjoué :



« Je parie que nous ne sommes pas les premiers pirates de cette île. Il faut que nous partions à la découverte, il y a certainement un trésor caché quelque part! Qu'est-ce que vous diriez si on tombait sur un coffre plein d'or et d'argent!

Mais ces paroles ne soulevèrent qu'un maigre enthousiasme et le silence régna à nouveau. Tom fit encore deux ou trois autres propositions sans plus de succès. Joe grattait le sable avec un bâton et avait l'air lugubre [2]; à la fin il déclara :

— Je propose qu'on abandonne... Moi, je veux retourner à la maison... On est trop seuls ici.

— Mais non, Joe, ça ira mieux petit à petit. Pense aux belles parties de pêche que l'on fait.

— Je me fiche pas mal de la pêche, je veux retourner à ma maison.

— Mais, Joe, il n'y a pas de meilleur endroit pour nager qu'ici.

— Nager, je m'en moque... ce que je veux c'est retourner à ma maison.

— Le petit bébé qui veut retourner chez sa maman!

— Oui, c'est vrai, je veux retourner chez ma maman. Je ne suis pas un plus petit bébé que toi, dit Joe, en reniflant.

— Eh bien! c'est ça, laissons le petit bébé retourner chez sa mère, n'est-ce pas, Huck? Va retrouver ta maman, voilà... Nous, nous restons ici, n'est-ce pas, Huck?

Huck répondit par un oui bien peu convaincu.

— Je ne te parlerai plus jamais de ma vie, dit Joe en se levant pour se rhabiller.

— Je m'en moque, dit Tom. Tu peux t'en aller, ce qu'on se moquera de toi : un drôle de pirate! Huck et moi, nous ne sommes pas des bébés. Nous restons, nous pouvons parfaitement rester sans toi.

3 Quand Joe, sans adresser un mot d'adieu s'éloigna vers le rivage, le cœur de Tom se serra, et il regarda Huck. Celui-ci détournait les yeux :

— Moi aussi, je veux m'en aller, Tom. On se trouvait déjà bien seuls et maintenant ce sera pire. Partons aussi, Tom.

— Non, tu peux t'en aller si tu veux, moi je reste.

— Tom, il vaut mieux s'en aller!

— Eh bien! pars, qu'est-ce qui te retient?

A son tour, Huck se mit à ramasser ses vêtements, mais il ajouta :

— Tom, je voudrais bien que tu viennes aussi; allons, réfléchis, nous t'attendrons sur l'autre rive.

— Eh bien! mon vieux, vous pourrez attendre longtemps, c'est moi qui te le dis. »

Huck s'éloignait lentement, et Tom le suivit des yeux, ayant dans le cœur un fort désir de renoncer à son entêtement et de partir avec lui. Au fond, il espérait que les autres s'arrêteraient. Mais ceux-ci continuaient leur route. Alors, Tom sentit tout à coup tout le poids de sa solitude et mettant toute obstination de côté, il s'élança en courant vers ses camarades...

Mark TWAIN, « Les aventures de Tom Sawyer ». Traduction de G. BRETON.
(Éd. La Farandole.)



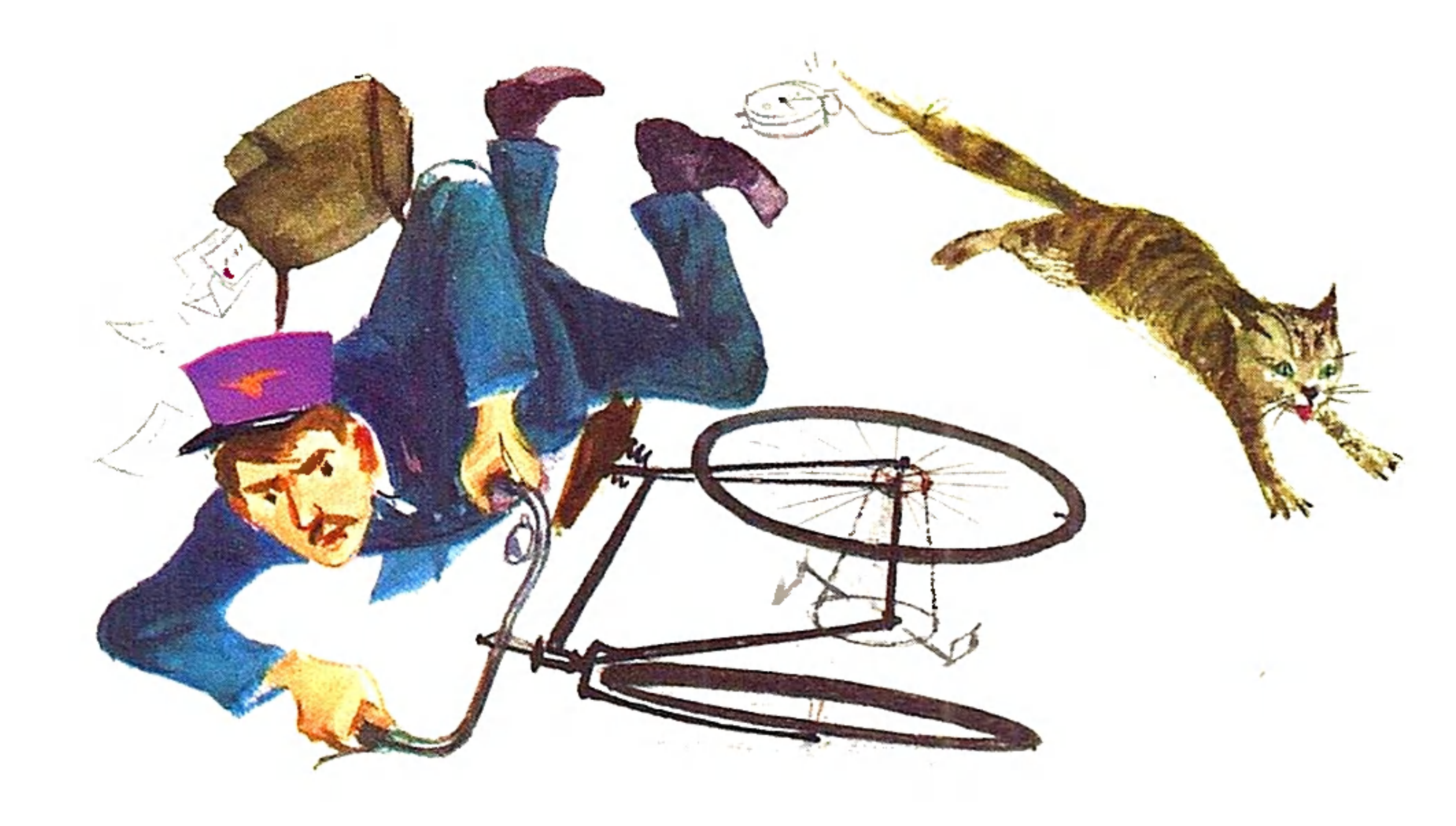
1. **S'ébrouant** : se secouant.
2. **Lugubre** : très triste.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Enumérez les plaisirs et les jeux des trois aventuriers. Quels adjectifs soulignent particulièrement leur contentement? Lisez tout le paragraphe avec vivacité.
2. Quel changement, quel contraste apparaît soudainement par rapport à l'animation des jeux matinaux? Quels sentiments successifs éprouve Tom? Pourquoi la discussion se transforme-t-elle en dispute? Que pensez-vous de l'attitude de Huck?
3. Pourquoi Huck veut-il abandonner à son tour? Tom parle sur un ton coléreux, entêté. Qu'essaie de faire son camarade? Qu'espérait encore Tom? En lisant la dernière phrase vous adopterez un débit d'abord lent, qui s'accélère et se précipite. Les « pirates » n'ont plus de bateau. Comment peuvent-ils revenir au village? (Relisez attentivement le début du premier texte.)

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Avez-vous déjà joué au bord de l'eau? où? Dans quelles circonstances? Avec qui? Comment étiez-vous vêtu ou équipé? Préférez-vous être au bord de l'eau avec seulement de jeunes camarades ou en compagnie de grandes personnes? Pourquoi?
A quels jeux peut-on s'amuser au bord de l'eau, sans aucune sorte de jouet? *Décrivez l'un d'eux.* Maintenant faites de même à propos d'un jeu organisé avec du matériel.
Quels sont les meilleurs moments de la journée pour se baigner? Quelles précautions faut-il prendre? *Décrivez un nageur ou une nageuse que vous admirez.*
2. C'est l'heure du premier bain des vacances. Nathalie hésite à entrer dans l'eau. Son frère Guy veut la décider. *Faites-les parler.*



Les enfants de Timpelbach

1. Une ville en émoi

Dans la petite ville de Timpelbach, on trouve de charmants enfants, comme Manfred qui raconte cette histoire et ses amis Thomas et Marianne. Mais il y a aussi des vauriens, comme Willy et Oscar, et toute la bande des « pirates » qui jouent des tours pendables.

1 Le chat Joseph sommeillait paisiblement sur le banc placé devant la boulangerie Bollner. Rêvait-il à la gentille petite chatte blanche avec laquelle je l'avais vu sur le toit de la maison voisine ? Ou bien à quelque pauvre souris sans défiance qui serait venue se jeter dans ses griffes ? Je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, il ne remarqua pas que Willy s'approchait doucement de lui, et lui attachait un réveille-matin à la queue.

Son forfait [1] accompli, Willy se retira sous une porte cochère pour observer la scène de loin. Évidemment il avait remonté le réveil à fond. Deux ou trois minutes s'écoulèrent, puis soudain la sonnerie stridente [2] éclata tout près de l'oreille de Joseph. Le chat fit un bond gigantesque, retomba sur ses pattes et fila comme l'éclair à travers la place, poursuivi par le tintamarre du réveil qui claquait sur les pavés.

2 Au même instant, le facteur Kruger débouchait à bicyclette de la rue des Moines. Fou de terreur, le chat lui sauta sur le dos. Kruger donna un brutal coup de guidon, heurta un réverbère et s'étala avec fracas tandis que sa sacoche s'ouvrait, répandant lettres et paquets dans le ruisseau.

Mais déjà le chat était loin. Toujours poursuivi par le diabolique réveil, il s'élançait vers la pharmacie. Debout sur une échelle, le préparateur était justement en train de laver la vitrine avec une éponge et un seau d'eau. Joseph escalada les premiers barreaux de l'échelle et se réfugia sur les épaules du malheureux garçon. Celui-ci perdit l'équilibre et dégringola, entraînant dans sa chute Joseph et le seau d'eau.

Une vieille demoiselle qui, par malheur, passait justement devant la pharmacie fut inondée de la tête aux pieds. Elle poussa un hurlement de terreur et tomba évanouie sur le trottoir. Son cri donna le coup de grâce au chat épouvanté qui fila d'une flèche à l'intérieur de la pharmacie d'où l'on ne tarda pas à entendre un terrible fracas de verre brisé. Le pharmacien sortit en courant de sa boutique, les bras au ciel, en criant d'une voix perçante :

« Cette sale bête a tout cassé! Cette sale bête a tout cassé!... »

3 Je descendis sur le marché aux Chèvres pour tenter de capturer Joseph avant qu'il eût dévasté toute la ville. Mais j'arrivai trop tard. Le chat avait déjà quitté la pharmacie, et il bondissait à travers une fenêtre de l'hôtel de ville pour tomber dans le bureau du maire!



Attiré par les cris du pharmacien, les gens sortaient des maisons, et bientôt la place fut noire de monde. On accourait des rues voisines. Les curieux se pressaient autour du pharmacien, mais il était si bouleversé qu'il ne savait que répéter :

« Cette sale bête à tout cassé !

— Quelle bête ? » lui demandait-on en vain.

Le facteur Kruger fendit la foule et s'approcha en brandissant d'une main vengeresse [3] un paquet de lettres souillées par la boue du ruisseau.

« C'est ce maudit chat ! » rugit-il.

La vieille demoiselle sortait maintenant de son évanouissement et commençait à glapir [4]. Sans l'écouter, le préparateur se tâtait précautionneusement les membres pour s'assurer qu'il n'avait rien de cassé. La confusion [5] était à son comble ; nul ne savait exactement ce qui était arrivé.

Maintenant toute la population de Timpelbach était réunie sur la place. Seul, Willy avait jugé prudent de s'esquiver [6], pour des raisons que j'étais sans doute seul à connaître.

(à suivre.)



1. **Forfait :** très mauvaise action.
2. **Stridente :** d'un son aigu et criard.
3. **Vengeresse :** qui venge ou veut venger, c'est-à-dire punir une offense, une action considérée comme mauvaise.
4. **Glapir :** crier comme un petit chien.
5. **Confusion :** désordre.
6. **S'esquiver :** s'en aller sans se faire voir.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Lisez lentement les deux phrases interrogatives. Baissez la voix pour parler de l'approche de Willy. Par contre la dernière phrase du paragraphe exprime l'affolement et le tintamarre.

2. Nous hésitons entre l'inquiétude et le fou rire. Pourquoi? Essayez de prendre la voix perçante du pharmacien.

3. Pourquoi certaines personnes répètent-elles leur question au pharmacien? Sur quel ton dénonce-t-il le coupable? A nouveau, lisez à mi-voix la phrase qui parle de Willy.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. On pourrait fixer par un dessin comique les principales scènes du récit. Quelles seraient ces scènes? Quel titre leur donneriez-vous? *Imaginez une nouvelle scène comique que vous ajouteriez aux précédentes.*

Que pensez-vous de Willy? Qui est le plus à plaindre dans cette histoire? Pourquoi?

2. Manfred — le garçon qui raconte cette histoire — téléphone à son ami Thomas pour l'informer de tous les incidents. *Imaginez et écrivez la conversation téléphonique.*



2. Les pirates maîtres de la ville

Les grandes personnes de Timpelbach, excédées par les méfaits de trop de jeunes, ont quitté la ville pendant la nuit, avec les tout-petits. Manfred et Thomas courent aux nouvelles; ils rencontrent Marianne.

1 « Hé là ! nous dit-elle en riant. Où courez-vous si vite ?

— Quoi ? m'exclamai-je. D'où sors-tu ? Ne sais-tu pas ce qui se passe ? Nos parents ont disparu sans laisser de traces, et l'école est fermée ! »

Marianne me contempla en hochant la tête avec commisération[1].

— Mon pauvre Manfred ! soupira-t-elle. C'est aujourd'hui un jour férié, et nos parents font la grasse matinée. Voilà l'explication.

— Je ne suis pas fou ! répliquai-je vivement. Ce n'est pas un jour férié, et tous les parents ont quitté la ville.

Là-dessus, je lui racontai rapidement les événements de la veille au soir et de la matinée. Cette fois, Marianne parut stupéfaite.

— C'est tout de même un peu fort ! s'écria-t-elle, quand mes parents reviendront, je leur réserve une belle réception !

— Nous allons monter sur la tour de guet, lui dit Thomas. Venez-vous avec nous ?

Marianne ne demanda pas mieux que de nous suivre.

2 Quel spectacle!

Le marché aux Chèvres et la Grand-Rue fourmillaient d'enfants. On eût dit une armée de nains devenus subitement fous. Munis de trompettes, de sifflets, de crécelles, de tambours, ils faisaient un affreux tintamarre. On tirait des coups de pistolet. Des flèches volaient dans les airs, des pétards claquaient dans tous les coins. Sur la place, une horde d'Indiens dansait la danse du scalp [2] autour de la fontaine Saint-Mathieu qui servait de poteau de torture, et sur laquelle on avait ligoté Robert Lapointe. Plus loin, on jouait au football ou au tennis. On avait même installé une table de ping-pong au milieu de la chaussée. On voyait circuler des enfants sur de magnifiques vélos ou dans des autos à pédales. Des fillettes poussaient devant elles des voitures de poupée, des garçonnets jouaient avec des trains mécaniques. Et sans cesse, de nouveaux groupes d'enfants, aux bras chargés de jouets, débouchaient sur la place. On se serait cru en plein carnaval!



— C'est de la folie! m'écriai-je.

Thomas restait silencieux, les dents serrées. Henri, lui, avait l'air complètement décontenancé et hochait tristement la tête.

— Oui, c'est de la folie! répéta-t-il.

Une bande d'enfants sortait d'un magasin de jouets, emportant poupées, ours en peluche, avions, panoplies de cow-boys, fusils à fléchettes et trains. Un autre groupe finissait de piller le magasin de cycles. Oscar, Willy et Jean avaient traîné dehors une puissante motocyclette qu'ils

essayaient en vain de mettre en marche. Dans la confiserie, les enfants étaient pressés comme des harengs [3]; grâce à ma longue-vue, je pus même distinguer le gros Paul, debout sur le comptoir, qui distribuait les friandises à poignées.

3 Même spectacle dans la pâtisserie. La librairie Diepental était dans un triste état, avec les rayons dévastés et les magazines qui gisaient sur le sol. Notre ville, auparavant si coquette, donnait l'impression d'avoir été ravagée par une bande de brigands.

Marianne s'indigna.

« Ils sont fous! Quand les parents reviendront, il y aura du grabuge [4], c'est certain!

— Ces idiots n'y songent même pas, répondit Thomas. Ils suivent Oscar. Pour l'instant, la ville leur appartient; ils se moquent pas mal de ce qui arrivera ensuite.

— Il faudrait les arrêter avant qu'il ne soit trop tard! »

(à suivre.)



1. **Commisération** : pitié, compassion.
2. **Danse du scalp** : danse des Indiens autour d'une victime à laquelle ils enlevaient la chevelure et le cuir chevelu.
3. **Comme des harengs** : dans un baril on serre les harengs les uns contre les autres, autant qu'on le peut.
4. **Grabuge** : querelle bruyante.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Pourquoi Marianne passe-t-elle de l'étonnement amusé à une sorte de pitié, puis à l'indignation menaçante?
2. Quelle expression, répétée dans ce paragraphe, pourrait suffire à le résumer? Pourquoi ce spectacle d'enfants qui jouent n'est-il pas gracieux mais inquiétant?
3. Pourquoi Marianne s'indigne-t-elle? Thomas est clairvoyant et méprisant. Qu'y a-t-il d'autre que l'indignation dans les derniers propos de Marianne?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Des enfants énervés, vous en avez certainement vus, soit à la sortie de la classe, soit à l'entracte d'un spectacle, soit au cours d'une promenade..., etc. *Exprimez en quelques phrases* : le bruit, l'agitation, le désordre général. *Puis décrivez, avec davantage de détails, deux ou trois de ces enfants.*
2. Le gros Paul, en définitive, n'est pas très fier de lui, ni très rassuré. Il s'adresse à Oscar, le chef des « pirates ». Que se disent-ils?



3. Le plan de travail

Dans la ville abandonnée des parents, les pirates continuent leurs sottises. Mais Thomas et Manfred ont commencé à rétablir l'ordre, à faire fonctionner les services d'eau et d'électricité. Les enfants raisonnables, de plus en plus nombreux, se sont réunis pour prendre leurs responsabilités. Thomas préside l'assemblée.

1 Thomas se leva. On sentait qu'il avait un peu le trac. Après quelques secondes de silence, il s'éclaircit la voix et commença à parler.

« Mes amis, dit-il, nous sommes maintenant dépannés, en grande partie grâce à Manfred. Si tout va bien, nous devrions en sortir. Nous avons de nouveau de l'eau et de l'électricité; ce soir vous pourrez faire la lumière dans vos chambres, et nous comptons prendre nos repas au Lion-d'Or... Nous pourrons aussi nous laver... Évidemment, ça ne fera pas plaisir à tout le monde... »

Il y eut des rires dans la salle.

« Mais cela ne suffit pas! poursuivit Thomas d'une voix plus forte. Il va falloir que vous mettiez tous la main à la pâte [1], car nous devons remplacer nos parents dans toutes leurs activités. Si nous voulons réussir, il importe de ne pas perdre notre temps en discussions inutiles.

Il s'assit et déplia devant lui le plan de travail que nous avions établi avant la réunion.

2 « Premier point, lut-il. Ceux qui possèdent encore des jouets, des livres, ou tout autre objet provenant du pillage d'hier, doivent les remettre avant ce soir à Louis Keller, à l'hôtel de ville, bureau nº 2. »

— Je rapporterai tout! dit une voix au milieu de la salle.

— Moi aussi! moi aussi! crièrent d'autres enfants.

— C'est réglé, grommela Thomas. Silence! Louis Keller est chargé de la surveillance des boutiques; il sera assisté par Walter.

Louis Keller s'était levé.

« A vos ordres, président! » dit-il en empochant la clef.

Thomas lui fit signe de se rasseoir, puis il lut le second article de son ordonnance :

« Tous les enfants doivent être au lit à neuf heures du soir, et se lever à six heures. »

Un murmure horrifié passa à travers la salle.

— Quoi? A six heures? protesta Charlotte Drohne.

— Oui, à six heures! répéta Thomas. La sirène de l'usine électrique donnera le signal du réveil. Marianne est chargée de toutes les questions concernant le logement. Paul sera son adjoint.

— Hein? Quoi? fit le gros Paul, brusquement tiré d'une douce somnolence [2].

— Marianne veillera aussi à ce que tous les enfants se lavent et se brossent les dents, poursuivit Thomas.



— Marianne n'a que onze ans! glapit la grosse Minna. C'est pas juste!

— Elle n'a que onze ans, mais elle est propre, répliqua vivement Thomas. Toi, tu as treize ans, mais tu as toujours les ongles en deuil!

Le grosse fille rougit et cacha prestement ses mains sous son siège. Ce fut une explosion de rires.

3 « Silence! cria Thomas. Je continue : à neuf heures du soir, l'usine électrique et le service des eaux cesseront de fonctionner. Manfred veillera à ce que ces deux usines soient remises en route dès six heures du matin. »

Et la séance continua ainsi. Pendant plus d'une heure, nous attribuâmes des fonctions aux uns et aux autres, en tenant compte des compétences [3]. Il fut décidé que Thomas et moi, nous nous installerions dans le bureau du maire. On établit l'emploi du temps de la journée, on fixa l'horaire des repas pour les divers groupes. Après quoi, on nomma Erna intendante du Lion-d'Or; elle recruta sur-le-champ six cuisinières, et, comme l'heure avançait, les fillettes quittèrent la salle au milieu des applaudissements pour aller préparer le déjeuner.

(à suivre.)



1. **Mettre la main à la pâte :** participer à un travail.
2. **Somnolence :** état intermédiaire entre le sommeil et la veille.
3. **Compétence :** aptitude à certaines tâches.

LECTURE EXPRESSIVE

1. A quoi voyons-nous que Thomas est décidé, raisonnable et parfois moqueur?

2. Quels passages exposent des ordres et des consignes? Quels passages nous montrent les enfants désireux d'obéir et de bien faire? A quels moments avons-nous envie de rire? Pourquoi?

3. Tout le paragraphe rend compte d'un travail sérieux. Insistez discrètement sur certains verbes comme : « il fut décidé... on établit... on fixa... on nomma... » Pourquoi la fin de ce texte prend-elle un ton assez réjoui?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Quelles remises en état ont déjà réalisées les meilleurs des jeunes de Timpelbach? Quelles nouvelles réalisations demande Thomas? *Enumérez-les en montrant leur importance.*
Voyez-vous d'autres « services », également importants dans la vie d'une cité, qui ne sont pas évoqués dans ce texte? Lesquels?

2. Sept ou huit garçons et filles, qui passeront avec vous une journée de plein air, vous choisissent pour organiser cette journée. *Donnez les principales consignes. Répartissez les tâches.*



4. Vivent les parents!

L'ordre a été vite rétabli. Les principaux services fonctionnent à la satisfaction générale. Les parents reviennent et sont fêtés par leurs enfants.

1 Lorsque les cloches se mirent à sonner, chacun de nous savait déjà exactement ce qu'il aurait à faire. Tout ce qui devait servir aux festivités [1] était prêt. Dix minutes plus tard, à peine, les enfants de Timpelbach étaient réunis sur le marché aux Chèvres, attendant avec une impatience folle l'apparition de leurs parents. Rosette, Charlotte et Paulette, revêtues de longues robes blanches, avaient les bras chargés de fleurs qu'elles devaient offrir aux premiers arrivants. Les plus jeunes enfants, tenant des guirlandes en papier, formaient un grand cercle tout autour de la place. La garde civile [2] au complet s'était rangée sur la gauche de l'hôtel de ville; sur la droite, les grandes filles, groupées autour d'Erna, s'apprêtaient à entonner un chœur de bienvenue. Nous avions même prévu un orchestre, composé de deux violons, trois harmonicas, un tambour et une trompette, mais il ne savait jouer convenablement qu'un seul air : « le Retour des oiseaux ». A mon avis, ce n'était pas exactement la mélodie qui convenait en la circonstance...

En travers du marché aux Chèvres, nous avions suspendu une immense banderole sur laquelle on lisait : « Bienvenue aux parents! » Thomas, Marianne et moi, nous nous tenions sur le perron de l'hôtel de ville pour diriger la cérémonie.



2 Lorsque les parents apparurent dans la Grand-Rue, Thomas fit un signe à l'orchestre qui se mit à jouer, le plus fort possible. Puis les filles chantèrent en chœur. Après quoi, la garde civile poussa quelques hourras retentissants. Les parents, arrêtés au coin de la Grand-Rue, semblaient en proie à la plus profonde stupeur. Mais bientôt ce fut la ruée : ils se précipitèrent sur la place pour étreindre leurs enfants avec des cris de joie. Toute l'ordonnance de la fête fut bouleversée d'un seul coup. La garde civile rompit les rangs, les enfants jetèrent leurs guirlandes, moi-même, j'abandonnai mon poste pour courir au-devant de mon père et de ma mère. Marianne, elle, salua ses parents en leur criant : « Ah! vous voilà enfin! Quand même! » puis elle sauta dans leurs bras. Sur le marché aux Chèvres régnait un tumulte [3] joyeux, tel qu'on n'en avait encore jamais connu de mémoire d'homme.

Un peu plus tard, lorsque l'agitation commença à s'apaiser, les musiciens reprirent leurs instruments et, non sans témérité [4], s'apprêtèrent à nous régaler d'un autre morceau. Mais Thomas s'élança sur le rebord de la fontaine en agitant les bras.

« Silence! cria-t-on de tous côtés. Silence! Il va parler!... »

Et Thomas prononça alors le petit discours qu'il avait préparé la veille :

3 « Chers parents de Timpelbach! dit-il. Nous sommes tous infiniment heureux de vous retrouver, soyez-en certains! Mais ne croyez pas que nous songions à vous reprocher votre initiative : en effet, votre idée de nous laisser en plan n'était pas si stupide! Elle nous aura permis de vous prouver que nous ne faisons pas seulement des bêtises, mais que nous sommes également capables de travailler dur et de nous débrouiller quand cela est nécessaire. Malgré votre absence, nous n'avons souffert ni de la faim ni de la soif; nous avons rétabli l'eau et l'électricité; nous avons également nettoyé les rues et les maisons... Mais nous sommes tout de même très contents que vous recommenciez à vous occuper de tout cela!

« Il ne faut plus nous en vouloir; nous-mêmes, nous ne vous en voulons pas. J'espère qu'à l'avenir nous nous comprendrons mieux. C'est pourquoi je termine en criant : « Vivent les parents de Timpelbach! »

Et tous les enfants répétèrent longuement ce cri.

Henry WINTERFELD, « Les enfants de Timpelbach ». Traduction Olivier SÉCHAN.
(Hachette.)



1. **Festivités :** ensemble des cérémonies et des distractions qui constituent une fête.
2. **Garde civile :** service d'ordre, une espèce de gendarmerie.
3. **Tumulte :** grand mouvement avec bruit et désordre.
4. **Témérité :** excès de courage, audace à la limite de l'imprudence.

LECTURE EXPRESSIVE

1. Les détails relatifs aux festivités préparées par ces enfants sont toujours touchants et parfois comiques. Pourquoi?

2. Comment joue l'orchestre? Quels sentiments éprouvent les parents? Quel ton prend Marianne? A quoi voyons-nous l'autorité de Thomas?

3. Thomas cherche-t-il à excuser les enfants auprès de leurs parents? Comment met-il en valeur le travail des jeunes? Quelles sont les deux idées principales de sa conclusion?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Si vous étiez chargé d'organiser une fête scolaire de fin d'année, comment vous y prendriez-vous? Que diriez-vous à vos camarades? Où aurait lieu la fête? Que faudrait-il prévoir pour intéresser et amuser les spectateurs, mais aussi pour procurer des ressources à la coopérative scolaire? Quels numéros souhaiteriez-vous voir présenter par les petits de l'école, par les moyens, par les grands?

2. Si vous étiez chargé de parler au nom de tous les élèves, *que diriez-vous à vos invités avant le début du spectacle?*

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE TARDY QUERCY AUVERGNE, A BOURGES (CHER)
N° d'Éditeur : B 17225-XXIV (AU. C. VII) — N° d'Imprimeur : 7219. 1er trim. 1973. — *Imprimé en France*



120 310